





RECUEIL DE PIECES GALANTES,

EN PROSE ET EN VERS,

DE

MADAME LA COMTESSE DE LA SUZE,

ET DE

MONSIEUR PELISSON,

Augmenté de plusieurs Pieces nouvelles de divers Auteurs.

NOUVELLE EDITION.

TOME QUATRIÉME.



A TREVOUX,
DE L'IMPRIMERIE DE S. A. S.

M. DCCXXV.

LE DÉMÊLÉ DE L'ESPRIT, ET DU COEUR.

ON a découvert de nos jours une Isle charmante, qu'on appelle l'Isle de la Ruelle ; il y regne une Princesse, dont le merite est connu par toute la terre, & qui se fait admirer par ses agrémens & par ses charmes : c'est la Princesse Galanterie.

Il n'est rien de si charmant qu'elle,
C'est la merveille de nos jours,
Sans elle le Dieu des amours
Languit & ne bat que d'une aîle.

Les Sujets qui lui obéïssent, ont tous l'esprit bien tourné, ils passent leur vie parmi les jeux & les plaisirs ; les belles conversations entretiennent la delicatesse de leur esprit, & vous les voyez toûjours

prêts à executer avec grace toutes les volontez de leur Princesse.

Sans peine ils suivent ses desirs,
Tant ils trouvent doux son empire,
Et de tout ce qu'elle desire,
Ils se forment mille plaisirs.

Cette Isle fut autrefois infectée par une secte ridicule, qu'on appelloit la secte des Précieuses, qui avoient introduit des mots nouveaux & des manieres bizarres, qui commençoient à gâter les esprits par des imaginations forcées, & à demonter les corps par des grimaces insupportables; mais enfin on en purgea tout le païs, & s'il en est demeuré quelqu'une, elle se contraint, & n'ose pas ouvertement avoüer sa creance & ses mysteres.

Parmi les autres elle passe
Sans se guinder en mots nouveaux:
Il est vrai que souvent au milieu des cadeaux
On la connoît à la grimace.

Il y a trois Palais magnifiques dans cette Isle, qui sont le Palais de la Douceur, le Palais de la Complaisance, & le Palais de la Politesse; & tous les habitans y vont rendre leurs hommages: l'air y est si doux & si agreable, qu'on n'y souffre jamais les

injures des ſaiſons ; l'art y a travaillé avec la nature, pour contenter les yeux ; & les embelliſſemens qu'on y remarque par tout, en rendent le ſejour & charmant & commode : le païs eſt fertile en Madrigaux, en tendres ſentimens, & en penſées delicates, qui ſont les plus delicieux fruits de ce terroir.

Toute l'Iſle eſt environnée d'une mer orageuſe, qu'on appelle la mer du vulgaire ; de ſorte que pendant que la tempête gronde aux environs, & que les orages éclatent,

On y dort à l'abri des myrthes & des palmes,
Ses rivages mêmes ſont calmes,
Les Zéphirs les plus doux y regnent nuit & jour.
Rien n'y peut alterer une paix ſi profonde ;
Les ſoucis même de l'amour
Ne ſçauroient empêcher que ce charmant ſéjour
Ne ſoit le plus heureux du monde.

Dans un païs ſi delicieux, & au milieu de cette grande tranquillité, on ne laiſſoit pas de remarquer des diviſions entre deux Heros celebres, qui ſont l'Eſprit & le Cœur, qui partagent l'empire du monde, & de qui dépend la felicité de la vie.

Que c'eſt injuſtement que de notre malheur
Nous accuſons toûjours ou le Ciel ou les hommes!
Helas! malheureux que nous ſommes,
Il n'en faut accuſer que l'eſprit ou le cœur.

Quoiqu'ils ne ſoient point viſibles, ils ne laiſſent pas de ſe faire connoître par mille marques, & tout ce qu'on voit dans le monde ſont des effets de l'un & de l'autre.

Ce qu'on penſe, ce qu'on propoſe
Vient par le canal de l'eſprit:
Mais s'il fait naître quelque choſe,
C'eſt dans le cœur qu'il la nourrit.

L'eſprit eſt éclairé, ſubtil, penetrant, & rien ne peut reſiſter à ſa force; dès qu'il paroît, il ſe montre avec éclat, & brille de tous côtez, il divertit & invente mille choſes pour plaire.

Quand il anime la laideur,
Il la rend toûjours agreable,
La plus belle ſans lui ceſſe d'être adorable,
Et ne ſçauroit toucher le cœur:
Il eſt le charme de la vie
Et l'ame des beaux entretiens;
Iris, Amarante & Silvie

Verroient rompre ſans lui leurs amoureux
liens.
Lors que les amours ſont ſes hôtes,
Il en prend un grand ſoin & les nuits & les
jours ;
Ce n'eſt que les ſots & les ſottes
Qui laiſſent languir leurs amours.

Car l'eſprit ne manque jamais d'entretenir tous les commerces, & c'eſt le ſel qui empêche la corruption, & qui aſſaiſonne toutes choſes. Quelques-uns ont crû que c'étoit un feu celeſte ; les autres, une harmonie, mais il eſt beaucoup plus pur que le feu, & plus agreable que l'harmonie.

Il eſt plus vaſte que les Cieux,
Il va dans un inſtant en mille & mille lieux,
Rien ne peut l'arrêter ni le tenir en cage,
C'eſt un aigle qui vole & qui ſur ſon plumage
N'étalle par tout que des yeux.
Il va ſur la terre & ſur l'onde,
Et quand quelque choſe lui plaît,
Quoiqu'elle ſoit au bout du monde,
Il la cherche auſſi loin qu'elle eſt.

Le cœur a des qualitez differentes, & ſans ſortir de lui-même, il s'entretient

avec les images qu'il a reçûës, & qui lui plaisent davantage.

Mais de quelle façon faut-il que je m'exprime,
Pour faire ce portrait avec quelque agrément ?
Helas ! le cœur est un abîme
Où l'on se perd facilement.

En effet, les abîmes sont des lieux si profonds, que rien ne les peut remplir.

Le cœur en cela leur ressemble,
Il n'est pas satisfait au milieu des plaisirs,
Et tout ce que le monde assemble
Ne sçauroit remplir ses desirs.

Les abîmes sont les dépositaires de tous les tresors de la nature.

Le cœur garde la probité,
La valeur, la fidelité,
Ce sont ses aimables hôtesses;
Il les conserve nuit & jour :
Mais ce qui fait son prix & toutes ses richesses,
C'est qu'il garde encore l'amour.

Les abîmes sont des lieux obscurs où regnent les tenebres, & que le Soleil ne peut éclairer.

Et

Et qui pourroit du cœur deméler les reſſorts?
Il n'en faut pas toûjours juger par le dehors,
A peine quelquefois ſe connoît-il lui-même.
S'il aime, ſes feux ſont couverts,
Il les fait voir à ce qu'il aime,
Et les cache à tout l'Univers.
Il eſt fort ami du myſtere,
Et c'eſt à lui toûjours à ſouffrir conſtamment.
Il eſt ſenſible à la miſere,
Il fait le Heros & l'Amant:
Quelquefois il eſt impoſſible
De réüſſir à le toucher,
Et lors qu'il ſe montre inſenſible,
Nous l'appellons cœur de rocher.
Mais quelquefois il eſt ſi tendre,
Qu'il a du plaiſir à ſe rendre;
Et quand il eſt vaincu, ſouvent il eſt vainqueur.
C'eſt en lui ſeulement que notre eſpoir ſe fonde:
Et qui peut s'aſſûrer du cœur,
N'eſt pas malheureux en ce monde.
Les ſoupirs decouvrent ſon mal,
Et quand une fois il s'engage,
Il ne peut ſouffrir de rival,
Et ne veut pas qu'on le partage.
Quand il anime les Heros,
Il les fait monter à la gloire.
Il eſt ami de la victoire,

Mais fort ennemi du repos.
Sur lui les passions se rendent souveraines,
Il en reçoit les loix, il en porte les chaînes,
Et cet esclave malheureux
Est pressé quelquefois par un si rude empire,
Que tout ce qui pourroit soulager son martyre,
Est ce qui le rend rigoureux.
Quand il est tendre, il est à plaindre,
Quand il est insensible, il n'a point de plaisir,
L'un & l'autre est toûjours à craindre,
Et difficilement pourroit-on bien choisir.

Pourtant il n'est rien de si noble que lui, il est le pere de tous les sentimens genereux, & l'Auteur de toutes les entreprises hardies.

Sans lui Mars languiroit au milieu des hazars,
Ce Dieu ne seroit pas le Demon de la guerre,
Et l'Amour avec tous ses dards
Ne seroit pas sans lui le maître de la terre.

Ils seroient sans doute trop heureux l'un & l'autre, s'ils vivoient en bonne intelligence; mais ces deux puissans ennemis ne peuvent guere s'accorder; & comme dans une ville où les Citoyens sont divisez, de quelque parti que se declare la victoire, elle est toûjours funeste à la ville:

le : de même ſoit que l'eſprit ſoit victorieux du cœur, ou que le cœur triomphe de l'eſprit, l'avantage de l'un ou de l'autre donne mille peines à l'ame qui ſouffre & qui pâtit auſſi-bien après la victoire que pendant la diviſion.

Mais ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'ils ſont en divorce, leur querelle eſt auſſi ancienne que l'amour, & l'on peut dire que ce qui unit toutes choſes, eſt ce qui les a diviſez.

Quand Venus, mere de l'Amour,
Eût à ſon fils donné le jour,
Le Dieu qui lance le tonnerre,
Les Dieux du Ciel, ceux de la terre
En eurent mille doux tranſports;
Et les firent voir au dehors.
L'eſprit ſeul prévoyant les peines,
Les malheurs, les ſoucis, les gênes
Que l'Amour lui devoit cauſer,
Fit ſes efforts pour s'oppoſer
A cette divine naiſſance,
Dont il voyoit la conſequence.

Et quoiqu'il fût Secretaire & Conſeiller de Jupiter, & que par cette raiſon il dût veiller à la conſervation de ſon petit-fils, il s'efforça avant qu'il vînt au monde, de perſuader à Venus de ſe défaire d'un fruit ſi dangereux, mais ce fut inutilement.

Auſſi dès que l'Amour fût né,
L'Eſprit de rage forcené
En fit une horrible peinture,
Le fit paſſer publiquement
Pour un monſtre de la nature,
Qu'il falloit étouffer dès le commencement.
Quand il le vit avec des aîles,
Avec un bandeau ſur les yeux,
Il faut craindre, dit-il, ſes atteintes mortelles,
On n'a jamais rien vû de ſi prodigieux,
Il en faut delivrer le monde,
L'expoſer dans les bois, ou l'abîmer dans l'onde,
Un avorton ſi monſtrueux
Menace l'Univers d'un deſtin malheureux.

Enfin l'Eſprit aveuglé par l'envie, & n'ayant pû rien gagner par la perſuaſion, ſe reſolut d'empoiſonner l'Amour; mais ne pouvant lui ôter la vie, à cauſe qu'il étoit immortel, il fit deſſein de le changer de telle maniere, qu'il fît peur à tous les Dieux & à toutes les Déeſſes, en ſorte qu'on évitât de l'approcher comme un écuëil funeſte à tout le monde.

Auſſi tôt il fit un mélange,
Mais fort cruel & fort étrange,
De ſoupirs, de crainte, de pleurs,
D'in-

D'inquietude & de douleurs,
De colere & de jalousie,
Qui de tous les Amans trouble la fantaisie :
Et de ce mélange nouveau
Il en fit distiller une eau
Qu'à l'Amour il donnoit à boire,
Et finement lui faisoit croire
Que c'étoit un Nectar le plus delicieux,
Qui venoit d'être pris dans la coupe des Dieux.
Le Cœur confident de sa mere,
S'apperçût de tout le mystere,
Découvrit de l'Esprit la noire trahison,
Et fit si bien qu'Amour ne but point le poison.
D'abord tous les Dieux s'assemblerent,
Et sur ce point delibererent :
Le châtiment fut resolu,
Et par un decret absolu
On condamna l'Esprit à souffrir le supplice,
Dont par un cruel artifice
Il avoit resolu de tourmenter l'amour.
N'ayant pû lui ravir le jour,
Sa trahison lui fut funeste,
Et banni de la Cour celeste
Il vint habiter ces bas lieux,
Où le puissant Maître des Dieux
L'enferma dans un corps fragile
Qui lui sert maintenant de prison ou d'azile.
Là, souvent il boit le poison

Qu'il avoit preparé pendant ſa trahiſon,
Et ne ſçauroit ſouffrir l'empire
De ce Dieu qui fait qu'on ſoupire ;
Il s'oppoſe à tous ſes deſirs,
Et fait tous ſes efforts pour troubler ſes plaiſirs.

Mais parce que ſa vigilance étoit merveilleuſe, & que ſon pouvoir n'avoit point de bornes, on apprehenda que ſur la terre il ne renverſât l'empire de l'Amour; ainſi les Dieux reſolurent de lui donner le Cœur pour s'oppoſer à tous ſes deſſeins. Comme il avoit découvert ſa trahiſon, qu'il étoit le confident de Venus, & fortement engagé dans les interêts de l'Amour, nul ne pouvoit mieux que lui empêcher toutes les entrepriſes de l'Eſprit.

Depuis ce tems leur guerre dure,
Ils ſont l'un à l'autre oppoſez;
Mais helas! qu'on pâtit quand ils ſont diviſez
Dans une galante avanture !

Il ne faut pas s'imaginer que l'Eſprit, tout exilé qu'il étoit, fût abandonné de tout ſecours : quelque grand que fût ſon malheur, il ne perdit pas les qualitez merveilleuſes qu'il poſſedoit, & dans ſa diſgrace on ne laiſſa pas de s'attacher à ſa fortune.

A la téte du parti de l'Eſprit, paroiſſoit l'Eſtime avec un air ſerieux, c'eſt la fille de la Connoiſſance & du Merite : elle étoit obligée de ſuivre ce parti, parce que la Connoiſſance qui eſt ſa mere, eſt fille de l'Eſprit. Pour le Merite, il eſt composé de bonnes & de belles qualitez, il n'eſt pas toûjours reconnu tel qu'il eſt;

Mais ſi-tôt qu'il ſe montre au jour,
On le conſidere, on l'admire,
Et même ſouvent il s'attire
Et les loüanges & l'amour.

L'eſtime paroiſſant, elle ne manqua point d'attirer après elle une ſuite nombreuſe de gens qui preferoient la gloire d'être eſtimez à celle d'être aimez. Ce n'eſt pas que le Cœur n'eût une certaine eſtime de ſon côté, mais elle eſt bien differente de celle-ci : l'eſtime du cœur eſt aveugle & ſe laiſſe préoccuper; l'eſtime de l'eſprit eſt éclairée, elle eſt ſi juſte qu'elle rend également ce qu'elle doit aux amis & aux ennemis.

Quand on eſt protegé par cette juſte eſtime,
Nous recevons toûjours tout ce qui nous eſt dû;
Mais l'autre quelquefois eſt ſi peu legitime,

Que souvent qui la perd n'a pas beaucoup
perdu.

Comme il s'agissoit de l'interêt de l'Esprit, la Prudence se rangea de son côté: la Verité qui est son soleil, se declara pour lui ouvertement, & les Passions qui pouvoient le servir, ne manquerent point de venir à son secours, sur tout celles qui lui étoient soûmises, & qui dépendoient de son empire. L'Ambition, l'Esperance & la Jalousie parurent sur les rangs, & mille autres Ministres de ses desseins qui lui sont utiles dans les semblables démélez, suivirent en foule son parti. La Prudence lui servoit pour éviter de dangers, la Verité étoit le flambeau qui l'éclairoit dans les tenebres, l'Ambition le portoit à l'Amour de la belle gloire, l'Esperance le flattoit, & la Jalousie le secondoit pour troubler les plaisirs du Cœur. Ainsi ceux qui ont dit qu'elle étoit la fille de l'Amour, se sont trompez assûrément.

Amour ne peut souffrir la triste jalousie,
Cette importune frenesie
Qui trouble le repos & la nuit & le jour;
Et loin de passer pour sa fille,
La cruelle n'est pas seulement de sa Cour,
Ni de la charmante famille,
Mais c'est la fiévre de l'Amour.

On

On voyoit encore à la ſuite de l'Eſprit un grand nombre d'avanturiers, qui tous avoient pris des noms de guerre : l'Incertitude n'avoit point d'autre emploi que de faire flotter le cœur, & de l'empêcher de ſe reſoudre à quelque choſe : l'Opinion lui faiſoit eſtimer ce qui étoit digne de ſon mépris : la Credulité avoit ſoin de lui faire croire tout ce qu'il ne falloit pas : la Nouveauté étoit propre à lui faire quitter le certain pour l'incertain : la Reflexion, à lui donner de cruels remords : l'Inconſtance devoit le faire changer à tout moment : la Flaterie devoit l'endormir par ſes douces, mais dangereuſes paroles : la Curioſité étoit deſtinée à le tourmenter par mille deſirs inutiles : l'Impoſture à le trahir : la Préſomption à le précipiter dans tous les malheurs imaginables : & l'Erreur devoit faire tous ſes efforts pour le ſeduire.

Auſſi voyons-nous que le cœur
Se plaît quelquefois à l'erreur,
Comme on ſe plaît à quelque ſonge :
Il en eſt ſi fort enchanté,
Qu'il aime mieux un doux menſonge
Qu'une fâcheuſe verité.

Vous jugez bien que l'Art qui eſt un merveilleux Ouvrier en toutes choſes, ne

s'étoit

s'étoit pas oublié jusqu'à ce point que d'abandonner l'Esprit en cette occasion, puis qu'il lui doit tous les secrets qui le font estimer : il étoit donc accouru avec tous les fards qui peuvent reparer les défauts, & il étoit d'un grand secours à l'Esprit, afin que secondé de l'illusion, il entretînt le cœur dans l'Amour de quelque objet indigne d'être aimé : car de cette maniere il se vangeoit de lui,

Sans employer que des pommades,
Du rouge, du blanc & des eaux,
Qui font des visages nouveaux,
Et qui raniment des teints fades.
Helas ! combien cet imposteur
En fait-il passer pour fort-belles ?
Combien sous ce masque trompeur
En est-il qui font les cruelles,
Qui sans cela feroient horreur ?
Et que l'on doit plaindre le cœur
Qui brûle & soupire pour elles !

Enfin tout ce que l'Esprit pût inventer, il le mit en usage pour vaincre un si puissant ennemi, & comme l'invention ne le quitte jamais, il se joüa à trouver des devises pour la plûpart de ceux de sa suite, afin que son parti fût également fort & galant.

Il avoit donné à la Verité le corps du Soleil avec ces mots Eſpagnols, *ſiempre el miſmo*, qui vouloient dire, que comme le Soleil eſt toûjours le même, quoique les nuages offuſquent ſa lumiere, la Verité ne change point dans l'obſcurité qui l'environne.

L'Incertitude portoit un arbre agité des vents avec ces mots Italiens, *ad ogni vento.*

Un cœur eſt malheureux dans cette incertitude,
Tantôt il veut & ne veut pas,
Et comme il plaît aux doux appas
Qui cauſent ſon inquietude,
Il endure un tourment pire que le trépas.

L'Erreur qui eſt toûjours agreable & qui plaît, étoit repreſentée par un verre triangulaire, qui fait voir tant de fauſſes couleurs, avec ces mots qui lui ſervoient d'ame, *inganna e pur piace :* mais ce qui figuroit la flaterie aſſez naïvement, étoit une abeille qui du thim tiroit quelque ſuc, & l'on avoit ajoûté ces paroles, *radolciſſe l'amaro.*

La flaterie eſt une abeille
Qui de tout ſçait tirer du miel,

Mais

Mais qui par une adreſſe à nulle autre pareille,
Cache ſous cet appas ſon venin & ſon fiel.

L'Opinion n'eſt pas moins decevante que la flaterie ; auſſi pour la repreſenter, on avoit peint une phiole remplie d'eau, & un rayon du Soleil qui l'éclairoit avec ces mots, *elle augmente ce qu'elle reçoit.*

Enfin pour ceſſer ici de raconter toutes ces differentes deviſes qui avoient été des jeux de l'eſprit, on connoiſſoit l'ambition à un aigle qui prenoit l'eſſor dans les airs, & l'on voyoit écrits ces mots, *alto mira*, qui exprimoient admirablement bien la nature de cette paſſion qui n'aſpire qu'à des choſes élevées.

Mais ſi le parti de l'eſprit étoit conſiderable, le cœur avoit des troupes victorieuſes & experimentées. L'Inclination paroiſſoit la premiere, avec un air qui étoit aſſez accoûtumé à vaincre ; mais ſa naiſſance étoit ſi particuliere & ſi cachée, que peu de gens la connoiſſoient encore.

Lorſque Promethée eût derobé le feu du Ciel, Amour qui n'avoit encore point de flambeau pour brûler les ames, s'aviſa de l'allumer à ce feu.

Dequoi s'aviſoit-il, ce Dieu, qui fait nos peines,
Et qui nous impoſe des chaînes ?

Ses coups furent adroits & ſont encore fins ;
Depuis dans notre cœur il a nourri ſes flâmes,
Et comme il prit le feu dont il brûle nos ames,
Il fait encor mille larcins.

Quand le flambeau fût allumé, il en ſortit une infinité d'étincelles qui monterent vers le Ciel, & qui furent changées en étoiles; depuis quand deux corps étoient formez & diſpoſez à recevoir une ame, chaque étoile ſe diviſoit en deux moitiez égales, & ſe détachant du Ciel alloit animer ces deux corps differens.

Sous quel Ciel, en quelle contrée
Chacun peut-il trouver cette chere moitié?
Ha ! que l'on eſt heureux de l'avoir rencontrée,
Et qu'on eſt digne de pitié,
Quand elle eſt toûjours égarée!

Car ces deux parties égales tombent quelquefois en des lieux ſi éloignez les uns des autres, que mal-aiſément peuvent-elles ſe rejoindre : c'eſt peut-être auſſi pour cette raiſon qu'on aime plus un païs qu'un autre.

On croit trouver en ce ſéjour
Cette moitié qui nous eſt chere,

C'eſt

C'eſt un inſtinct ſecret que nous donne l'amour,
De chercher ce qui nous doit plaire.

Il arrive quelquefois que l'on penſe avoir trouvé ce que l'on cherche, car il n'y a rien qui reſſemble plus à la moitié d'une étoile que la moitié d'une autre, alors ces deux moitiez s'uniſſent & ſont ravies d'abord de s'être rencontrées.

Mais le malheur helas ! ſouvent les accompagne,
La reſſemblance les ſeduit,
Et loin d'avoir trouvé leur premiere compagne,
De toute leur tendreſſe elles perdent le fruit.

Elles reconnoiſſent enfin qu'elles ne ſont pas des moitiez d'une même étoile, & qu'elles en compoſoient une autre à qui elles veulent ſe rejoindre ; que ſi elles ſont long-tems unies, c'eſt que la reſſemblance eſt ſi grande qu'elles ne peuvent pas ſe détromper ſi-tôt ; mais enfin tôt ou tard elles voyent bien qu'elles s'étoient mépriſes, & la difference de leurs inclinations commençant à paroître, elles ſe quittent, & chacune va chercher de ſon côté cette veritable moitié, avec laquelle elle faiſoit une étoile.

Delà viennent les inconſtances,
Les ruptures & les mépris,
On voit évanoüir toutes ſes eſperances,
Et chacun ſur des apparences
Enrage de s'être mépris.

Mais auſſi quand il arrive que deux moitiez d'une même étoile ſe rencontrent;

Qui pourroit exprimer leurs aimables tranſports?
Elles font mille doux efforts,
Afin de ſe mêler enſemble,
Chacune ſes forces aſſemble,
Et pour faire un beau tout veut ſortir de ſon corps.

C'eſt cette heureuſe rencontre qui fait naître l'Inclination de laquelle nous parlons, & qui paroiſſoit à la tête du parti du cœur: de là viennent ces nœuds ſecrets & cette douce ſympathie qui a tant de pouvoir ſur les ames, qu'elle ne manque jamais de les attirer.

Alors ces deux moitiez ne ſe quittent jamais,
Et depuis qu'elles ſont unies,
Elles ne font plus de ſouhaits,
Et goûtent ici-bas des douceurs infinies.

Mais comme il arrive rarement qu'elles ſe rencontrent, de là vient qu'il y a peu d'amitiez parfaites dans le monde.

Le cœur donc étoit fortifié par l'Inclination & par la Tendreſſe, qui triomphent de tout ſans reſiſtance; l'Amour étoit encore à ſa ſuite, c'eſt-à-dire, que le vainqueur de l'Univers ſoutenoit ſes interêts & ſa querelle: l'on entendoit une voix en l'air qui prononçoit ces vers :

Recevez tous ce cœur fidéle,
Ce beau reſervoir des eſprits,
Ce cabinet riche & ſans prix,
Formé d'une main éternelle,
Ce privé conſeil de l'Amour,
Où ce Roi juge & tient ſa Cour,
Ce miracle d'Architecture,
Ce Palais animé, ce chef-d'œuvre mouvant,
Cette ſource de vie où toute la nature
Se voit dans un miroir vivant.

L'amour étoit ſuivi des plus importantes paſſions de l'ame; la haine, la triſteſſe, la crainte, la douleur, la colere & le deſeſpoir ne l'abandonnoient point, ou pour le ſecourir, ou pour vanger ſes injures.

On voyoit tout à l'entour une foule de Soupirs qui ſont les Meſſagers du cœur,

& les interpretes ordinaires de ſes ſentimens.

C'eſt par eux qu'il s'explique, & qu'il ſe fait
entendre,
Ce ſont les deputez qui paroiſſent au jour,
Et quand une fois il eſt tendre,
C'eſt par eux qu'il traite d'amour.

Les Deſirs encore qui ſont de jeunes impatiens qu'on ne peut retenir, parce qu'ils ont des aîles pour voler, ne manquerent pas de ſe trouver où les interêts du Cœur les appelloient, & les Larmes qui ſont les triſtes filles du Cœur & faites de ſon ſang le plus pur, n'avoient pas d'autre fortune à courir que celle de leur pere.

C'eſt par elles ſouvent qu'il allume les flâmes,
Que les tendres ſoupirs ne peuvent allumer,
C'eſt par elles auſſi qu'il ramollit les ames,
Lors que la dureté les empêche d'aimer.

La Vertu, la Foi, la Probité, la Valeur, la Generoſité, la Compaſſion & la Conſtance s'étoient déclarées pour le Cœur, & avoient rendu ſon parti conſiderable, de ſorte qu'avec ces forces le Cœur entreprenoit ſur l'Eſprit, & l'Eſ-

prit à ſon tour faiſoit des entrepriſes ſur le Cœur; mais comme c'étoient deux chefs inviſibles, ils ſe faiſoient ſecretement la guerre, & l'on ne connoiſſoit leurs diviſions que par les querelles particulieres qui troubloient la tranquillité de l'Iſle.

Cette haine ſecrette parut aſſez ouvertement en la perſonne d'Amarante, qui pouvoit paſſer pour une des plus agreables & des plus charmantes de toute la Cour de la Princeſſe Galanterie. Son cœur étoit préoccupé en faveur de Clidamis; & Tirſis qui ne la croyoit point engagée, avoit déja gagné ſon eſtime, & s'il n'avoit pas le Cœur, on pouvoit dire que l'Eſprit étoit pour lui; ſe voyant donc eſtimé, il voulut aller juſques au Cœur, qu'il ne connoiſſoit pas encore aſſez bien; & pour en ſçavoir la carte adroitement, il eut recours à la Poëſie, il en fit une peinture agreable en vers, pour eſſayer de rencontrer ſon caractere; & un jour qu'il ſe promenoit avec Amarante dans le Parc de la Princeſſe Galanterie, il lui fit voir des vers qui portoient ce titre, *le Cœur d'Amarante.* Elle voyant cela: Vous avez donc, dit-elle, mon cœur en votre diſpoſition, mais je ſerai bien aiſe de voir ſi tous ſes ſecrets vous ſont connus, liſez, je vous prie vous-même. Alors Tirſis ſans ſe faire attendre, commença de cette ſorte.

✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

LE CŒUR D'AMARANTE.

FAites trêve, Amarante, avec vo treri-
gueur,
Et souffrez qu'à ce coup j'entre dans votre
cœur,
Dans cet heureux séjour le plus charmant du
monde,
Où vous entretenez une paix si profonde.
Je sçai bien qu'un mortel ne le peut esperer,
Mais il dépend de vous de m'y laisser entrer:
Je n'en viens pas troubler l'aimable solitude'
Ni lui causer du soin ou de l'inquietude:
Je viens pour voir le bruit de mille & mille
Amans,
En connoître les doux & tendres sentimens,
Visiter les endroits d'une place imprenable,
Pour en dresser un plan fidéle & veritable.
Je ne sçai pas encor le nom du conquerant,
Pour recevoir de lui les ordres en entrant,
S'il faut y venir seul, ou si par bienseance
J'y puis encor mener l'Amour & l'Esperance:
Car tout le monde sçait qu'ils recherchent les
lieux

Dont le bonheur dépend de l'empire des yeux.
Je les obligerai par ſerment à ſe taire,
Et je ſçai qu'ils ſont prêts, Amarante, à vous plaire :
Ouvrez-moi ſeulement ce cabinet ſecret.
Faut-il vous dire encor que mon zele eſt diſcret;
Que je n'entreprens point d'y venir de moi-même,
Pour faire retentir ces grands mots, je vous aime?
Je ne porterai point le feu dans votre ſein,
Je ſuis Peintre aujourd'hui, voilà tout mon deſſein,
Et je veux ſeulement tirer en miniature
Ce miracle caché de toute la nature.
L'Eſperance & l'Amour ſeront mes aprentifs,
Car je ne voudrois pas qu'ils y fuſſent oiſifs;
L'Amour crayonnera le deſſein ſur la toile,
Il ſe pourra ſervir du bandeau qui le voile;
L'Eſperance à ſon tour mélera les couleurs,
Et les détrempera dans les eaux de mes pleurs:
Mais vous ne m'ouvrez pas, adorable Amarante,
Voulez-vous ſi long-tems me tenir dans l'attente?
Dieux! qu'il eſt mal-aiſé d'entrer dans votre cœur,

Tout

Tout vous paroît ſuſpect & tout vous y fait
peur.
Ah ! j'entends que l'on ouvre, & vois deux
confidentes,
Toutes deux au ſecret inſtruites & ſçavantes,
La conſtance & la foi qui me viennent ou-
vrir,
Et ſe laſſent enfin de me faire ſouffrir.
D'un air fort ſerieux elles m'ouvrent la porte,
Sans prendre beaucoup garde à tout ce que
j'apporte,
L'une d'elles me dit d'un ton de voix fort bas,
Dépêchez votre ouvrage, & n'y languiſſez
pas.
On vous ouvre aujourd'hui cette aimable de-
meure;
Mais ne pretendez pas y paſſer plus d'une
heure.
Ne prétant qu'à demi l'oreille à ces diſcours,
Je les laiſſe à la porte, & m'avance toûjours.
Déjà dans ce climat je goutois les délices,
Qui pourroient adoucir les plus rudes ſuppli-
ces :
Comme on n'a jamais vû dans ce lieu le cour-
roux,
D'abord on y reſpire un air charmant & doux,
Et cet air communique une langueur extrême,
Qui fait que l'on s'oublie, & qu'on ſe perd
ſoi-même.

On y voit peu d'objets, & jamais de grand jour,
Tout cela pourroit bien y faire aller l'Amour,
Lui qui cherche par tout les lieux calmes & sombres,
Et qui fait son plaisir du silence & des ombres.
Amarante, il est vrai, vous pouvez bien aimer,
Et vous avez un cœur que l'on peut enflâmer:
Mais qu'il faudroit de tems, que de soins, que de veilles!
Il faudroit endurer des peines nompareilles.
Ce n'est pas que ce cœur soit un cœur de rocher,
C'est que mal-aisément il se laisse toucher;
Il est noble, il est bon, genereux & sincere,
Et l'on n'y voit jamais ni haine ni colere:
Je craindrois seulement un peu trop de froideur,
Et lui voudrois donner plus de force & d'ardeur:
Ses sentimens sont doux, sa flâme est languissante,
Ses desirs assoupis, sa tendresse mourante,
Souvent il est muet, & répond rarement
Avec attention aux soûpirs d'un Amant;
Cette langueur pourtant & cette rêverie
Font un effet bien doux sur une ame attendrie:
Les plaisirs les plus doux ont le plus de langueur.

Et les emportemens ne touchent pas le cœur :
Il eſt vrai que cet air doux & melancolique,
Regne ſur des eſprits comme un Roi pacifique :
Et ſi le ſort vouloit que le Cœur fût charmé,
Sans doute il ſeroit doux alors d'en être aimé.
Mais ſi dans ce moment quelqu'un vous diſoit, j'aime,
L'écho de votre cœur repondroit-il de même ?
En ce lieu delicat, ah ! c'eſt trop demander,
Être trop curieux, c'eſt beaucoup hazarder ;
Qui voudroit le preſſer n'y pourroit rien prétendre,
Il faudroit quelquefois doucement le ſurprendre,
Et quelquefois auſſi feindre de ne pas voir
Ce que l'on y verroit de tendreſſe & d'eſpoir.
Enfin j'y paſſerois le reſte de ma vie,
A couvert du murmure & des traits de l'envie :
Je m'y trouve ſi bien, que fort mal-aiſément
En pourrai-je ſortir ſans un commandement.

A peine Tirſis eût-il achevé de lire, qu'Amarante le regarda, & lui dit, qu'elle reconnoiſſoit bien là quelques traits de ſon cœur, mais que toute la reſſemblance ne s'y trouvoit pas ; & détournant un peu la tête, elle laiſſa couler quelques

larmes de ſes yeux, & laiſſa échaper quelques ſoupirs de ſa bouche. Tirſis étonné lui demanda la cauſe de ſes pleurs, mais elle fut quelque tems ſans pouvoir lui repondre; enfin ſe tournant vers lui : Que je ſuis malheureuſe, dit-elle! Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde une perſonne plus digne de pitié. A ces mots Tirſis touché d'une extréme douleur : N'eſt-ce point, lui dit-il, que vous avez reçû quelque funeſte nouvelle ? Eſt-ce la mort de quelque perſonne qui vous eſt chere, que vous pleurez ? Eſt-il arrivé quelque malheur dans votre famille ? Parlez, de grace, & ne me laiſſez point dans une peine ſi cruelle : vous ſçavez combien je vous eſtime, & à quel point vos interêts me ſont chers : vous ne devez point faire de difficulté de me declarer ce qui vous afflige ; & vous voyez que votre douleur a déjà paſſé dans mon ame. Je crains, dit-elle, un malheur, qui ſans doute me cauſera une douleur mortelle, s'il arrive. Alors la compagnie de laquelle ils s'étoient ſeparez, vint interrompre cette converſation, & empêcha qu'Amarante ne s'expliquât davantage. Comme il étoit déjà tard, & que le jour étoit fini, on parla de ſe retirer, & en effet on quitta bientôt après cet agreable ſéjour.

Le lendemain Tirſis qui avoit été inquietté

quietté par mille pensées differentes, fut voir cette belle affligée, qu'il avoit laissée dans un grand desordre; par bonheur il la trouva seule, & s'étant approché d'elle, il lui dit: Êtes-vous encore dans la même peine où vous étiez hier, & la nuit n'a-t'elle point appaisé votre douleur? Elle est plus grande, dit-elle, que jamais; mais n'en sçaurai-je point le sujet, repondit Tirsis, me l'avoüerez-vous si je le devine? Et pour épargner à Amarante la peine de le découvrir: N'est-ce point, dit-il, que vous aimez, & que vous apprehendez que quelque malheur ne soit arrivé à la personne qui vous est chere? Alors Amarante ne pût jamais retenir ses larmes, & regardant Tirsis, elle lui dit qu'elle voyoit bien qu'il étoit touché de sa douleur, & qu'étant assûrée de sa discretion, & de l'estime qu'il avoit pour elle, elle lui avoüoit une chose qu'elle ne diroit jamais qu'à lui. Ensuite il sçut, quoi qu'avec beaucoup de peine, que celui pour qui elle craignoit, étoit absent & malade à mort; elle lui en fit un portrait avantageux, & le representa comme un homme dont la constance étoit sans exemple, & le merite sans pareil.

Tirsis qui commençoit à l'aimer, & qui étoit capable d'avoir pour elle une forte passion, fut si surpris, & eut tant

de douleur de cet aveu, qu'il ne pût s'empêcher de lui dire : Quoique je ſois ſenſible à la bonté que vous me temoignez, je ſuis fâché pourtant que vous m'ayez fait cette confidence, parce que dès ce moment je n'aurai plus l'honneur de vous voir. Pourquoi, repondit Amarante ? Je veux que vous ſoyez toujours de mes amis, & que vous me voyez ; il me ſemble que je vous donne une aſſez grande marque de l'eſtime que j'ai pour vous.

Tirſis au lieu de repondre, prit des Tablettes qu'elle tenoit entre les mains, & y traça ces Vers.

Je ſçai que vous êtes ſenſible,
Belle Iris, je n'en doute pas,
Et, ce qui fait ma peine, il eſt preſque impoſſible
De reſiſter à vos appas.
Cependant il faut s'en défendre :
Vous aimez trop pour mon malheur,
Et vous ſeriez déjà maîtreſſe de mon cœur,
Si le vôtre eût été moins tendre.

Comme Amarante avoit la voix la plus belle du monde, elle crût que Tirſis écrivoit un couplet de Chanſon pour elle ; & lorſqu'il achevoit d'écrire, il entra du monde dans la chambre, & Tirſis lui rendant

dant les Tablettes, prit congé d'elle, ayant la douleur dans l'ame, & une tristesse extrême sur son visage.

Il fut un mois ou deux sans voir Amarante, & se souvenant que son cœur étoit préoccupé pour un autre, il ne pouvoit se resoudre d'aller chez elle, pour être encore le témoin du bonheur de Climadis, qui tout absent qu'il étoit, regnoit toûjours dans son ame. Au bout de quelque tems elle lui envoya demander d'où venoit qu'on ne le voyoit plus, & pour quelle raison il abandonnoit ses amies: Tirsis pour reponse écrivit ces quatre Vers.

Je vous crains, aimable Uranie,
Et si vous ne me voyez pas,
Prenez-vous-en à vos appas,
Qui menacent mon cœur d'une peine infinie.

Enfin quelques jours s'étant écoulez, Tirsis ne put plus resister au desir qu'il avoit de voir Amarante, & toute sa resolution l'abandonnant; il lui écrivit ce Billet.

BILLET
DE TIRSIS
A
AMARANTE.

PEndant que je me ſuis éloigné de vos yeux, je me ſuis efforcé de vous oublier, & je ferai encore ce que je pourrai pour en venir à bout : vous trouverez dans votre cœur la raiſon de cette reſolution, mais j'ai bien peur de trouver dans le mien de quoi l'affoiblir, & même de quoi la rompre. Quand on a intelligence dans une Place, elle eſt à demi-gagnée, & mal-aiſément peut-on éviter la ſurpriſe. Vous voyez que déja je demande à vous voir, & que je vous prie de me marquer le jour ; il me ſera peut-être funeſte : mais je ſçai bien que je le trouverai encore plus agreable.

Dès ce jour là Tirſis viſita Amarante bien plus ſouvent qu'il n'avoit fait : les charmes de ſon Eſprit l'enchanterent ſi

fort,

fort, qu'il oublia presque la confidence qu'elle lui avoit faite.

Cependant l'Esprit & le Cœur étoient toûjours partagez en la personne d'Amarante. L'esprit étoit pour Tirsis, & le Cœur pour Clidamis : de sorte que l'Estime qui favorisoit Tirsis, fut d'avis de s'adresser elle-même à sa belle Amarante, pour l'obliger à aimer Tirsis, & lui parla de cette sorte.

Je ne doute point que l'Esprit ne vous ait souvent presenté Tirsis pour vous le faire trouver aimable ; & c'est maintenant l'Estime qui s'en mêle, & qui vous sollicite en sa faveur.

Ce que l'Estime recommende,
Est toûjours bien recommendé,
Elle est si juste enfin que ce qu'elle demande
Doit être soudain accordé;
Et qui peut refuser quelque chose à l'Estime,
De ses Autels sacrez doit être la victime.

Je sçai que l'Esprit, pour vous representer Tirsis aussi aimable qu'il l'est, n'a pas manqué d'employer les plus vives couleurs & les plus beaux secrets de son Art.

C'eſt un Peintre fameux de qui les beaux Ouvrages
Vont juſques dans le cœur charmer la liberté,
Et s'il peint d'un objet les rares avantages,
A la Cour & dans les Bocages
Tout cede à ſon Pinceau juſques à la fierté.

C'eſt à lui auſſi à qui je laiſſe encore le ſoin de vous faire voir tous les agrémens que Tirſis poſſede ; quand il aura répandu ſes lumieres ſur votre cœur, peut-être Tirſis vous paroîtra-t'il plus aimable, & Clidamis moins digne de votre amour.

Alors Amarante prit la parole, & lui dit : Il eſt vrai que l'Eſprit ſe mêle quelquefois de peindre les belles qualitez d'un Amant, & que l'eſtime le ſeconde dans cette entrepriſe.

Mais helas ! connoiſſez qu'il a peu de pouvoir,
Quand une fois l'Amour s'en mêle ;
C'eſt tout ce qui fait leur querelle,
Et qui les pouſſe au deſeſpoir.
Ce qui le plus ſouvent les broüille,
C'eſt qu'après que l'Eſprit a fait
Quelque noble & rare Portrait,
S'il déplaît à l'Amour, ſoudain il le barboüille.

Vous avez beau vous intereſſer dans

leurs démêlez, vos conſeils ne ſont point écoutez, & il n'a que de la confuſion de voir gâter ſes Ouvrages.

De quoi ſert à l'Eſprit d'être tant éclairé?
Après qu'un cœur a ſoupiré,
Sa clarté n'eſt pas la plus forte:
Amour lui dit tout irrité,
Retirez-vous d'ici, j'aime l'obſcurité,
Et du cœur qu'il poſſede il lui ferme la porte.

Croyez-vous qu'il n'ait pas ſouvent eſſayé de faire entrer Tirſis dans mon cœur, & de lui preſenter ſon Portrait? Mais l'Amour qui eſt aveugle, ſe plaît dans ſon aveuglement, & laiſſe toûjours ſon bandeau ſur les yeux; ou s'il l'ôte, ce n'eſt que pour voir ce qui lui plaît, ſans ſe mettre en peine du reſte.

L'Eſtime ne ſe rebuta point pour cela, & pour faire un dernier effort, elle alla avec l'Eſprit attaquer le cœur d'Amarante, mais ce fut l'Eſprit qui parla.

Sans employer d'entremetteur,
Belle, je parle à votre cœur:
Qu'il écoute aujourd'hui ce que Tirſis m'inſpire,
Je veux le toucher, & lui dire
Que Tirſis vaut bien Clidamis,

Qu'il eſt conſtant, qu'il eſt ſoumis,
Et qu'il a beaucoup de tendreſſe
Pour les appas d'une Maîtreſſe.
Qu'il faudroit le connoître un peu,
Et ne point mépriſer ſon feu.
Que ſçait-on ſi l'Amour qui regne ſur nos ames,
Ne vous forcera point à recevoir ſes flâmes,
Et ſi l'amour que Clidamis
Vous a cent & cent fois promis,
N'eſt pas comme un apprentiſſage
Ordonné par le Dieu des amoureux ſoucis,
Pour vous faire paſſer à l'amour de Tirſis,
Dont il vous deſtine l'hommage?

Je ſçai qu'on a pas accoûtumé de raiſonner avec le cœur, qu'il ſe laiſſe toûjours mener où ſon inclination le porte; & que la raiſon n'eſt pas écoutée quand il a reſolu d'aimer; mais enfin, je ſoûtiens qu'il pourroit trouver ſon compte avec Tirſis.

Son amour le peut ſatisfaire,
Il a de la conſtance, il a de la douceur;
L'Eſprit eſt pour Tirſis; & de l'Eſprit au cœur
On n'a pas plus d'un pas à faire.

Penſez-vous que Clidamis ſoit à l'épreuve

preuve de votre rigueur? Il a toûjours été assez heureux pour vous plaire, & vous ne lui avez point disputé la conquête qu'il a faite. Quel moyen donc d'être assûré de sa constance?

Une humeur cruelle & farouche
Qui fait souffrir mille tourmens,
Est toûjours la pierre de touche
Où l'on connoît les vrais Amans.
Celui qu'on flate & qu'on caresse,
Au milieu des douceurs est souvent endormi,
Et l'on n'est constant qu'à demi
Lorsque l'on est heureux auprès d'une Maîtresse.

Tirsis a passé par toutes ces épreuves, & quand vous lui seriez toûjours contraire, il est d'humeur à n'être jamais volage.

Le Cœur écouta paisiblement l'Esprit, & après qu'il eût achevé, il lui répondit en ces termes:

Il vaut autant parler à un sourd, & c'est inutilement que vous vous donnez la peine de raisonner avec moi.

Vantez-moi de Tirsis les vertus sans pareilles,
Pensez-vous me pouvoir charmer?
Je suis pour lui sans yeux & sans oreilles,
Et Clidamis tout seul a droit de m'enflâmer:

Cela vous met ſans doute en une peine extrême,
Ne vous tourmentez plus, j'aime, parce que j'aime.

C'eſt toute la raiſon que je vous en puis donner, à peine connois-je Tirſis, quelque ſoin que vous ayez pris pour me le faire trouver aimable.

Si vous êtes pour lui, n'en n'eſt-il pas content?
Que demande-t'il davantage ?
L'Amour à Clidamis m'engage ;
Et je crois qu'il ſera conſtant.

Car ne penſez pas que je me puiſſe perſuader qu'un autre ſoit plus parfait que lui : tous vos efforts ſeroient inutiles ſi vous vouliez l'entreprendre.

Je reconnois un plus grand Maître,
Et c'eſt l'Amour tout ſeul qui me l'a fait connoître :
Je ſuis ſes conſeils & ſes loix,
Et contre lui jamais je ne conſpire.
Il m'eſt trop glorieux d'être ſous ſon empire,
Puiſque j'y vois même des Rois.
Peut-être de Tirſis l'Amour a-t'il fait choix ;
Que ſçai-je s'il me le deſtine ?

Peut-

Peut-être l'aimerai-je un jour.
Je ſçai que contre lui vainement on s'obſtine :
Mais enfin il faut tout attendre de l'Amour.

La perſuaſion n'eſt pas aſſez forte pour produire ce changement, & vous n'avez pas aſſez de pouvoir ſur moi avec toutes vos lumieres, pour me faire quitter l'inclination que j'ai pour Clidamis.

L'Eſprit n'ayant pû rien obtenir en cette occaſion, reſolut de faire le perſonnage du Cœur, pour entreprendre ſur ſes droits, & pour lui ôter par ruſe ce qu'il ne pouvoit à force ouverte. Pour ce deſſein il choiſit

L'incomparable Celiméne,
L'objet des plus tendres deſirs,
Mais helas ! toûjours inhumaine,
Et ſourde aux amoureux ſoupirs.

Elle étoit de la plus belle taille du monde, l'air grand & de qualité, mêlé de beaucoup de modeſtie & de douceur : elle avoit les yeux beaux & doux ; & le nez bien fait, la bouche agréable, le teint blanc, uni & délicat : elle étoit naturellement éloquente, & s'exqliquoit avec facilité, ſans être embarraſſée dans le choix des expreſſions, qu'elle trouvoit toûjours heureuſement, & ſi propres au ſujet que la

réflexion

réflexion n'eût pas mieux réüſſi. Elle étoit fort civile ; mais fiére & peu careſſante : elle avoit le cœur genereux & rempli de ſentimens honnêtes, mais peu tendres : enfin elle aimoit par l'eſprit ſans être touchée par le cœur.

Alcipe en qui l'eſprit & le cœur s'accordoient à l'éſtimer & à l'aimer, ſe plaignoit ſouvent à elle de ce renverſement ; & un jour pour exprimer les chagrins que cela lui donnoit, il lui envoya des Tubereuſes dans un vaſe precieux ; il avoit mis au pied quantité de ſoucis, qui ſembloient naître de la racine de cette fleur, & tout cela fut expliqué par ce billet.

BILLET D'ALCIPE à Celiméne.

PArmi les plus belles Fleurs, aimable Celiméne, on voit toûjours naître quelques ſoucis.

C'eſt le deſtin des belles choſes,
Ainſi nous voyons tous les jours
Les épines avec les roſes,
Les chagrins avec les amours.

Je

Je n'ai pû garentir cette fleur du ſort commun à toute la nature; je l'ai cultivée avec ſoin, & ces ſoins l ont élevée comme vous voyez, belle, agréable & de bonne odeur; mais je ne ſçai d'où ſont venuës ces petites fleurs jaunes & languiſſantes qui ſont autour d'elle, je n'avois ſemé ſur cette terre qu'une tubereuſe, & il y eſt venu des ſoucis.

J'en ai voulu ſouvent étouffer la ſemence
Et j'ai tout fait pour empêcher
Et leur progrès & leur naiſſance;
Mais ſi vous ne voulez bien-tôt les arracher,
Vous m'allez ôter l'eſperance:
Dans ce juſte deſſein daignez me ſecourir,
Il n'appartient qu'à vous de les faire mourir.

Quand vous regarderez cette fleur, ne vous arrêtez pas à la ſeule apparence, portez votre réflexion plus loin, & figurez-vous qu'elle repreſente ce beau ſentiment que la beauté & le merite font naitre dans l'ame: c'eſt une fleur que l'on arroſe de ſes larmes, & qu'on entretient avec des ſoupirs: mille penſées naiſſent de ſa racine même, & ces penſées ſe changent en ſoucis.

Mais ce qui cauſe à l'ame une douleur extrême,

Ils ne peuvent mourir que de la main qu'on
aime,
Et ſouvent cette main refuſant ſon ſecours,
Loin de les arracher les fait croître toûjours.

Si-tôt que Célimene vid Alcipe, elle lui dit qu'elle avoit arraché de ſa main tous les ſoucis, & qu'elle cultivoit cette fleur avec un ſoin extrême : il eſt vrai qu'elle arracha ces foibles ſoucis qui étoient au pied de la tubereuſe ; mais ceux qu'elle avoit fait naître dans le cœur d'Alcipe, y demeurerent toûjours, & toutes les penſées obligeantes qu'elle avoit pour lui, furent toûjours dans cette haute region de l'ame, & ne deſcendirent jamais juſqu'à la ſenſible. Son eſprit faiſoit ſi bien le perſonnage de ſon cœur, qu'on eût pris pour des effets de ſa tendreſſe ce qui n'étoit que des marques de ſon eſtime, & l'on peut dire qu'en cette occaſion, le Cœur n'eût pas tout l'avantage qu'il devoit eſperer, & l'Eſprit ayant pris ſes couleurs & ſes livrées, uſurpa ſur ſes droits de tendreſſe : mais je crois que ſi le Cœur eût voulu, il eût bien empêché l'Eſprit d'en uſer de cette maniere, & il faut croire que cette fois il le laiſſa joüir d'un privilege qui ne lui appartenoit pas.

Comme il ſe vange tôt ou tard de l'Eſprit, il s'aviſa de le mettre à la queſtion ;
&

& pour l'embarraſſer, il propoſa des doutes, qu'on pouvoit appeller juſtement les queſtions du Cœur, parce qu'elles étoient amoureuſes.

La premiere qu'il propoſa, fut, ſi le dépit ſeul étoit aſſez fort pour détruire l'Amour; & l'Eſprit la decida de cette ſorte.

Si l'agréable objet dont on reſſent l'empire
Eſt imprimé profondément
Dans le Cœur amoureux de celui qui ſoupire,
En vain il ſe mutine, il eſt toûjours Amant.
S'il eſt gravé legerement,
Et que la flâme ſoit nouvelle,
Le dépit rend ce Cœur rebelle,
Qui doit ſa gueriſon à ſon emportement.

Mais pour l'engager dans une matiere plus difficile, & qui lui fût moins connuë que le dépit, il lui propoſa:

Lequel étoit plus glorieux de faire la conquête d'un cœur qui n'a jamais rien aimé par trop de délicateſſe, ou de rendre un autre conſtant qui a aimé en mille lieux.

Comme il s'agiſſoit du Cœur, l'Eſprit fut aſſez embarraſſé ſur ce qu'il avoit à répondre; néanmoins il ſe déclara en faveur de l'inconſtance.

En

En amour la délicateſſe
Souvent dégenere en foibleſſe;
Et ce Dieu quelquefois par de moindres appas,
Fait ſentir ſon pouvoir à ces cœurs délicats;
Mais captiver un cœur volage,
Et le rendre conſtant après qu'en mille lieux
On n'a pû fixer ſon hommage,
Sans doute cet empire eſt bien plus glorieux,
C'eſt triompher de mille Belles,
Et c'eſt au Dieu d'Amour avoir coupé les aîles.

Cette réponſe fit aſſez connoître la haine ſecrette qu'il avoit contre l'Amour, en ce qu'il parloit de lui couper les aîles, mais le Cœur voyant que l'Eſprit répondoit en Vers, crût qu'il tiroit vanité de la Poëſie, à cauſe qu'elle eſt de ſon invention, & qu'à proprement parler, ce n'eſt qu'un Eſprit rafiné; & pour lui faire voir qu'il en diſpoſoit bien mieux que lui, puiſque l'Amour s'en ſert quand il lui plaît pour entretenir ſa joye, pour flatter ſes deſirs, pour être la confidente de ſes plus ſecrettes penſées, & le témoignage du cœur, il lui fit une queſtion en Vers ſur le ſujet de l'amitié.

L'Amour

L'amour eſt-il plus fort quand il ſaiſit une ame
Qui brûle tout-à-coup de l'ardeur de ſa flâme,
Que lorſqu'un Cœur après avoir aimé
D'une amitié fidéle & tendre,
Paſſe enfin à l'Amour; & ſe ſent enflâmé,
Sans pouvoir s'en défendre?

L'Eſprit ne s'étonna pas pour l'entendre parler en Vers, & crût que ſa réponſe le vangeroit aſſez, en le repreſentant comme un Eſclave chargé de fers.

Lorſque l'Amour ſurprend un Cœur,
Et qu'il l'aſſujettit à ſon obéïſſance,
Il fait toûjours éclater ſa puiſſance;
Mais il n'a jamais mieux le tître de Vainqueur,
Qu'après que l'amitié l'a rendu tributaire.
Quel moyen que ce Cœur puiſſe être dégagé,
Après s'être chargé,
Des liens de la ſœur & des chaînes du frere?

Après que l'Eſprit eût répondu, il s'aviſa de faire à ſon tour une queſtion au Cœur, & lui demanda malicieuſement:

Loſqu'une Belle injuſte ordonne à ſon Amant,
Ou par raiſon, ou par caprice,

De

De faire une injuſtice,
Et que l'honneur s'oppoſe à ce commandement,
Dans cette étrange peine
Voyant bien qu'un refus le doit faire haïr,
Doit-il rompre ſa chaîne,
Ou doit-il obéïr?

L'Eſprit ſembloit reprocher au Cœur qu'il commettoit ſouvent des injuſtices lorſqu'il obéïſſoit à l'Amour : (ſi l'on doit les appeller de la ſorte dans la morale des Amans) mais le Cœur ne s'étonna pas de cette malice, & tourna contre lui la reponſe de cette maniere.

Tous les commandemens doivent être des loix
A ceux qui d'une Belle adorent la puiſſance,
Il ne doit plus être à leur choix
De mettre la Raiſon & l'Amour en balance;
Ils doivent obéïr ſans doute aveuglément,
Si-tôt que l'on raiſonne on ceſſe d'être Amant.

L'Eſprit voyant qu'il ne gagnoit rien avec le Cœur, ne voulut plus répondre aux queſtions qu'il lui propoſoit. Auſſi quoique l'Eſprit décidât, le Cœur ne s'en tenoit pas toûjours à ce qu'il avoit prononcé, & ſouvent il entraînoit l'Eſprit où

il vouloit. C'eſt ce qui donna ſujet à un des plus polis & des plus éclairez de notre ſiécle, dont le merite n'eſt pas moins éclatant que la puiſſance, & qui étoit particulierement eſtimé de la Princeſſe Galanterie; c'eſt ce qui lui donna ſujet, dis-je, de publier comme une maxime indubitable, *que l'Eſprit étoit toûjours la dupe du Cœur.*

Quoique l'on déferât beaucoup à ſes ſentimens, il ſe forma deux partis qui diviſerent toute l'Iſle; l'Eſprit eut ſes Partiſans, & le Cœur eut les ſiens; & quoique la Princeſſe Galanterie ſemblât pancher du côté de l'Eſprit, juſques-là que l'on diſoit que l'Eſprit étoit galant, le Cœur ne s'abbatoit point pour cela, & n'eſperoit pas moins gagner la victoire: de ſorte que la diviſion de l'Eſprit & du Cœur fit naître des querelles particulieres. Celle qui éclata davantage, fut entre Iris & Daphnis, en preſence même de la Princeſſe Galanterie.

Daphnis qui en vouloit toûjours au Cœur, & qui ne pouvoit ſouffrir que la belle Iris s'obſtinât à le défendre, l'attaqua un jour ſur ce ſujet, & lui dit fort galamment:

Penſez-vous, belle Iris, que l'Eſprit ſoit la dupe du Cœur? C'eſt une queſtion du tems qui embarraſſe beaucoup de monde.

 Quoi!

Quoi ! lui qui ſe connoît en dupes,
Soit qu'ils portent Chapeaux, ou ſoit qu'ils portent Jupes,
Qui ne fait rien hors de ſaiſon,
Qui regle comme il faut qu'on haïſſe & qu'on aime.
Et qui juge avec la raiſon,
Seroit-il bien dupe lui même ?

De quel côté le Cœur pretendoit-il être plus fin & plus habile que l'Eſprit ? Ne ſçait-on pas qu'il eſt aveugle, & qu'il eſt conduit par un autre aveugle qui eſt l'Amour ? Ce ſeroit bien plûtôt à l'Eſprit à tromper le Cœur, puiſqu'il a la ſubtilité en partage, & qu'il a le don de peindre les objets auſſi agréablement qu'il lui plaît.

Il en fait le recit au Cœur,
Il le flate, il le perſuade,
Et ſouvent quand il eſt malade
Il appaiſe ou guerit ſa plus vive douleur.

Je ne ſçai pas ce que vous en direz, mais j'ai reſolu de prendre le parti de l'Eſprit contre le Cœur : auſſi-bien eſt-il trop inſenſible. Vous m'avez fait aſſez connoître qu'il étoit mal-aiſé de le toucher ; ce ſera une eſpece de vengeance que j'exercerai contre lui.

Vous ne manquerez pas, répondit Iris, de raiſons ſubtiles pour appuyer le parti de l'Eſprit, mais les bonnes ſont du côté du cœur ; car penſez-vous que parce que la bonne foi lui eſt naturelle, il ſoit moins habile à ſe défendre des ruſes de l'Eſprit?

Mais en cela vous vous trompez,
Ce n'eſt pas toûjours l'artifice
Qui triomphe par ſa malice,
Et ſouvent les plus fins ſont les premiers dupez.

Mais pour vous faire avoüer que l'Eſprit eſt la dupe du Cœur, je veux vous repreſenter l'Amour comme un Peintre qui porte dans ſon Carquoi toutes ſortes de couleurs, & dont toutes les fléches ſont taillées en Pinceaux : quand il veut faire un Portrait, le Cœur lui ſert comme de Toile pour recevoir les traits qu'il veut imprimer : alors les plus belles couleurs ſont employées pour y peindre tout ce que l'objet a de beau : l'Eſprit qui eſt curieux, & qui ne manque jamais d'aller voir ce qui ſe paſſe dans le Cœur, y trouve ce Portrait agréable.

Et ſurpris des charmans appas
Qu'il rencontre dans cette image,

Il la loüe, il l'admire, & ne s'apperçoit pas,
Qu'insensiblement il s'engage.
Il n'est pas jusqu'au moindre trait,
Que l'Esprit ne regarde avec un soin extrême,
Et le Cœur qui le voit charmé de ce Portrait,
Lui fait aimer tout ce qu'il aime.

Il arrive même souvent que le Portrait n'étant encore qu'ébauché, l'Esprit se plaît à le considerer ; & c'est peut-être pour cette raison que l'on dit que le Cœur est le berceau de l'Amour, où l'Esprit le caresse & le nourrit du lait de l'Esperance. Mais toûjours il est vrai qu'il est la dupe, puisqu'il se laisse charmer par un Portrait que le Cœur lui presente, & qu'il prend soin de nourrir un enfant,

Qui lui fait endurer mille tourmens divers ;
Qui le menace & qui le gronde,
Qui le fait gémir dans les fers
Et de la Brune & de la Blonde.

Ah! belle Iris, s'écria Daphnis, que vous êtes délicate sur cette matiere, & que le Cœur a de pouvoir quand il parle par votre bouche! Il paroît bien qu'il vous a découvert ses secrets, & que si vous êtes pour lui, on peut bien dire qu'il est pour vous. Mais enfin pourquoi abandonnez-

vous le parti de l'Eſprit, vous qui en avez tant ? Voulez-vous, dit la jeune Iris, en ſçavoir la raiſon ?

Si je donne au Cœur la victoire,
Il merite d'être Vainqueur,
On n'auroit pas ſans lui de plaiſir ni d'honneur;
Et ſi l'Eſprit aime la gloire,
Il doit aimer celle du Cœur.

Car ne penſez pas, comme vous avez dit, qu'il ſoit aveugle, & conduit par un autre aveugle qui eſt l'Amour; c'eſt une vieille erreur des Peintres & des Poëtes, & j'aimerois mieux dire que le bandeau qu'il avoit ſur les yeux, lui eſt tombé ſur la bouche, pour l'obliger au ſilence & à la diſcretion. Vous m'avez dit ſouvent vous-même, que vous étiez perſuadé que l'Amour n'étoit point aveugle, & que s'il falloit lui reprocher quelque choſe, on pourroit l'accuſer d'être ſourd ; & ſur cela vous me diſiez agréablement :

Si je cherche la ſolitude,
Pour guerir mon inquiétude,
Et me délivrer de mes fers,
Amour qui me ſuit à la piſte,
Et qui me voit rêveur & triſte,

Me vient trouver dans les deserts :
Les cabinets & les lieux sombres ,
Les antres , les bois & les ombres
Ne me cachent point à ses yeux ;
Mais lorsque je me plains ou d'Iris ou d'Aminte ,
Helas ! il est sourd à ma plainte ,
Quoique je l'appelle en tous lieux.

Je dirai bien davantage , que l'Amour est le Soleil du Cœur, & qu'ainsi il en peut ôter l'aveuglement ; & pour vous en faire voir les rapports , n'est-il pas vrai que l'Amour & le Soleil sont tous deux d'une force presque infinie ? L'un & l'autre est visible par les effets qu'il produit, mais invisible par l'excès de la lumiere qui les dérobe à notre vûë ; & comme le rayon du Soleil malgré toutes les qualitez qu'il rencontre dans les airs , vient porter la lumiere & la chaleur sur la terre ,

Ainsi l'Amour par les regards
Qu'il prend dans les beaux yeux d'une jeune merveille ,
Éclaire un Cœur de toutes parts ,
Et lui donne une ardeur à nulle autre pareille.

Mais comme le Soleil en éclairant la terre, éleve des vapeurs subtiles, qui monteroient

teroient jusqu'au plus haut des Cieux, si la froideur de l'air ne les arrêtoit, & ne les faisoit retomber ou en orage, ou en pluye :

Ainsi l'Amour par sa chaleur
Produit mille pensers au fond de notre Cœur,
Qui de l'objet aimé vont surprendre les charmes;
Mais ils trouvent tant de froideur,
Qu'on les voit malgré leur ardeur
Se changer en soupirs, & retomber en larmes.

Et voilà d'où viennent les soupirs & les larmes des Amans, dont nous entendons parler si souvent dans les Livres. Enfin pour ne vous plus mettre le Soleil devant les yeux, j'acheverai en vous disant que ce que le Soleil peut sur la Lune, l'Amour le peut sur notre Cœur; & comme la Lune demeureroit froide & obscure sans la lumiere du Soleil, aussi le Cœur sans l'Amour seroit glacé & languiroit dans les tenebres.

N'est-ce point pour cela, dit Daphnis, que l'on dit que la plûpart des Belles ont le Cœur glacé, parce qu'elles n'ont point d'Amour? Pour moi je crois qu'il n'y a point de Cœur sans amour : mais il arrive

ſouvent que cet Amour eſt endormi dans notre Cœur.

Une jeune beauté qui n'a point de pareille,
Qui de nos yeux fait le plaiſir,
Par ſes chamans appas fait naître le deſir,
Et quand l'Amour y dort, ce deſir le reveille.

Vous pouvez ajoûter encore, répondit Iris, qu'il y a dans le Cœur trois Amours cachez, dont l'un porte des fleurs, l'autre des Couronnes de Lauriers, & l'autre des pierres précieuſes, pour figurer les trois mouvemens qui nous font courir après ces trois objets differens de nos paſſions; & comment voulez-vous que l'Eſprit ſe ſauve de leurs embuches, & qu'il s'empêche de tomber dans les piéges qui lui ſont tendus.

Mais quoi, dit Daphnis, jamais l'Eſprit ne ſurprend le Cœur.

Sa force, belle Iris, vous eſt elle inconnuë?
Tout doucement il s'inſinuë
Quand il parle & quand il écrit.
Son ſecours eſt ſi neceſſaire,
Que la flâme ne dure guére
Quand on l'alume ſans l'Eſprit.

Et quand il fait naître l'Eſtime, comme il

il ne manque jamais de ſe l'attirer, ne fait-il pas alors une douce violence au Cœur, qui n'a pas la force de ſe refuſer à lui; & pouvez-vous deſavoüer qu'il y a mille gens qui s'aiment tendrement, & qui n'ont eu pour guide de leur paſſion que l'Eſprit qui les a conduits au Cœur?

Que ſi vous avez repreſenté l'Amour comme un Peintre, l'Eſprit ne manque ni de couleurs ni de pinceaux pour faire des Portraits achevez. Que je vous arrête-là, interrompit Iris, ne parlez point de Portraits achevez; je conſens bien que l'Eſprit les commence, mais c'eſt au Cœur à les achever; je veux qu'il les ébauche, mais il faut toûjours que le Cœur les finiſſe. Toutes les belles qualitez de l'Eſprit qui font naître l'Eſtime, n'ont point de force, ſi le Cœur ne les approuve; ainſi je conſeillerois à l'Eſprit de ne ſe détacher jamais des interêts du Cœur, parce que quand il ne veut pas les ſuivre, il en eſt toûjours la dupe.

Alors la Princeſſe Galanterie qui avoit écoûté avec plaiſir cette agreable diſpute, prit la parole, & demanda à quelques Belles de la troupe ce qu'elles en penſoient; l'une d'elles avoüa franchement, qu'il lui étoit arrivé d'aimer lorſque l'Eſprit lui perſuadoit qu'elle n'aimoit pas; une autre dit, que dans une compagnie

où elle ne croyoit trouver que du plaiſir & du divertiſſement, elle avoit ſenti ſon Cœur engagé, & preſque toutes avoüerent que le Cœur étoit toûjours le Maître; il n'y eut qu'une ſçavante qui ſe piquant de lecture & d'eſprit, cria d'une voix aſſez haute, Vive l'Eſprit: elle fut ſecondée de quelques voix de l'un & de l'autre ſexe: mais le plus grand nombre cria confuſément, Vive le Cœur.

La Princeſſe Galanterie reſolut de les accorder tous deux, & c'étoit le parti le plus raiſonnable à prendre, puiſqu'ils ont l'un & l'autre des differends.

C'eſt aſſez que l'Eſprit ſe mêle d'eſtimer,
D'inventer, de voir, de connoître;
Mais quand il s'agira d'aimer,
Le Cœur ſera toûjours le Maître.



LE PORTRAIT
DE
MADAME LA COMTESSE
DE B.......
Fait par elle-même.

QUelque verité que je ſuive en faiſant ce Tableau, & quelque ſoin que je prenne que la fidelité que doit une copie à ſon original, lui ſoit exactement gardée; avec tout cela je ne prétends pas éviter les divers jugemens de ceux qui le verront. J'en ſerai toûjours néanmoins ſatisfaite par la complaiſance qui m'en demeure; que ſi mes ennemis pouvoient me repreſenter avec plus de défauts, mes amis pourroient peut-être bien auſſi me dépeindre avec plus d'avantages. De maniere que ce portrait pouvant venir d'une main indifferente, je puis ſans honte, avoüer qu'il ſort de la mienne, & que c'eſt

de moi-même que vous apprendrez le bien & le mal qui s'y trouve.

Ma personne est de celles que l'on peut plûtôt dire grandes que petites ; la taille en est des mieux proportionnées, & il s'y trouve certain air galant & negligé, qui m'a toûjours persuadée que j'étois une des plus belles tailles de ma grandeur; mes cheveux sont bruns & lustrez; mon teint est parfaitement uni, la couleur en est claire, brune & fort agreable; la forme de mon visage est ovale, tous les traits en sont reguliers, les yeux beaux, & d'un mélange de couleurs qui les rend tout-à-fait brillans; le nez est d'une agreable forme, la bouche n'est pas des plus petites, mais elle est agreable, & par sa forme & par sa couleur; & pour les dents, elles sont blanches & rangées justement, comme le pourroient être les plus belles dents du monde; la gorge assez belle, & les bras & les mains se peuvent montrer sans honte. Tout cela est accompagné d'un air vif & delicat, & mon miroir m'a souvent fait croire qu'il me montroit une chose qui valoit bien tout ce que je pouvois voir ailleurs. Je parois aussi jeune que personne, bien qu'il y en ait beaucoup d'autres qui le soient plus que moi; je suis propre & je m'habille bien : voilà à peu près ce qui compose mon exterieur. Pour mon

esprit,

eſprit, il me ſemble que les autres en pourroient mieux juger que moi, parce qu'il ne ſe trouve point de miroir comme pour la perſonne, où l'on le puiſſe voir repreſenté. Néanmoins il me ſemble qu'il y a grand rapport entre mon eſprit & mon corps; je m'imagine l'avoir délicat & penetrant, & même aſſez ſolide, & la raiſon en quelque part que je la trouve, a plus de pouvoir ſur moi que nulle autre ſorte d'autorité. J'ai l'eſprit aſſez propre à bien juger des choſes, quoique je n'aye aucun acquis, & je me ſçai ſi mal ſervir du bien d'autrui, que mon ſimple naturel me réüſſit mieux que les regles de l'art: de ſorte qu'il faut que j'en demeure à ce qui s'eſt trouvé né avec moi. Je n'ai pas laiſſé d'avoir oüi dire (ſans l'avoir jamais crû) que les heures de ma converſation paſſoient pour le moins auſſi vîte qu'aucunes autres, & que du côté du ſerieux, mes ſentimens étoient une aſſez bonne choſe à ſuivre.

Pour mon humeur, qui eſt par où je dois achever ici de me faire connoître, je vous dirai avec ſincerité comme je l'ai fait du reſte, ce que j'en penſe. J'aime trop la loüange, & c'eſt ce qui me la fait rendre avec uſure à ceux de qui je la reçois; j'ai le cœur fier & dédaigneux, mais je ne laiſſe pas d'être douce & civile: je ne m'oppoſe

poſe jamais aux ſentimens de perſonne; mais il eſt vrai qu'interieurement je ne les reçois guéres au préjudice des miens : je puis dire avec verité que je ſuis née ſage & modeſte, & que l'orgueïl prend toûjours ſoin de conſerver en moi ces deux bonnes qualitez. J'ai de la pareſſe, & ſuis fort glorieuſe, & ces défauts m'en donnent d'autres; car ils me font être peu flateuſe & recherchante, & de peur d'en faire trop, ſouvent je manque d'en faire aſſez. Cela eſt même cauſe que je ne cherche pas les plaiſirs & les divertiſſemens; mais lorſque l'on prend plus de ſoin que moi-même à me les procurer, l'on m'oblige, & j'y parois fort gaye, bien que je ne la ſois pas trop : j'ai beaucoup d'égard à n'offenſer jamais perſonne, ſi l'on ne m'y force par un deſobligeant procedé. Et bien que peut-être je pûſſe agreablement tourner une raillerie, l'on ne m'en entend point faire : j'ai même pris averſion pour la mocquerie, parce que je trouve qu'on la commence par ſes ennemis & qu'on la finit par ſes meilleurs amis. Je n'ai pas l'eſprit porté à l'intrigue; mais quand je ſerai entrée dans une affaire, je penſe aſſûrément m'en démêler avec quelque conduite. Je ſuis conſtante jusques à l'opiniâtreté, & ſecrette juſques à l'excès; & en ce que je vais dire, je me confeſſe une des

des plus injuſtes perſonnes du monde: c'eſt de vouloir du mal à ceux qui ne font pas ce que je deſire, & de ne me pouvoir reſoudre à le leur faire connoître. Pour lier d'amitié avec moi, il en faut faire toutes les avances; mais je repare bien cette peine par les ſuites: car je ſers mes amis avec toute l'ardeur qu'on a accoûtumé d'employer ſeulement pour ſes particuliers interêts: je les loüe & je les défends, ſans jamais convenir de rien qui ſoit contr'eux, & leur étant plus fidéle que flateuſe, je les avance ſouvent ſi bien, qu'eux mêmes voyent combien je les aime. Le tems qui preſque toûjours efface le ſouvenir des choſes, ne ſert qu'à les graver plus profondément dans le mien; je n'ai point l'ame intereſſée, mais auſſi ne ſuis-je pas dupe, ne choiſiſſant point mes amis parce qu'ils me peuvent étre utiles; lorſque la fortune les met en place de le devenir, & qu'ils ne me le ſont pas, je ceſſe de les aimer, parce qu'ils ne meritent pas de l'être. Je n'ai point aſſez de vertu pour être ſans le deſir du bien & des honneurs; mais j'en ai trop pour ſuivre aucun des chemins qui y peuvent conduire: j'agis dans le monde ſelon ce qu'il devroit être, & trop peu ſelon ce qu'il eſt, & en cela je me blâme de vouloir les avantages qui s'y trouvent, & de ne pas
ſui-

ſuivre les moyens qui les donnent. Et pour dire le vrai, je ne ſuis ni auſſi bonne ni auſſi méchante qu'il me ſeroit utile de l'être. Je ne ſuis point devote, mais toute ma vie j'ai eu paſſion de la devenir, & ne m'en pouvant donner davantage, j'attends le reſte. Je ſuis fort touchée du merite des autres, & en chemin faiſant je pourrois bien avoir trop bonne opinion de mon particulier; mais ma preſomption en veut plus à l'Eſtime qu'au Cœur: je ſuis trop longue à me reſoudre, mais lorſque je la ſuis, il eſt bien mal-aiſé de me détourner de mon choix: je ſuis la perſonne du monde qui obſerve plus religieuſement ce que j'ai une fois promis, & qui ſupporte avec plus d'impatience le manquement contraire: je ſuis trop facile à rebuter, & dans les choſes qu'il faut obtenir par prieres, j'aime beaucoup mieux les abandonner que de les pourſuivre: de ſorte qu'on me tient mieux par la reconnoiſſance que par l'eſperance. Et pour dernier coup du pinceau, je vous puis dire, que les fautes d'un cœur bas ne feront jamais les miennes, mais que c'eſt dans les défauts que l'orguëil peut donner, qu'il faut que je m'obſerve; & voyant que je ne le pouvois détruire, je lui ai donné en moi des emplois qui me mettent en état de regarder ſans honte un Portrait qui me reſſemble.

Je

Je vous envoye celui-ci qui eſt un effet de ma complaiſance, mais je ne la borne pas ſeulement pour vous à cette contrainte; & ſi après vous avoir fidélement repreſenté ce que je ſuis, vous voulez que je ſois autre, ne le pouvant du côté de ma perſonne, ni de celui de mon eſprit, ordonnez-en ſelon votre humeur, & ſoyez aſſûrée que vos loix ſeront préferées à mes propres inclinations, puiſqu'il n'en eſt point en moi de ſi forte que celle de vous plaire, ni de paſſion plus grande que celle de vous revoir parmi ceux à qui votre abſence rend le monde privé de tout ce qui le pare le mieux.

LETTRE I.

A la Reine Mere,

JE ſuis perſuadée, Madame, que je me dois haïr moi-même, de me trouver capable de plaindre la mort d'une perſonne qui a perdu la vie pour le ſervice de Vos Majeſtez, moi qui croirois que le bonheur de la mienne ſeroit de perir pour la même choſe; mais puiſque je ſuis d'un ſexe qui ne peut que ſouhaiter là-deſſus ce que mes freres ont executé, je ſupplie très-

très-humblement Votre Majesté que mes sentimens, & ce qu'ils ont fait pour votre service, vous parlent en leur faveur dans la rencontre qui se presente, en accordant la Charge de celui qui a été tué à l'un de ceux qui restent encore. Celui qui vient de mourir, l'avoit achetée de son argent pour lui, & la vient de payer de son sang pour son frere, sans que neanmoins j'y prétende d'autre droit que celui que nous y donnera la bonté de Votre Majesté. Je me serois donné l'honneur d'en écrire à son Eminence, si je ne craignois que l'importunité qu'il reçoit de mes particulieres prétentions, le rebutât de mes demandes en cette occasion, où sans doute il me deviendra favorable, si Votre Majesté lui témoigne qu'il lui est agreable de nous voir protegez.

LETTRE II.

A Madame la Comtesse de Soissons sur la mort de Madame de Mercœur.

SI j'ai pris part, Madame, à la premiere de vos pertes, par la sensibilité que j'aurai toûjours pour toutes les choses qui vous touchent, la seconde que vous venez de

de faire, n'a eu beſoin que de ſa propre conſideration pour me donner de la douleur, & pour me cauſer une ſurpriſe qui ne me permet pas de vous rien dire dans une rencontre, où le coup qui a tué Madame de Mercœur, bleſſe tous ceux qui avoient l'honneur de la connoître; & par conſequent doit être ſi rude au ſouvenir de ſes proches, que l'on ne peut les prier d'adoucir leur douleur, que par la penſée qu'ils doivent avoir qu'une vie auſſi belle & auſſi innocente que l'étoit la ſienne, ne peut donner à craindre les ſuites d'une mort précipitée. Après avoir plaint & regreté la perte que le monde fait d'elle, ſi les ſouhaits avoient lieu en cette rencontre, les miens ſeroient, Madame, que les belles années que la jeuneſſe de Madame de Mercœur lui promettoit encore, ſoient ajoûtées à celles que Monſieur le Cardinal doit vivre, & que tout le bonheur qui ſe devoit partager entre deux ſœurs, ſe réüniſſe à votre fortune, pour vous en donner une auſſi douce & auſſi grande que vous la deſirez.

LETTRE III.

A Madame de Longueville ſur les Sonnets de Job & d'Uranie.

JOb dans les ſiecles paſſez ne fut guére plus humilié que je le ſuis aujourd'hui, d'apprendre que j'ai pû me trouver contraire à l'opinion de Votre Alteſſe ; car ſi je n'avois pas aſſez de ſens pour m'y rendre conforme, mon eſprit de divination devoit ſervir l'autre en cette rencontre, & ne lui pas laiſſer la honte de ſe voir opposé à des ſentimens que j'ai toûjours reconnus pour une regle, avec laquelle on ne ſçauroit faillir. Mais puiſque j'ai pris la cauſe de Job, plus malheureux parce qu'il ſouffre de vous, que par tous les premiers maux, trouvez bon, Madame, que je vous demande la ſoirée du Jeudi pour aller défendre un malheureux, à qui le diable à finement ſuſcité votre perſecution, comme le ſeul moyen pour lui faire perdre cette patience qu'il garde depuis tant de ſiecles, & qui ne ſe peut pas conſerver quand on eſt mépriſé de vous.

REPON-

+++++++++++++++:+++++++++++++

REPONSE

De Madame de Longueville à Madame de B . . . . . .

VOtre Lettre a fait plus de bien aux Sonnets de Job, que Benſerade même, & elle me donne un ſi grand regret de n'avoir pas eu des ſentimens conformes à ceux de la perſonne qui l'a écrite, que ſi elle ne me fait changer, elle me fait au moins condamner les miens, & me fait donner par là une préference à Job, que je lui aurois toûjours refuſée, tant qu'il n'y eût eu que lui qui eût parlé pour lui-même. Voilà je penſe tout ce qu'une perſonne genereuſe peut faire pour un parti dont elle n'eſt pas, & je vous aſſûre que ſi le vôtre n'eſt celui de mon choix, il eſt devenu au moins celui de mon eſtime, par celle que vous avez témoigné que vous en faiſiez en le choiſiſſant. Je ſerai ravie que vous veniez Jeudi diſputer la cauſe de Job; mais je vous avertis au moins que ce ne ſera plus que contre mes ſentimens paſſez, ne pouvant conſentir d'être contraire aux vôtres.

LETTRE IV.

A Madame la Duchesse de Lesdiguieres.

JE pense qu'il y a un charme qui empêche que je ne puisse pas avoir l'honneur de vous voir ; mais comme il ne peut être si fort que tous les vôtres, il ne peut rien aussi sur l'impatience que j'ai de passer une journée avec vous. Mandez-moi, s'il vous plaît, Madame, celle que vos affaires vous laisseront en votre disposition, puisque j'ai si mal reüssi par moi-même à la pouvoir deviner. Vous me parûtes si belle avant hier quand je vous rencontrai, que je ne crois pas qu'en conscience vous puissiez solliciter vos Juges avec un visage si propre à vous faire favoriser dans les plus grandes injustices : neanmoins faites toutes celles qu'il vous plaira, pourvû qu'il ne vous prenne pas envie d'aller jusqu'à priver de l'honneur de votre amitié une personne qui est autant que je suis, Votre, &c.

LETTRE V.

A Monſieur l'Abbé Bourdelot, Medecin de la Reine de Suede.

QUi eût jamais penſé que l'on eût eu de la peine à démêler qui de vous ou d'un Allemand a fait une choſe, où je n'avois jamais pû croire que vos manquemens fuſſent en rien ſemblables à ceux de cette Nation-là ? Cependant je ne ſçai ſi vous ayant mandé que j'étois malade, votre Laquais Allemand, à qui l'on a parlé, aura oublié d'y venir : en tout cas la faute eſt Allemande, ſi l'homme ne l'eſt pas : mais ſi vous avez envie de la reparer, que ce ſoit Vendredi à quatre heures : car je ſerai bien-aiſe que vous & la fiévre veniez en même-tems, croyant que vous trouverez moyen de la chaſſer, ou du moins de la faire oublier par votre converſation.

LETTRE VI.

A Madame de Sully, Carmelite, qui lui avoit envoyé une tête de mort dans un panier de Roses.

VOus m'avez bien ce matin caché le ſerpent ſous les fleurs, en m'envoyant une choſe que la ſeule innocence de votre vie peut regarder ſans crainte. Pour moi, à qui il faut de plus douces images, je m'en tiens à celle de votre perſonne, pour ſujet de ma meditation, & pour une preuve que l'on peut mépriſer le monde, puiſque vous l'avez fait malgré les ornemens qu'il avoit pris pour vous plaire. Priez Dieu qu'il réüſſiſſe ſi mal dans toutes ſes entrepriſes, & particulierement, ma chere Sœur, quand il voudra prendre plus de place dans mon Cœur, qu'il ne m'eſt permis de lui en donner; & comme c'eſt une choſe difficile, par ma foibleſſe, de ſe pouvoir haïr, je me ſervirai de vos exemples pour m'inſtruire là-deſſus, & vous demanderai vos prieres, que vous ne pouvez accorder à perſonne qui ſoit plus que moi, Votre, &c.

LETTRE VII.

A Madame la D. de R.

TOut le monde croit ici, Madame, qu'il n'y a que huit jours que vous êtes partie; mais pour moi, il ſe pourroit paſſer des années moins longues; & l'inquietude où j'en ſuis déjà, me conduit ſeule vous chercher dans les promenades où nous allions enſemble, où j'ai trouvé que les fleurs de ces lieux-là ſe ſont laiſſées mourir depuis votre départ, & que les autres refuſent d'y naître juſqu'à votre retour : de ſorte que la belle ſaiſon qui croit ſeule embellir toutes choſes, eſt bien honteuſe de voir que c'étoit vous, & de nous trouver perſuadez que votre preſence nous donnoit de plus beaux jours qu'elle. Tout le monde, Madame, pourroit vous dire les mêmes choſes; car je les tiens bien aiſées à penſer pour vous; mais perſonne, Madame, ne pourroit vous les dire avec plus de joye en vous voyant, ni avec plus de chagrin en ne vous voyant pas, lequel s'augmente quand je viens à ſonger que ma Lettre, pour aller juſqu'à vous, paſſe une mer, dans laquelle peut-

être vous avez laissé perir le dessein de retourner en France, où cependant, Madame, vous avez acquis des personnes qui ne veulent rien changer en celui qu'ils ont pris de vous aimer toûjours. Voilà ce qui se fait pour vous, Madame, dans les lieux où je suis; prenez donc quelque soin que dans ceux où vous êtes, une personne qui vous honore comme je fais, n'y soit pas oubliée.

LETTRE VIII.

A Madame la Comtesse de Guillefort.

VOus m'avez laissé, Madame, tant d'estime pour vous, qu'il est bien juste que vous ayez emporté quelque bonté pour moi, & que cela vous empêche d'effacer de votre souvenir une personne qui vous conserve dans le sien, à l'endroit où je retiens les portraits de la vertu. Jugez donc, Madame, puisque votre souvenir est utile pour mon exemple, combien votre amitié le sera pour ma joye, & de quelle sorte je recevrai toûjours les nouvelles de celle dont je ne veux jamais cesser d'être & très-humble & très-obéïssante Servante.

LETTRE

LETTRE IX.

A Madame la D. du L.

JE vous avoüe, Madame, que je ne m'attendois plus aux marques de votre souvenir, après les avoir vû cesser si longtems, & qu'en quelque façon je me trouvois bien heureuse que vous me donnassiez moyen d'oublier une personne de qui le souvenir ou la presence empêcheroient toûjours de connoître les sujets que l'on a de se plaindre d'elle, puisque tout ce qui est aimable en vous, repare si bien ce qui s'y pourroit trouver de mauvais, qu'il ne faut ni vous voir, ni vous entendre pour prendre des resolutions contraires à ce qu'il vous plaira : Je l'ai bien vû par les miennes, qui étoient de vous ôter un cœur, de la passion duquel vous n'aviez pas bien usé ; mais dès que votre billet a voulu vous justifier, j'ai tout oublié, & ne me suis souvenu que de l'envie que j'ai de vous revoir, & que vous m'aimiez encore. J'irai aujourd'hui, puisque vous gardez la chambre, vous prier de n'être plus si aimable, ou de vouloir bien être aussi bonne. Je vous donne mille bons jours.

LETTRE X.

A Madame la M. de B.

JE me réjoüis de ſçavoir que votre bleſſure vous donne de la gloire, & vous laiſſe la vie après les fâcheux doutes où l'on avoit été que vous la perdriez. Je ſouhaiterois pour la ſatisfaction de vos amis, voir aller votre recompenſe auſſi vîte que votre gueriſon; mais les graces de la Cour n'avancent d'ordinaire chemin que par des moyens que vous ne ſuivez pas : ainſi l'on ſe réjoüira plûtôt de votre ſanté, que de votre fortune. Mais pour quitter un propos qui rameneroit à votre ſouvenir des choſes qui ne lui plairoient pas, je vous dirai que j'ai la plus grande joye du monde d'apprendre la gueriſon du Roi; la maladie m'a fait connoître que je l'aimai mille fois plus que je ne penſois; car j'étois ſi touchée de ſon mal, qu'à me voir on eût crû que j'étois la perſonne du monde qui avoit plus de ſujet de le regretter, & ſans vouloir vous faire ma cour, je vous dirai, que bien que j'aime & honore Monſieur, j'avois été au deſeſpoir de le voir dans un rang où il n'auroit pû mon-

ter qu'aux dépens de ſon frere. Si je n'étois malade depuis cinq ſemaines, j'irois à Compiegne rendre mes reſpects à leurs Majeſtez. En mon abſence, je vous ſupplie de dire à la Reine ce qu'il faut là-deſſus, juſqu'à ce que je puiſſe moi même donner mes aſſiduitez à la Cour, & vous direz en ce païs-là que je ſuis, Votre &c.

++++++++++++++++++++++++++

LETTRE XI.

A Madame la D. de B.

LEs perſonnes qui ont l'honneur de vous connoître toute entiere, vous doivent ſi parfaitement honorer par la raiſon de votre merite, qu'ils n'ont plus dequoi augmenter leurs ſentimens là-deſſus, quand il eſt queſtion de ſatisfaire à la reconnoiſſance de quelque obligation; & comme je vous en ſuis ſouvent redevable, il eſt juſte que vous ſçachiez ce qui pourroit cauſer mon ingratitude que vous trouverez excuſable, quand vous ſçaurez qu'elle ne vient que de vous avoir payée par avance de toutes les bontez que vous avez jamais euës pour moi, m'étant attachée de la plus forte maniere du monde d'être, Votre, &c.

LETTRE XII.

A la même.

JE n'aurois pas voulu que mes divertissemens eussent precedé la Lettre que je me suis donné l'honneur d'écrire à Votre Altesse; aussi n'ai-je été qu'à une seule Assemblée au Louvre le dernier jour du Carnaval, où je m'étois crûë si dissemblable de ce qu'on a representé à Votre Altesse, que je n'y avois pour toute sûreté que la seule indifference que je ressentois pour toutes les loüanges. Ce n'est pas que ce que je vous dis paroisse avoir du rapport avec les mascarades dont j'ai été : mais en verité je puis dire que c'étoit seulement mon chagrin que je deguisois, & non pas ma personne. Votre Altesse aura pû sçavoir combien on a masqué cet hyver, & que Madame de Châtillon a été trouvée bien toutes les fois qu'elle s'est montrée en cet état-là. Pour moi je ne l'y ai point vûë, mais j'en juge par celui où je la vois tous les jours au Louvre, où la faveur acheve de donner à sa beauté ce qui lui est necessaire : enfin par elle & par beaucoup d'autres, le monde est si beau, que l'absence de-

de Votre Alteſſe ne devroit pas s'oppoſer toute ſeule à le faire trouver plus aimable qu'il ne fut jamais. Si les ſouhaits pouvoient cauſer ſa preſence, l'on me devroit bien-tôt ſon retour, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a perſonne qui ait tant d'impatience de la revoir que moi, ni qui conſerve pour elle un plus veritable reſpect.

LETTRE XIII.

A Monſieur le Duc de B.

LEs remercimens que vous me faites de vous avoir donné un ami d'un prix ineſtimable, ne me ſont pas dûs, puiſque le rapport qui ſe trouve entre vous eſt la plus grande cauſe de votre liaiſon : de maniere que tout au plus vous ne m'êtes obligé que de vous avoir preſſé de connoître quelqu'un qui fût digne de votre amitié, vous qui m'avez dit tant de fois que le dégoût, ou le danger, vous avoit empêché juſqu'ici de choiſir un ami à tout dire : Vous avez grand ſujet pour ceci de n'être point retenu par aucunes de ces raiſons-là, puiſque pour loüer infiniment Monſieur de . . . . il ſuffit de vous dire que ſon eſprit eſt moins aimable que la

ſincerité dont ſe trouvent accompagnées toutes ſes actions : de ſorte que vous étant difficile de me recompenſer de l'acquiſition que je ſuis cauſe en partie que vous avez faite, je pretends bien que vous m'en deviez un peu de reconnoiſſance, ſans que la vôtre puiſſe diminuer en rien de celle de votre nouvel ami, de ce qu'il me doit par toute la joye & les avantages que lui cauſeront l'amitié d'une perſonne comme vous, & que l'on ne ſçauroit loüer les autres ſans ſe ſouvenir en même temps qu'ils vous ſont inferieurs en toutes choſes.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

LETTRE XIV.

A Madame la Maréchalle de la Meilleraye.

LEs marques de votre ſouvenir me ſont venuës ſeulement pour ma joye ; car pour mon amitié elles n'y étoient pas neceſſaires, & vous laiſſez, Madame, un ſouvenir ſi propre à vous la conſerver, que vos ſoins n'auroient pas même affaire de ſe mêler de vos interêts là-deſſus, ſi ce n'eſt pour vous montrer aſſez équitable pour ne pas manquer de ſenſibilité pour les perſonnes qui en auront toûjours une fort

fort grande pour vous : votre abſence m'apprend combien j'en ai pour vous: m'étant fort difficile de m'accoûtumer à la neceſſité de ne vous voir pas, je fais mille ſouhaits pour votre retour, & pour vous retrouver auſſi bonne pour moi, que vous êtes aimable.

LETTRE XV.

A Monſieur le Preſident G.

BIen qu'il ne ſoit pas ordinaire de ſe plaindre des injuſtices qui ſe font à notre avantage, il m'eſt néanmoins ſi naturel de les haïr en quelque part qu'elles ſe trouvent, que je ne puis m'empêcher de vous reprocher celle que vous avez faite en écrivant, & en parlant de moi fort au-deſſus de ce qui s'en doit dire ; & par le cas que vous voyez que je fais de la verité, ne pouvant ſouffrir qu'on me préfere à elle, il vous ſera aiſé de juger que je prends ſoin dans toutes les choſes que je dis, de ne la bleſſer jamais : cela étant, vous devez une foi toute entiere à l'aſſûrance que je vous donne, que rien ne me ſera plus agréable que quelque grande occaſion de vous rendre ſervice, après quoi vous ſuf-

ſiez excuſable par reconnoiſſance de l'exageration que vous apportez au bien que vous dites de moi. J'ai ſçû par Monſieur votre frere que vous retournez à Paris, & je trouve que c'eſt avec raiſon que vous le prêferez à la Province, dont toutes les fleurs & les fruits ne valent pas nos peines. Les gens d'eſprit trouvent encore mieux leur compte dans tous les embarras de Paris, que dans l'oiſiveté des lieux qui ne paroiſſent agréables qu'à ceux qui ont plus de plaiſir à voir qu'à entendre : revenez donc ici où vous êtes deſiré de toutes les perſonnes qui ont l'honneur de vous connoître, & croyez qu'en tout leur nombre il n'y en a point qui ſoit plus que moi, votre, &c.

LETTRE XVI.

A Madame B.

EN verité, Madame, ſi vous étiez auſſi bonne que vous êtes belle, vous prendriez plus de ſoin que vous ne faites de finir une abſence dont vous ne pouvez douter que la longueur ne cauſe de la peine à ceux que vous avez laiſſé. Il y a de l'injuſtice à vouloir votre repos par une

choſe

chose qui déplaît à tant d'autres : pour cesser d'être injuste, hâtez votre retour, & revenez, Madame, par votre presence donner un ornement à Paris, & une satisfacton à celle qui vous honore plus que nul autre ne sçauroit faire.

++++++++++++++++++++++++++++

LETTRE XVII.

A Madame la D. R.

VOtre longue absence m'incommode & votre Lettre m'acheve de me persuader que vous avez dessein de bâtir un Hermitage, pour là ne plus penser ni aux autres, ni à vous-même : croyez-moi, Madame, vous n'êtes point faite comme une chose qu'il faille abandonner : l'édifice n'est point en ruïne : tous les ornemens y sont en leur premiere beauté, & le marbre en est encore trop blanc & trop poli ; & tout ce qu'il y a de beau en votre corps & de bon dans votre esprit, ne vous sçauroit permettre d'être comme ces vieux Châteaux où ne nichent plus que des oyseaux de mauvaise augure, j'entends les pensées de la mort. Ne détruisez donc pas tant de belles choses par l'ennui de la solitude, & s'il est vrai que vous soyez de-

vote, venez ſervir Dieu à la vûë de ſes ennemis, autrement je croirai qu'il vous faut de grandes précautions contre le monde, ou peut-être contre quelqu'un qui s'y trouve; car enfin je ſuis reſoluë de vous offenſer, ſi vous m'ôtez la joye de vous revoir comme vous étiez. C'eſt deshonorer la devotion de croire qu'il ſe faille défigurer pour la ſuivre; les Anges ſont ſi beaux, & vous leur reſſemblez ſi bien en toutes manieres, que comme à eux, on pourroit vous donner le ſoin de nous conduire: ne faites donc rien contre une raiſon auſſi éclairée comme la vôtre. Je ſçai bien que vous avez des ſujets de chagrin; mais penſez qu'après tout, s'il vous arrivoit ce que vous meritez d'avoir, il faudroit qu'il coûtât le trône à quelqu'un; ce qui ſeroit fort contraire à la dévotion que vous a inſpiré le Pere le Jeune. Soufrez donc qu'il vous manque quelque choſe de ce qui vous ſeroit dû, & demeurez contente dequoi Dieu vous a faite un de ſes plus beaux ouvrages; & croyez auſſi que pour le placer en la plus belle demeure où il puiſſe être au monde, il ne faut que le mettre dans votre cœur, ſans y rien changer, ni ſans en chaſſer vos amis, dont je ſuis par inclination & par reconnoiſſance la plus veritable & la plus affectionnée de toutes.

LETTRE

LETTRE XVIII.

A Monsieur l'Abbé Bourdellot.

L'On me rend votre Lettre à mon retour de Pontoise ; & si j'avois eu le moindre loisir du monde de me reconnoître, je l'aurois employé à vous demander des nouvelles de votre incomparable Reine, & à vous assûrer que bien qu'elle reçoive les respects & l'admiration de tout le monde, je suis certaine qu'elle tire de moi un plus fort tribut là-dessus, que ne lui peut rendre aucune autre personne. Jugez par-là quelle est ma joye d'apprendre de vous qu'elle ferme ses yeux clairs-voyans sur tous mes défauts, de peur qu'ils ne lui deviennent un obstacle à la bonté qu'elle veut bien me faire l'honneur d'avoir pour moi : je n'aurois pas manqué de lui en aller faire mes très-humbles remercimens à Fontainebleau, si, comme vous dites fort bien, les destinées ne nous contraignoient souvent. Trop de choses me servent de memoire locale à cet endroit de votre Lettre, pour ne vous le pas repeter dans la mienne, & vous dire que je suis revenuë malade à Paris depuis l'ac-

cident qui arriva chez moi ; soit que je m'en touche trop, ou que la fiévre prit son tems de m'arriver à la même heure, afin d'avoir une honnête excuse vers moi à la visite qu'elle avoit envie de me faire; tant y a qu'elle vint, & qu'elle ne s'en est pas si bien retournée ; que même cette nuit je n'aye eu une heure de frisson : ce que j'ai peine à vous mander, m'imaginant que cela acheve de vous transir à Fontainebleau, où j'apprends qu'il fait déjà assez froid, sans vous presenter rien qui le soit davantage; & je craindrois que vous ne fussiez retenu dans les glaces, si je ne sçavois que le Soleil qui se trouve où vous êtes, est assez fort pour en dissiper bien d'autres : de sorte que je ne vous plains que jusqu'au réveil de la Reine, où dès aussitôt commencent, pour ceux qui la voyent, les plus beaux jours du monde; & si tous les Orangers y font leur devoir, je ne doute point qu'ils ne fleurissent dès qu'elle passe ; afin de pouvoir jetter leurs fleurs à ses pieds, rien n'étant digne de sa tête que la Couronne du monde entier. J'ai écrit une si longue Lettre sans vous avoir mandé un seul mot pour vous ; mais votre illustre Reine me servira d'excuse, & la premiere voye de vous écrire me servira pour vous mander combien je suis, Monsieur, Votre. &c.

LETTRE

LETTRE XIX.

A la Reine de Suede.

CE que l'on ſouffre en l'abſence de Votre Majeſté, ne peut être adouci par nulle autre choſe que par l'honneur de ſon ſouvenir, & par celui de ſon amitié : & bien que la prétention en ſoit un peu haute, je ſuis obligée de ne l'avoir pas moindre, pour mettre quelque rapport entre le remede & le mal qu'elle a laiſſé, en quittant ceux qui, comme moi, ſe ſont laiſſez trop fortement toucher d'un bien qui ne pouvoit durer, & qui peut encore moins ceſſer d'être deſiré; mais ſi la raiſon des affaires de Votre Majeſté nous ôte ſa preſence, que Rome pour le moins n'enferme pas ſi bien toutes ſes penſées, qu'il n'en vienne quelqu'une de favorable juſqu'à nous : ce que je ſuis aſſûrée que Votre Majeſté ne nous pourroit refuſer, ſi Elle ſçavoit combien ſa perſonne m'eſt devenuë une choſe chere. Ce mot eſt un peu libre; mais j'en eſpere le pardon, puiſque tout le devoir ne vaut pas une faute qui s'eſt faite par tendreſſe, & celle que j'ai pour Votre Majeſté eſt ſi grande, qu'elle

qu'elle me rend capable de tout, hors de pouvoir ſupporter ſon oubli avec patience.

LETTRE XX.

A Madame la D. de R.

CRoyez que je ſuis bien accablée d'affaires, puiſque je remets l'honneur de vous voir, ayant tant de choſes à vous dire, que l'on m'a voulu inutilement perſuader l'amitié que j'ai pour vous, Madame, reſiſtant à croire tout ce qui la pourroit affoiblir; & je prends ma ſûreté de la fidélité de votre affection dans celle que je me ſens pour vous, ne croyant pas poſſible, Madame, qu'une perſonne genereuſe puiſſe manquer à celle de qui elle reçoit une amitié ſincere : je l'ai telle pour vous, Madame, & je conſens de vous être une regle bien exacte de ce que je deſire que vous ſoyez pour moi.

LETTRE XXI.

A Monsieur l'Abbé de M.

A Ce que je vois, Monsieur, je ne suis pas moins éloignée de votre souvenir, que de votre personne, & a quelque distance que vous soyez de nous par vos voyages, j'ai sujet de croire que je ne suis jamais si loin de vous, que de votre pensée. Ce n'est donc pas votre exemple qui m'apprend à vous écrire; mais l'estime que je conserve pour vous malgré vos négligences. Croyez que je n'en ai point eu pour les choses que vous m'avez recommandées en partant, une illustre personne vous en sera témoin. Revenez donc bientôt apprendre d'elle combien il est vrai que je suis, Votre, &c.

LETTRE XXII.

A Madame la Marquiſe de M.

EN verité, Madame, l'on rachette ſi bien par l'ennui de votre abſence le plaiſir de vous avoir vûë, que je ne puis vous être obligée de la viſite que vous m'avez fait ici, par la peine qu'elle me laiſſe. Et ſi le monde ſe trouve en vous d'un ſi beau côté, que j'ai penſé quitter ma ſolitude pour m'y en retourner, ſi je ne m'étois ſouvenuë que de tous ceux qui le compoſent, il n'en eſt preſque point qui vous reſſemble. Cela m'a fait rentrer de bon cœur dans mon Hermitage, avec deſſein de me ſervir de la liberté de la ſolitude, pour penſer ſouvent à vous, ſans prétendre d'en être recompenſé par la même choſe, la Cour ayant trop de perſonnes preſentes, pour que les abſens s'attendent à quelque place; mais s'il m'arrive d'en avoir quelquefois dans votre ſouvenir, que ce ne ſoit jamais, Madame, ſans penſer à moi, comme à la perſonne du monde qui vous honore le plus, & qui eſt auſſi ſincerement, Votre, &c.

LETTRE

LETTRE XXIII.

A Monsieur le Marquis de M.

VOus augmentez la peine que je ſouffrois déjà pour l'abſence de la Cour, en m'apprenant par votre Lettre, que les Maîtreſſes y ſont dans un eſprit ſi doux & ſi favorable, que ceux qui les auront ſuivies, auront le printems de leurs humeurs & celui de la ſaiſon tout enſemble. En verité c'eſt trop pour rendre un voyage agréable, & même aſſez pour deſeſperer ceux qui n'en ſont pas, & qui comme moi ſont à Paris, à peu près, comme l'on eſt aux Lymbes, puiſque je n'y fais que ſçavoir votre joye, ſans en avoir ma part. Ce n'eſt pas que je ne me faſſe un fort ſenſible bien du ſuccès de vos affaires, & que vous n'en avez pû donner la nouvelle à perſonne qui y prenne tant de part, ni qui ſoit davantage, Votre, &c.

LETTRE XXIV.

A un ami grand Janſeniſte.

SI l'on peut être autoriſé à parler des choſes qui regardent les perſonnes qu'on eſtime infiniment, vous ne trouverez pas étrange que je vous faſſe ſçavoir ce que j'appris hier touchant vos amis & les miens. Je ſçûs que l'on prenoit contre eux de fâcheuſes réſolutions, que je ne doute pas que la fermeté de leurs cœurs ne leur fit ſupporter genereuſement; mais il me ſemble qu'il n'eſt point de la prudence de s'expoſer aux perils, quand il eſt facile & raiſonnable de les éviter. La réponſe de Monſieur....... a pû décider l'affaire, & la mettre en douceur & en paix, ou la jetter en trouble & en deſunion; mais ſans conſiderer ces raiſons-là, qui n'étant bonnes que pour éviter les ſouffrances, ne ſeroient pas celles qui pourroient faire impreſſion ſur des eſprits à qui les plus rudes peines ne font point de peur, puiſque dans leurs vies ils s'en impoſent tant de volontaires: qu'ils ſongent quel ſacrifice ce ſeroit à Dieu, ſi ayant pû penetrer la verité des choſes, qui, juſqu'à eux, auroient été obſcures

obſcures par la conſideration de la paix & de l'union de l'Egliſe, ils renoncent à la gloire d'avoir eu plus de lumieres que le reſte des hommes, ſur des matieres qui n'ayant point été diviſées dans les autres ſiécles, font voir que la Foi ne peut être bleſſée de les laiſſer ainſi, & que la Charité le pourroit être beaucoup par les ſuites qu'une autre conduite pourroit apporter. Ce ſeroit donc un grand acte de vertu à ceux qui ont tant d'études, pour ſoûtenir leurs opinions, de n'y point avoir d'opiniâtreté pour le bien commun, & que l'on pût voir cette humilité en des perſonnes en qui tant de grandes qualitez ne pouvoient cauſer que le défaut de l'orguëil. Croyez-moi, Monſieur, être vaincu par eſprit de charité, & ſe rendre à des raiſons auſſi Chrétiennes, eſt infiniment plus glorieux pour ceux qui ſuivent Jeſus-Chriſt, que d'être vainqueur, & que la victoirre ſoit ſuivie de diviſions dans l'Egliſe, & ſoit cauſée par ceux qui voudroient donner tout leur ſang pour la défendre, & qui ne laiſſeroient pas de lui faire innocemment plus de maux qu'elle n'en peut recevoir de tous ſes ennemis déclarez; & il n'y a qu'une conduite douce qui puiſſe faire voir à tout le monde la vertu de nos amis égale à leurs ſciences & à leurs talens d'eſprit. Je vous
écris

écris ſur une matiere dont les perſonnes de mon ſexe ne ſçauroient bien parler pertinemment ; auſſi ne vous en dirai-je que ce qu'un peu de bon ſens & beaucoup d'affection me fait vous écrire, dans la crainte que j'ai que nos amis communs ne ſouffrent dans la diſpoſition où je vois que l'on eſt pour eux. Je vous ſupplie donc d'y vouloir ſonger, & de croire que tout ceci vous eſt dit d'un eſprit bien affectionné à leurs interêts, & que ſi je n'ai pas aſſez de vertu pour ſuivre leurs exemples, je ſuis aſſez touchée de leur merite, pour leur donner des marques en toutes occaſions que je leur ſuis, & à vous, Monſieur, Votre, &c.

LETTRE XXV.

A Monſieur l'Abbé Du .....

J'Ai toûjours été perſuadé que les choſes que vous aviez une fois jugées ne ſe devoient jamais croire autrement ; mais comme il eſt toûjours agréable de ſçavoir combien l'on eſt trouvé juſte dans ſes approbations, il faut que je me donne l'honneur de vous dire que Madame de Maubuiſſon a merveilleuſement bien dégagé votre

votre parole de tout le merite dont vous m'aviez fait bon en elle, puiſque je l'ai trouvée ſi digne de toutes les choſes que je vous en avois oüi dire, que je vous dois remercier de la curioſité que vous m'avez donnée de la connoître. Je ne l'ai pas pû entretenir ſans vous donner beaucoup de part à notre converſation; mais je vous avoüe que ce n'a pas été ſans m'en repentir, puiſque quand l'on s'eſt une fois ſouvenu de vous, il eſt ſi peu poſſible de paſſer à s'entretenir d'autres choſes dont il faudroit encore parler, que je vous aſſûre que vous devriez des excuſes à certaines perſonnes qui pourroient meriter des loüanges, d'avoir épuiſé pour vous ſeul ce qu'il y auroit à partager entre pluſieurs; mais comme je ne veux point vous parler de vous-même, & comme je ne puis m'empêcher d'en parler aux autres, je me contenterai de vous dire ici que ce qui ſe doit penſer de vous me fait être plus que perſonne, Votre, &c.

LETTRE XXVI.

A Monſieur l'Abbé M.....

VOus reparez ſi bien votre abſence par vos Lettres, que ſi elles ſont toutes auſſi jolies que la derniere, vous courez riſque que l'on n'ait point de regret de ne vous point voir, tant qu'on aura ce moyen-là de vous entendre; & je vous jure que vos Lettres vous repreſentent ſi avantageuſement, qu'il n'y a perſonne qui en les liſant ne vous crût plus grand de deux pieds que vous n'êtes, & du reſte le plus galand du monde; & l'on ne pourroit s'imaginer que tant d'agrément d'eſprit pût être conſervé dans une perſonne qui a renoncé à toutes les choſes du ſiécle, & qui ne ſe fait voir galand & délicat dans les choſes qu'il dit, que pour mieux décrier la galanterie par comparaiſon de ceux qui la ſuivent à ceux qui l'ont quittée; mais de peur que mes loüanges ne vous donnaſſent trop de vanité, vous n'en aurez point davantage, & je reviens tout à vous demander, ſi les eaux vous feront autant de bien, qu'elles nous firent de mal quand elles vous obligerent à nous quitter:

quitter : ſi cela eſt, il faut que vous remportiez une ſanté parfaite : revenez-donc, je vous ſupplie, tout enrichi des biens que vous aura fait Bourbon, & croyez qu'il n'en eſt point au monde que je ne vous ſouhaite, étant plus que nulle autre perſonne, Votre, &c.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

LETTRE XXVII.

A Monſieur le Maréchal de G...... lui adreſſant le Portrait de la Reine qu'elle avoit fait.

JE trouverois bien de la honte à me ſouvenir la premiere d'une perſonne de votre ſexe, ſi je ne ſçavois que l'eſtime & l'amitié ont d'autres regles que la galanterie ; & comme cette derniere choſe n'eſt point de mon commerce, je vois bien que je ne fais rien de trop, de prendre plus de ſoin de me conſerver l'honneur de votre ſouvenir, que vous de chercher à ſçavoir la part que vous avez dans le mien ; & bien qu'elle ſoit fort grande, je ne voudrois pas qu'une nouvelle qui vous eſt ſi peu importante à ſçavoir, vous coûtât la peine d'écrire des Lettres, & vous y fiſt donner des momens que vous employez

beaucoup mieux où vous êtes, si je n'avois crû que le Portrait que je vous envoye, recevra plus de bien d'être presenté par vous, qu'il n'en eût d'être fait par moi, & que votre approbation lui attirera celle de tous ceux qui n'oseront examiner une chose à qui vous avez fait grace pour l'amour de moi. Sous ces esperances, je lui fais entreprendre le voyage de la Cour, & s'il arrive jusqu'à vous, & que vous trouviez même quelque moment d'inutile à la Reine, où pour se délasser de voir tant d'autres gens, elle se veüille regarder elle-même, je vous supplierai de lui montrer le Tableau que j'en ai fait, & lui dire de ma part, que comme les Portraits sont les seuls remedes de l'absence, je me suis donné d'elle une copie qui me paroît assez ressemblante; vous en jugerez beaucoup plus que moi. Cependant je m'apperçois que ma Lettre devient trop longue, & qu'ainsi il faut que je me hâte de vous dire que je suis, Votre, &c.

LETTRE XXVIII.

A Monſieur ......

POur les jours de devotion, je conviens qu'ils appartiennent à la retraite; mais pour celui des Rois, ce ne ſeroit pas en bien ſçavoir chomer la Fête, que de la paſſer ailleurs qu'auprès de leurs ſemblables, où vous êtes deſiré par eux, & par ceux qui les environnent: au moins vous puis-je répondre d'une perſonne à qui il manquera toûjours quelque choſe de fort conſiderable, lorſque vous ſerez abſent. Si cela vous peut faire venir, hâtez votre retour, pour faire votre compliment à ſon Eminence, de la perte qu'il a faite de ſon Neveu, qui ne pouvoit pas mourir par une avanture plus deſagreable que par l'enjouëment de ſes petits camarades de College, lui qui ſe voyoit en paſſe de n'en avoir guére un jour, ſi les ſiens euſſent été de longue durée; mais ſon Oncle le pouvant faire heureux, n'a pû les faire plus longs: Meſdemoiſelles les Parques étant d'humeur fort opiniâtre à ce qu'elles ont une fois reſolu. Je ſouhaite qu'elles filent long-tems pour vous, & que

vous ſoyez perſuadé que perſonne du monde n'eſt davantage, Votre, &c.

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣:✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

LETTRE XXIX.

A Monſieur le Marquis de Crequi.

MOnſieur,

Je ne préſume pas aſſez de mon credit auprès de vous, pour vouloir vous demander des choſes difficiles; mais comme par raiſon de ſympathie, vous devez avoir bien de la facilité d'accorder votre protection à tous les gens de cœur, je me ſuis engagée de vous la demander pour le Gentilhomme qui vous rendra ma Lettre. Il a déjà l'honneur d'être connu de vous; & cela étant, je vous crois tout perſuadé qu'il n'eſt pas ſi indigne des marques de votre bonté. Il répondra aſſûrément par ſes actions à l'honneur que vous lui ferez de lui donner part en vos bonnes graces; & ſi vous voulez compter, Monſieur, la priere que je vous en fais, pour quelque choſe, je vous aſſûre que je vous en ſerai tout-à-fait redevable, & que j'en aurai toute la reconnoiſſance que peut

avoir une personne que beaucoup d'estime a déja toute disposé d'être, Monsieur, Votre, &c.

LETTRE XXX.

A Monsieur le Chevalier de S.

JE me plains d'avoir sçû que vous avez demandé de nos Lettres pour les montrer, puisqu'assûrément il m'est bien avantageux qu'elles ne soient pas vûës, si je ne veux détruire avec justice l'opinion qui s'en est établie sans raison : & je m'étonne que vous qui vous connoissez assez bien aux belles choses, pour sçavoir que celles qui viennent de moi ne le sont pas, ne vous contentiez simplement d'appuyer les loüanges qu'on me donne, sans chercher à me faire connoître, puisqu'en verité je ne crois pas avoir cette sorte d'esprit qui peut plaire, & je n'aurai pas lieu de vous croire bon ménager de mes avantages, quand vous parlerez trop de mon esprit. Ce que j'ai de bon, est plus propre à rendre content de soi-même, que non pas de pouvoir faire que les autres le soient, qui ne cherchent d'ordinaire que l'agréable, sans se soucier de ce qui est un peu plus so-

lide. De maniere que vous pouvez demeurer méchant garent de tout le merite dont vous leur avez fait bon en moi, si je ne trouve quelque occasion de dégager votre parole auprès de .... en lui faisant connoître que du moins ce qui manque au beau, est donné au bon, puisqu'assûrément l'on me trouvera une sincere & une fervente pour mes amis, qui doit donner envie à ceux qui n'en sont pas, de le devenir, & confirmer ceux qui le sont déjà, dans le dessein de l'être toûjours. Ce dernier vous regarde, car vous avez voulu que je vous crusse des miens, & il ne tiendra qu'à la fortune que je ne vous rende tous les services d'une personne qui veut aussi que vous la croyez, vôtre, &c.

LETTRE XXXI.

A la Reine d'Angleterre.

J'Avoüe à Votre Majesté que je ne puis pas tout-à-fait me rejoüir du sujet qu'elle a d'être contente de l'Angleterre, quand je viens à songer qu'il nous en peut coûter de ne la plus revoir en France. Cela embarrasse fort mes souhaits entre vos interêts & les nôtres, & fait que la raison ne m'est

m'eſt pas peu obligée de la ſuivre malgré mes ſentimens, qui vont tous à deſirer l'honneur de ſa preſence, qu'il n'eſt pas poſſible de conſentir de perdre, à moins que les continuelles aſſûrances du bonheur de Votre Majeſté nous apprennent à ſouffrir ſon abſence, & faſſent que la joye nous oblige à n'oſer deſirer celle de la revoir, pourvû que Votre Majeſté prenne quelque ſoin que nous ne perdions pas tous les biens à la fois, & qu'elle me conſerve en l'honneur de ſon ſouvenir une petite place, que je puiſſe défendre contre le tems & l'abſence, qui ſont deux ennemis ſi redoutables, que je n'aurois point l'eſperance de les pouvoir vaincre, ſi je ne ſçavois Votre Majeſté trop juſte pour manquer à ſe ſouvenir ſans ceſſe de la Princeſſe ſa Fille, la plus aimable de toutes les creatures : ce qui vous engagera ſans doute auſſi de penſer quelquefois aux perſonnes qui ont le plus de zele & de reſpect, & pour vous & pour elle. Ce qu'étant, il faut de toute neceſſité que vous ſongiez à moi, puiſque Votre Majeſté ne pourroit trouver même dans ſes Sujets un cœur qui lui fût plus acquis que le mien.

LETTRE XXXII.

A Monsieur le Tellier, en faveur d'un de ses amis.

SI j'avois à vous parler de mes interêts, la peur de vous être importune m'auroit aisément retenuë ; mais quand il s'agit de mes amis, je n'ai pas une égale circonspection, & ne puis m'empêcher dans une rencontre où le Roi ordonne à M. V. de vous faire souvenir pour Monsieur son Frere de l'employ dont la Reine vous parla il y a quelque tems, & dont le merite de ces Messieurs vous parle tous les jours ; ils sont si honnêtes gens, & servent si bien le Roi, que cette raison de sympathie entre vous leur doit attirer l'honneur de votre amitié ; que d'ailleurs ils meritent encore par le particulier respect qu'ils ont pour vous en cette derniere chose. Monsieur, je vous suppliérai très-humblement de croire que personne du monde ne sçauroit surpasser, ni être davantage que je suis, Votre, &c.

LETTRE

LETTRE XXXIII.

A la Reine Mere d'Angleterre.

J'Ai reçû par Monſieur de Hauterive la Lettre que Votre Majeſté m'a fait l'honneur de m'écrire ; & les marques de ſon ſouvenir ont été ſi précieuſes au mien, que je ne ſçaurois à mon gré avoir aſſez de diligence pour remercier Votre Majeſté d'une choſe qui n'eſt pas ſeulement reçûë de moi avec le reſpect qui ſe doit aux grandes Reines, mais encore avec une joye qui feroit bien voir à Votre Majeſté, ſi elle lui étoit connuë, que mon cœur a pris pour elle une ſenſibilité que l'abſence & le tems ne feront point finir. Je ſouhaite que la proteſtation que j'en renouvelle à Votre Majeſté au commencement de cette année, lui ſoit agréable, & tous les vœux que je fais au Ciel ; & que pour recompenſe de vos vertus & de vos peines, il donne encore à Votre Majeſté un ſiécle de vie & de proſperité.

LETTRE XXXIV.

A MONSIEUR, Frere du Roi, sur son mariage avec Madame la Princesse d'Angleterre.

LE bruit court ici du mariage de Votre Altesse Royale avec Madame la Princesse d'Angleterre, & cela rend tout le monde sensible à la joye de voir unir deux personnes si pareilles en naissance & en merites, qu'il ne se peut que tant de rapport ne fasse la plus belle & la plus douce union du monde, & qu'étant si aimables l'un & l'autre, vous ne vous aimiez infiniment, puisque chacune de vos personnes doivent être aimées pour l'amour d'eux-mêmes. Jugez de ce que l'on vous rendra à tous deux ensemble; & combien le devoir deviendra doux à suivre, quand il ordonnera d'agir selon son inclination. L'aimable Princesse qui vous est destinée, la devient tous les jours davantage; & il semble que chacune des graces prenne soin de lui donner ce qui peut la rendre plus digne de vous; car enfin Votre Altesse Royale la trouvera telle, qu'il n'y a plus que son Amant qui puisse disputer des charmes avec

avec elle: cette belle égalité ne peut plus laiſſer de place à la galanterie, puiſque le deſtin prend ſoin de vous preparer chez vous-même la meilleure fortune du monde. Je ſouhaite, Monſeigneur, qu'en toutes choſes elle vous accompagne, & que vous ſoyez auſſi heureux que je ſuis avec reſpect & ſincerité, Votre, &c.

LETTRE XXXV.

A Madame la Marquiſe de M.

L'On ne ſçauroit, Madame, avoir autant de paſſion que j'en ai pour la Maiſon Royale, & ne pas être infiniment ſenſible à la joye du choix que l'on a fait de vous pour Gouvernante de Monſieur le Dauphin. Jamais rien ne fut ſi bien penſé qu'une choſe, où tous les intereſſez trouvent également leur compte, le Prince & ſes Sujets, de le voir en venant au monde, mis entre les mains de la vertu même, & que vous pouvez l'élever de ſorte qu'il ne ſçaura pas plûtôt parler, qu'il ſçaura precisément ce qui ſe doit dire, & que vous le pourriez rendre tel, qu'il n'auroit pas beſoin de paſſer ſous un autre gouvernement, ſi ce n'étoit pour ſatisfaire à la

coûtume, & pour ne pas donner aux hommes le déplaisir de voir une éducation aussi glorieuse que celle de ce Prince, achevée par une personne de votre sexe, auquel vous apportez de si grands avantages, que par votre seul prix vous reparez le peu de valeur de tant d'autres. La fiévre qui n'est pas toûjours raisonnable, a même connu cette verité, & n'a pas voulu détruire en vous une personne aussi necessaire au monde que vous l'avez toûjours été pour son utilité, puisqu'un ouvrage sorti de vos mains sera fort digne un jour d'être couronné. Jugez donc, Madame, pombien je prends part à vos avantages, cuisque naturellement j'aime à voir le merite en consideration, & que d'ailleurs je vous honore infiniment.

LETTRE XXXVI.

A Monsieur de Rodez sur sa nomination à l'Archevêché de Paris.

IL ne m'est possible de m'empêcher de vous témoigner de la joye dans une rencontre où le Roi vient de faire beaucoup plus de bien à ses Sujets qu'à vous, & si les redevables de votre nomination à l'Archevêché de Paris en faisoient le remerci-

merciment, ce seroit assûrément à tous ceux qui vont dépendre de vous, de s'en aller rendre graces au Roi de son choix; mais comme il y perdroit trop, si d'autres lui parloient en votre place, tout le monde joint ici sa reconnoissance à la vôtre, & l'on est ravi de voir votre Maître entendre si bien ce qu'il fait, que par la même chose dont il rend justice aux merites, il en paye encore ses dettes, & donne par là lieu de croire qu'il n'obligera point ceux qu'il aime, sans donner en même tems à qui merite plus. L'Archevêché de Paris en est une grande preuve, & l'on ne sçauroit le voir tomber en vos mains, sans que le troupeau ait autant d'obligation au Roi, que le Pasteur même. Faites-moi l'honneur de croire que personne ne sçauroit avoir plus fortement ces sentimens-là que moi, puisque personne n'est davantage, ni avec plus de respect, Votre, &c.

LETTRE XXXVII.

A Monsieur l'Archevêque de Paris.

LE Reverend Pere de Sainte Marthe vous devant ses foi & hommage, il a desiré que je vous rendisse le témoignage que

que je fais, qu'il ne veut pas ſeulement dépendre de vous par la raiſon de votre autorité, mais beaucoup encore par celle de votre merite: & comme aſſûrément c'eſt le plus grand bien qui puiſſe vous attacher les gens, il ne va pas ſeulement par des complimens ſatisfaire à la coûtume; mais il va vous offrir une part en ſon cœur, & parlà vous ſerez reçû en un lieu où il n'y a jamais eu que Dieu qui ait été maître de la place. Il me ſemble que je ne pourrois en ménager une meilleure à mon Archevêque: & en effet le Pere de Sainte Marthe eſt un homme de ſi rare vertu, que vos propres lumieres vous en feront toûjours connoître plus de bien, qu'il ne ſeroit poſſible de vous en dire; & je crois vous avoir acquis de lui un ami qui n'eſt pas indigne de vous. Je ſouhaite qu'il merite votre eſtime, & que vous me faſſiez l'honneur de me croire, Votre, &c.

LETTRE XXXVIII.

A un Ami qui avoit été fort malade.

LE voyage que vous avez penſé faire, étoit ſi contraire à la volonté de vos amis, que je vous remercie de leur part d'être

d'être promptement revenu ſur vos pas, & à l'avenir il vous eſt défendu de ne vous point embarquer en une affaire auſſi importante que l'eſt celle de mourir, ſans en prendre la permiſſion des perſonnes pour qui vous dites que vous avez de la déference; & ſi vous me voulez donner voix déliberative dans le nombre, mon avis ne ſera point que vous partiez pour un voyage de ſi long cours: je vous conſeillerai ſeulement de quitter Paris, & d'aller dans un païs où vos interêts vous appellent. Cependant croyez que ſi je pouvois quelque choſe ici pour les vôtres, mes ſervices vous ſeroient infiniment acquis. Monſieur de V. vous en dira plus que ma Lettre. Je ſuis, Votre, &c.

LETTRE XXXIX.

A Madame d'Armagnac.

BElle Princeſſe, je vous envoye mes petits pendans, que je ne doute pas qu'ils ne reviennent plus beaux & plus brillans par la joye de vous avoir approchée & de vous avoir ſervi: au moins ſi je ne dis leurs ſentimens, je vous parle des miens, & ſuis perſuadée que pour ne les avoir

avoir pas, il faut avoir comme eux le cœur de diamant. J'ai bien du regret de ne m'être point trouvée chez moi, quand vous me fites hier l'honneur de me venir chercher.

+++++++++++++++:+++++++ +++++++

LETTRE XL.

A Monsieur le President B.

QUand votre generosité vous rend plus satisfait de servir vos amis, que de l'être d'eux, que pensez-vous de la mienne ? Et ne voulez-vous pas en avoir assez bonne opinion pour croire que je suis tout de même, & que ce m'est une peine extrême de voir que je vous suis si redevable, & que je ne puis faire que vous me le soyez ? Et que bien que je vous tienne assez équitable pour persuader que le tort en seroit toûjours à la fortune, quand je manquerai de rendre service à mes amis, puisqu'au moindre jour qu'elle me fera de les obliger, ils le seront toûjours de moi avec beaucoup de soin ? Mais cela n'empêche pas qu'il ne me déplaise fort d'avoir à faire ces excuses, moi qui dans mes interêts ai tant de justes sujets de me plaindre d'elle ; que si vous sçaviez toutes les nouvel-

nouvelles traverſes qu'elle me donne, vous trouveriez qu'il faut être bien douce pour ſe conſerver de la moderation ; mais à ne vous en point mentir, il faut regarder tout ce qui ſe fait ici, comme venant d'une main ſous laquelle il faut être ſoumis, & croire que pourvû que nous trouvions graces en un autre païs, il importe peu comme celles de celui-ci pourront aller. Vous voyez que je n'ai pas oublié les leçons que vous m'avez faites, & que je me ſouviens encore plus de vos exemples, que de vos paroles. Ne cachez donc plus ni l'un ni l'autre par votre abſence, & revenez en un lieu où tout le monde vous deſire, & particulierement, Votre, &c.

LETTRE XLI.

A Madame.....

COmme il n'eſt pas du tems de recevoir des graces ſans les avoir demandées, vous n'avez pas voulu que je dûſſe à votre amitié les premieres marques de votre ſouvenir, puiſque vos Lettres ne ſeront plus que des reponſes ; mais, ma belle Dame, il eſt des choſes ſi neceſſaires à la ſatisfaction, & n'être pas effacé de

de votre ſouvenir, l'eſt tellement à la mienne, que je conſens plûtôt que mes ſoins me procurent un bien que je n'aurois point eu ſans eux, que de manquer à le recevoir. Je les donne donc à vous demander la continuation d'une amitié, dont la perte me donneroit autant de peine, que j'aurois de facilité à en ſupporter toute autre; & vous devez demeurer très-ſatisfaite de la difference que je mets entre vous & le reſte des gens, & que je vous rende juſtice en un tems où il eſt ſi difficile de l'obtenir : & penſant à l'arrivée de la Reine de Suede, qui établira l'opinion qu'elle doit avoir de notre Nation par ce qu'elle connoîtra à Paris, je ne puis ſupporter que vous n'y ſoyez, & que votre abſence empêche que votre reputation ne ſoit ſoûtenuë de quelqu'un qui repare par ſon prix le peu de valeur de tant d'autres; que je ne ſçaurois croire qu'avec toute votre moderation vous n'ayez quelque regret de ne point voir en elle la plus extraordinaire perſonne du monde, & de ne lui en pas faire voir une en vous, dont le merite la forceroit à trouver une femme qu'elle ne pourroit s'empêcher d'eſtimer, elle qui les mépriſe toutes. L'on croit qu'elle fera demain ſon entrée à Paris, dont je vous ferois la Relation, ſi je ne croyois point que d'autres s'en acquit-

teront mieux que moi. Cependant je crois que je ne pourrai m'empêcher de vous mander au moins ce qui m'aura paru d'elle, & pour ſon interieur & pour ſa converſation. En tout cas, je ſuis aſſûrée que nous ne verrons rien qui approche à la vôtre, & que ſi les autres ont les couronnes, ce ſeroit à vous à les porter. Adieu.

LETTRE XLII.

JE penſois que c'étoit avoir aſſez fait pour vous de ſouffrir vos maux tant qu'ils ont duré; mais c'eſt trop d'avoir encore à pâtir de la gayeté que vous donne le retour de votre ſanté, qui vous fait écrire des choſes que vous n'oſeriez avoir penſé qu'à cent lieuës de diſtance, & ſur une montagne que la ſaiſon commence de rendre inacceſſible à tout autre qu'à vous, qui ne vous y êtes grimpé que pour dire impunément tout ce qui vous plaît; & quand la perſonne dont vous parlez, ſeroit auſſi belle que vous la repreſentez, qui vous a dit qu'elle en laiſſât la contemplation libre? Pour moi qui la connois fort bien, je vous réponds qu'elle ne veut être regardée que par des yeux qui ne s'entretiennent jamais avec le cœur de ce qu'ils

au-

auroient vû d'aimable ; elle ſe paye par ſes mains de ce qui lui pourroit être dû, & ſe rend par l'amour, propre, ce qu'elle ne cherche point à recevoir d'ailleurs. Voilà ce qu'eſt une Dame qui ayant ouvert votre Lettre avec joye, & n'y croyant trouver que des nouvelles de votre ſanté, y trouve des choſes pour leſquelles un homme qui ſe porte bien, ſeroit condamné à mort, & un malade au baniſſement, juſqu'à ce qu'il ſoit devenu moins galant ou plus diſcret.

LETTRE XLIII.

MOnſieur, cette ſeconde Lettre impatiente de vous aller remercier de ce que vous avez fait en faveur de la premiere, ne veut pas me permettre d'attendre votre retour. Elle veut aller vous dire pour moi que rien ne pouvoit être plus favorable que de ſe trouver obligée à une perſonne que tant d'autres raiſons engagent d'honorer ; & qu'il eſt tout-à-fait commode d'avoir à ſatisfaire tout d'un tems à la reconnoiſſance & au merite de celui à qui il ſe trouve que l'on eſt redevable. Ces deux raiſons, Monſieur, devant faire payer une dette de bon cœur, vous pour-

pourront aſſûrer que c'eſt fort volontiers que je vous rends ce qui vous eſt dû, & que les bontez que vous avez pour moi, & ce qui ſe doit rendre aux plus honnêtes gens, me fait être, &c.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

LETTRE XLIV.

A Monſieur l'Abbé de Montaigu, étant en Angleterre.

SI vos Lettres venoient aux perſonnes à qui elles apporteroient le plus de joye, je ne ſerois pas encore à me plaindre de n'en avoir point reçû. Mais comme vous gardez vos ſoins ſeulement pour les Reines, je garde de mon côté mon ſouvenir & mon eſtime tellement pour les gens qui ont du merite; que malgré ma colere je vous conſerve toûjours l'un & l'autre; & cependant que vous m'oubliez, je m'occupe à faire des ſouhaits contre votre païs, de peur qu'il ne vous plaiſe juſqu'au point de vous ôter le deſſein de revenir au nôtre, où vous avez fait de ſi grandes acquiſitions dans l'amitié des plus conſiderables perſonnes, qu'il ne ſeroit pas à propos de laiſſer tant de biens à la merci du tems & de l'abſence, qui ſont deux choſes qui ruïnent

nent ce qui eſt le plus durable. Jugez par là du dégât qui ſe pourroit faire ſur ce qui eſt auſſi fragile que l'amitié de la Cour. Revenez donc ici ; & croyez que ce qui vous retient où vous êtes, ne doit pas prévaloir ſur ce qui vous rappelle ici, puiſque votre Patrie même ne ſçauroit vous donner de meilleurs amis que la France vous en conſerve. Croyez que dans leur nombre il ne s'en peut trouver qui ſoient avec une affection plus ſincere que moi, Vôtre, &c.

++++++++++++++:+++++++++++++

RELATION

D'un Voyage de Saint Cloud.

LA parfaite gueriſon du plus grand des Rois, & celle de la Reine ſa Mere, diſpoſoit tout le monde à la joye, quand le Prince Orondate & la Princeſſe Statira prirent deſſein de faire une promenade dans la plus agréable de toutes les ſolitudes, & à laquelle la nature a donné plus de beautez qu'il n'en eſt décrit dans ces païs de Roman. Le jour étant choiſi pour y aller, toutes choſes voulurent contribuër à rendre cette partie infiniment agréable ; car elles furent diſpoſées en cette maniere ;

re. En un jour calme & doux, le Prince & la Princesse sortirent du grand Palais de nos Rois, & se rendirent sur le bord du Fleuve qui environne la plus superbe Ville du monde; & là étant vûs & admirez de toute la multitude, ils monterent dans un petit Vaisseau, si magnifique & si galant, qu'il est aisé de voir que c'est un present du Roi de la Mer, & qu'il est destiné pour servir sa charmante sœur; l'or, l'azur & la broderie y sont en abondance, & la jolie maniere dont il est fait, que l'on n'avoit point encore vûë en un païs riche de toutes choses, rend ce present tout-à-fait agréable. La Princesse y étant entrée, commanda aux Rameurs de voguer, & eux tous glorieux d'avoir leur Princesse à conduire, fendirent les flots avec une diligence & une adresse particuliere à ceux de cette Nation. Le Soleil qui du haut de son Trône avoit entendu dire que l'on trouvoit la Princesse plus belle que lui, en pâlit de colere, & voulut obscurcir le tems pour lui laisser le soin d'éclairer le monde, puisqu'elle lui plaisoit davantage que lui; mais jugeant qu'en se retirant il ne la verroit plus, il revint sur ses pas, & laissant pour un autre jour à regler leurs differends, il la trouva lui-même si belle, qu'il ne pût s'empêcher d'envoyer mille de ses rayons le lui dire de sa part;

mais

mais les voyant mal reçûs, il jugea bien qu'il ne faut pas avoir le dessein de galantiser une femme dont le mari est plus aimable que nul Amant ne sçauroit être, & que l'on doit laisser ce beau Couple en repos. Cependant les Voyageurs ne sçavoient que choisir, entre l'envie d'arriver, & la peine de quitter le lieu où ils étoient, quand la diligence de leurs Matelots les mit au pied des jardins, dont la merveilleuse beauté leur fit oublier tout autre soin pour celui de s'y promener. Statira sortit de son Vaisseau, suivie d'une troupe de Dames si belles, que la Princesse n'eut pas peu d'avantage de remporter le prix sur elles, & de paroître parmi eux ce que paroît Diane au milieu de ses Nymphes. Quelques-uns des plus considerables Sujets du Roi son Frere, voyant la beauté de cette maison, & celle de leur Princesse, la prirent pour une divinité; & l'ayant approchée avec les mêmes respects, le Prince Orondate & elle qui les vouloient traiter favorablement, les entretinrent long-tems, & leur ordonnerent de voir la maison, dont les riches ornemens font bien connoître la haute naissance de ceux qui s'y logent quelquefois. Après avoir vû tous les appartemens, l'on descendit dans les jardins, qui pour être tous dissemblables, ne laissent pas d'avoir une égale beau-

té:

té : mille ſources d'eau vive y font des canaux & des fontaines qui paroiſſent toutes de criſtal ; & ce merveilleux jet d'eau, qui ſortant avec l'impetuoſité & le bruit que vous ſçavez, ſemble ſe perdre dans les nuës, & renvoyer de là une pluye douce & fraîche pour conſerver le verd & la beauté des arbres qui ſont proche de lui. Mille autres beautez ſuivent celle-là ; un grand canal tout parfumé des Orangers qui l'environnent, eſt un lieu ſi delicieux, que l'on lui doit pour tribut d'y entretenir ſes plus cheres penſées. Les beaux arbres qui l'entourent preſentent leur écorce pour les écrire; & ſi l'on doute de leur fidelité, le canal vous offre de garder vos ſecrets dans le fond de ſes eaux ; & là ſeulement ſe trouve un confident diſcret, & dont le profond ſilence merite de ſçavoir ce qui eſt dans le cœur : auſſi toute la troupe aprés avoir fait mille tours dans tous les promenoirs, paſſoit auprès du canal, pour y laiſſer quelques choſes ; les uns lui parloient des perſonnes preſentes, & quelques autres faiſoient tous leurs ſecrets des abſens, & tel croyoit n'être pas là, qui pourtant y avoit été ſoigneuſement apporté : mais pour garder quelque meſure, l'on n'oſoit pas s'entretenir long-tems ſoi-même, & il falloit ſe rendre auprès du Prince & de la Princeſſe, & ſe rejoindre à

la troupe, qui paſſant à l'un des plus beaux endroits du jardin, y fit ſervir une propre & magnifique collation, où le demi-Dieu, & la Déeſſe & les Nymphes mangerent tous, comme des perſonnes mortelles. Après cela, l'on reprit la converſation, & tout enſemble le chemin du Fleuve, avec beaucoup de joye de rentrer dans la magnifique Barque, diſant pourtant adieu à la belle Maiſon de campagne, de la maniere que l'on a coûtume de quitter une choſe que l'on a impatience de revoir. Déjà la peur de ſe ſeparer fâchoit tout le monde, quand pour retarder une choſe qui devoit déplaire, le Prince ordonna de ramer lentement, & de laiſſer aller le Vaiſſeau preſque au gré des flots. La nuit ne fut jamais ſi belle, ayant mis ſur ſa robe noire ſes plus brillantes Etoilles; & la Lune de ſon côté donnoit tant de clarté, qu'elle nous fit douter ſi le jour duroit encore. La troupe s'étoit groſſie de quelques gens de la premiere qualité; la bonne compagnie s'étant augmentée, la converſation en devint ſi agréable, que nul chagrin n'étoit à craindre que celui de ſe ſeparer: mille petits amours qui durant le jour n'avoient oſé paroître, vinrent à la faveur de la nuit autour du Vaiſſeau, & leur étant deffendu d'y entrer, ils demanderent au moins la grace de

voir & d'entendre les perſonnes du monde avec qui ils ſeroient les plus aiſes de demeurer, s'il leur étoit permis ; mais l'on ne voulut point de commerce avec eux, & même l'on jugea qu'il ne les falloit pas laiſſer approcher trop près du Vaiſſeau, parce que ſouvent ils menent les gens bien plus loin qu'on ne veut aller ; & ſous leur mine enjoüée quand ils vous approchent, ils vous donnent des fleurs preſque toûjours empoiſonnées. Cependant leurs agrémens leur donnent des amis par tout, & même de la plus haute importance; ils en avoient auſſi dans le Vaiſſeau, mais perſonne n'oſoit ouvertement parler en faveur de leurs interêts. Quand l'eau tout d'un coup devenuë plus rapide qu'elle n'avoit été le long du Fleuve, il fut aiſé de juger qu'on alloit paſſer ſous le premier pont de la Ville, & que le plus agréable de tous les voyages alloit finir ; tous en eurent un égal déplaiſir, hors les petits amours, qui ayant toûjours opiniâtrement ſuivi, & n'ayant pas été bien traitez, ſe promettoient de n'être pas ſi mépriſez quand chacun ſeroit en ſon particulier, & diſoient que ſouvent telles perſonnes préferoient leur entretien au ſommeil, qui ne s'en vantoient pas le lendemain, & que l'un deux ſçavoit faire ſoûpirer le cœur le plus difficile à vaincre ; & en

diſant cela, ils s'envolerent dans tous les quartiers de la Ville, & même dans les plus ſuperbes bâtimens. Après quoi l'on prit congé du Prince & de la Princeſſe, & l'on fit mille vœux pour avoir bien-tôt une ſemblable journée que celle qui venoit de finir, & chacun emporta chez ſoi beaucoup de reſpect & d'amitié pour le Prince Orondate & la Princeſſe Statira.

++++++++++++++++++++++++++++

EPITRE

A Madame de Bregy par Benſerade.

NE jugeant pas fort à propos,
D'aller chez vous pour mon repos,
Je trouve plus à vous écrire
De ſûreté, qu'à vous rien dire,
Et crains l'honneur de votre aſpect,
Et de vous parler bec à bec.
Je ſuis tendre, & je me couroucc,
Autant contre une haleine douce,
Que contre un autre, & j'aurois peur
Que cela me fiſt mal au cœur:

Vous

Vous êtes belle, & moi peu ſage,
Vous avez des yeux, un viſage
Avec cent déliez attraits,
Qui coutent trop à voir de près;
Et puis votre bouche vermeille,
Outre qu'elle eſt belle à merveille,
Dit les choſes d'une façon
A troubler un pauvre garçon,
Qui ne peut celer ce qu'il penſe;
Et je ne veux point par prudence
M'expoſer à des accidens,
Ni pour elle: ni pour ſes dents.
Mon ame incapable de feindre,
Vous connoît aſſez pour vous craindre,
Et le haut char où je vous voi
Traîne aſſez d'eſclaves ſans moi:
Si bien qu'il eſt bon, ce me ſemble,
Que nous n'ayons commerce enſemble
Qu'une fois, & ſur ce papier
Où je vous rends compte d'hier.



STANCES.

CE qu'on ſent pour une Maîtreſſe
N'approche pas de la tendreſſe
Que je ſens pour vous chaque jour,
Ne craignez pourtant pas mes deſirs, ni ma flâme,
Iris, ce que j'ai dedans l'ame
A plus de raiſon que l'Amour.

Je n'aurois pas crû, je vous jure,
Que pour une amitié ſi pure
L'on ſentît une telle ardeur;
Je le pris pour l'Amour, je m'y trompai moi-même;
Vous en pourrez faire de même,
Mais vous n'en aurez que la peur.

Pourtant une flâme diſcrette,
Pleine de reſpect & ſecrette,
Meriteroit quelque pitié.
L'Amour a tant d'attraits, que je ne me puis taire:
Sans la crainte de vous déplaire,
J'abandonnerois l'amitié.

Prenez

Prenez toûjours pour une fable,
Quand on dit l'Amour eſt blâmable;
Ceux qu'il bleſſe adorent ſes coups.
Il ſçait remplir d'appas la peine la plus rude,
Et mêler à l'inquiétude
Certain je ne ſçai quoi de doux.

Tout le reconnoît, tout lui cede,
Et ſouvent du meilleur remede
Il fait le plus ſubtil poiſon.
Qui veut trop le guerir, le rend plus incurable
Et l'on eſt toûjours miſerable
De ſe conduire par raiſon.

Je pourrois bien m'y laiſſer prendre,
Sous le nom de l'amitié tendre
L'on le méconnoît chaque jour.
Ne craignez pourtant pas mes deſirs, ni ma flâme,
Iris, ce que j'ai dedans l'ame
N'oſeroit vous paroître amour.

SONNET.

Sur une Montre donnée à une Maîtresse.

REssort ingenieux & ſubtil mouvement,
Qui cheminant toûjours d'un pas imperceptible,
Imites le deſſein d'un malheureux Amant,
Qui ſouffre ſans relâche une peine inviſible:
Puiſque de voir ma belle il ne m'eſt plus loiſible,
A chaque heure du jour contes-lui mon tourment,
Et lui faiſant pour moi l'amour ſecrettement,
Arrête ſur le point qu'elle ſera ſenſible.
Si ton ſort & le mien ſont en ſa belle main,
Ne crains rien contre toi de ce cœur inhumain.
Ton bonheur eſt ſi grand que je lui porte envie;
Car ſa main tous les jours prompte à te ſecourir,
En voyant ta langueur, te redonne la vie,
Et mille fois le jour elle me fait mourir.

EPITA-

++++++++++++:++++++++++++++

EPITAPHE.

CY-dessus gît un Grand Seigneur,
Qui de son vivant nous apprit,
Qu'un homme peut vivre sans cœur,
Et mourir sans rendre l'esprit.

+++++++++++++:+++++++++++++

SONNET.

J'Épens sur ton autel mon ame en sacrifice,
Tout puissant dont la voix a daigné m'appeller,
Donne-moi cet esprit qui peut tout reveler,
Et de qui la vertu me separe du vice.
Par ta misericorde augmente ma justice,
Et veüille ton image en moi renouveller:
Quel empire si grand se pourroit égaler
A l'immortel honneur de te rendre service?
Condui-moi sûrement au repos éternel,
Seul espoir des Élûs, que ton soin paternel
Fait comme astres luisans au milieu des tenebres.
Aussi-bien mon esprit se lasse de mon corps,

Et voit les vanitez comme pompes funebres,
De ceux qui semblent vivre encore qu'ils soient morts.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

SONNET

Sur les Antiquitez de Rome.

VOus que l'on vit jadis de splendeur éclatans,
Termes, Cirques, Palais, que par tout on renomme,
Si vous montrez encor la puissance de Rome,
Vous montrez bien aussi la puissance du tems.

Autrefois l'on a vû loger des Empereurs
Où logent maintenant tous les oyseaux funestes;
De ce que vous étiez, vous n'êtes que des restes,
Et la guerre a sur vous déployé ses fureurs.

Rome qui sous ses loix rangea toute la terre,
Ayant regné long tems, reperdit par la guerre
Tout ce que sa puissance avoit pû conquerir.

Sa ruïne a du ſort témoigné l'inconſtance,
L'auteur de ſon trépas, le fut de ſa naiſſance,
Mars lui donna la vie, & Mars la fit perir.

EPIGRAMME.

L'Un ſe pique pour Job, l'autre pour Uranie,
Et la Cour ſe partage en cette occaſion:
Plût à Dieu toute choſe étant bien réünie,
Que la France n'eût point d'autre diviſion.

LA PROMENADE DU SOIR.

STANCES.

L'Aſtre du jour par ſa pâleur
Montrent qu'il va cacher ſa flâme,
Les Bergers n'ont plus de chaleur,
S'ils ne la porteut dans leur ame.

 Clion,

Clion, tous les prez ſont fleuris,
Allons ſur les bords de la Loire,
Nos yeux peut-être auront la gloire
D'y voir les doux appas de la divine Iris.

Allons fouler ces tapis verds,
De qui la nuance eſt ſi vive
Nous y pourrons faire des Vers
Pour vanter cette belle rive.

Ah ! cher Clion, que l'air eſt doux,
Les vents ne s'y font plus la guerre,
Et le Soleil quittant la Terre
Semble encore en mourant vouloir rire avec nous.

Vois que d'un pinceau délicat,
Quoique la force diminuë,
Il verſe encore un vif éclat
Dans le rouge ſein de la nuë.

Avant qu'il cache ſon flambeau,
Il ſemble écrire en ce nuage :
Mortels ne perdez pas courage,
Je reviendrai demain plus riant & plus beau.

Ce ſable eſt ici répandu
Par les mains de quelque Nayade,
Qui l'a mollement étendu
Pour embellir la promenade.

Ou

Ou peut-être pour retenir,
Ainſi qu'une relique ſainte,
Des pas d'Iris la trace empreinte,
Au moins ſi dans ce lieu elle daigne venir.

Clion, les Faunes que tu vois
Rangez ſur le bord de la Loire,
Furent des Bergers autrefois
Sur qui la Nymphe eut la victoire.

Ses appas les ſçûrent charmer,
Et cette beauté vagabonde
Fit ſortir du ſein de ſon onde
Les flâmes dont leurs cœurs ſe virent conſu-
mer.

Nuit Et jour preſſez d'un deſir,
Dont l'ardeur étoit ſans pareille,
Ils vouloient avoir le plaiſir
De voir à nud cette merveille.

Enfin par un arrêt du ſort
Propice au mal qui les domine,
On les a vû prendre racine
Auprès de ce beau lit, où leur Maîtreſſe dort.

Ainſi je te veux avertir
Qu'on les revere en ce rivage,
Tu verras du ſang en ſortir
Si ta main leur fait quelque outrage.

Vivent

Vivent leurs rameaux bienheureux,
Ils ſont certes dignes d'envie,
Puiſqu'ils ont pû changer de vie,
Sans laiſſer la beauté dont ils ſont amoureux.

Ah! cher Clion ainſi ſans prix,
Nous voici dedans la prairie,
Sens tu réveiller tes eſprits
Par l'odeur de l'herbe fleurie?

Que j'aime ces lieux innocens,
Que je cheris cette verdure,
Et que j'admire la nature,
D'avoir ſi bien trouvé l'art de plaire à nos ſens.

Nymphes, ne verſez pas des pleurs,
Voyant flétrir l'éclat ſuperbe,
De tant de merveilleuſes fleurs
Que nous foulons parmi cette herbe.

Si la belle Iris peut venir,
Elle vous fera bien paroître,
Que ſous ſes pas on en voit naître
Dont les vives couleurs ne ſe peuvent ternir.

Helas! Iris, tu ne viens pas;
Que ces rives vont être ſombres,
Si du luſtre de tes appas
Tu n'en viens diſſiper les ombres!

Vivan-

Vivante source de clarté,
Chaque objet ici te reclame,
Chaque objet demande à mon ame,
N'aurons-nous pas le bien de voir cette beauté.

Le Soleil qui las de courir
Voit arriver sa derniere heure,
N'aura pas regret de mourir,
S'il te peut voir avant qu'il meure.

Et peut-être à la fin du jour
Voyant la beauté qu'il adore,
Il pensera voir son Aurore,
Qui repousse la nuit, & l'oblige au retour.

Flore n'aspire qu'au bonheur
De voir ici ton beau visage,
Viens, Iris, viens combler d'honneur
Ces prez, ces eaux & ce rivage.

Viens, Iiris, viens dessus ces bords
Conseiller, Tirsis, qui soupire,
Il sera content s'il respire
L'air d'Ambre que ta bouche aura poussé dehors.

Fidéle Clion, la vois tu?
Vois-tu ma Bergere adorable?
Vient-elle à mon cœur abbatu
Donner un regard favorable?

Malheu-

Malheureux ! quel aſtre me nuit,
Faut-il que le ſort la retienne,
J'ai beau ſouhaiter qu'elle vienne,
Je ne vois point Iris, je ne vois que la nuit.

Mere de l'ombre & de la peur,
De qui la laideur eſt ſi grande,
O nuit, à la noire vapeur !
Ce n'eſt pas toi que je demande.

Mais quoique tu porte l'effroi,
Et que tu ſoit épouvantable,
Tu me ſemblerois adorable
Si je voyois venir mon aſtre avecque toi.

⚜

CINQ QUESTIONS d'Amour.

Proposées par Madame de Bregy, avec la Réponse faite en Vers par M. Quinault, par l'Ordre du Roi.

QUESTION I.

SÇavoir si la presence de ce que l'on aime cause plus de joye, que les marques de son indifference ne donnent de peine.

REPONSE.

C'Est un tourment d'aimer, sans être aimé de même.
Mais pour un bel objet quand l'amour est extrême,
Quels que soient ses regards, ils sont toûjours charmans,
Et si l'on s'en rapporte à tous les vrais Amans,

C'est

C'eſt un plaiſir ſi doux de voir ce que l'on aime,
Qu'il doit faire oublier les plus cruels tourmens.

QUESTION II.

DE l'embarras où ſe trouve une perſonne quand ſon cœur tient un parti, & la raiſon un autre.

REPONSE.

ON ne peut exprimer le trouble où l'on s'expoſe,
Lors qu'en aimant, un cœur prend un parti,
Où la raiſon s'oppoſe :
Souvent cette cruelle eſt cauſe
Qu'on ſe repend de s'être aſſujetti
Aux douces loix qu'un tendre amour impoſe;
Mais enfin quoi qu'on ſe propoſe,
On ſe repent toûjours de s'être repenti.

QUESTION III.

SI l'on doit haïr quelqu'un de ce qu'il nous plaît trop, quand nous ne pouvons lui plaire.

REPONSE.

QUand ce qui nous plaît trop ne ſent point notre peine ;
Que pour toucher ſon cœur notre tendreſſe eſt vaine,
Et qu'on voit que rien ne l'émeut :
Pour ſe venger de l'inhumaine,
Doutez-vous ſi l'on doit aller jûſqu'à la haine :
Ah ! ſans dépit on le doit, & le deſtin le veut ;
Mais je ne ſçai ſi l'on le peut.

QUESTION IV.

S'Il eſt plus doux d'aimer une perſonne dont le cœur eſt préoccupé, qu'une autre dont le cœur eſt inſenſible.

REPONSE.

IL n'eſt point de mépris qui ne ſoit rigoureux,
Mais c'eſt un moindre mal de ſe voir amoureux
D'une beauté pour tous inexorable,
Que d'un objet qui brûle d'autres feux.
La gloire eſt grande à vaincre une inſenſible aimable ;

Et

Et du moins en l'aimant si l'on est miserable,
On n'a point de Rival heureux.

QUESTION V.

SI le merite d'être aimé, dois recompenser le chagrin de ne l'être pas.

REPONSE.

QUand d'un cœur qu'on attaque on manque la victoire,
Ce qu'on a de merite a beau paroître au jour,
Le merite suffit pour contenter la gloire,
Mais il ne suffit pas pour contenter l'Amour.

++++++++++++++++++++++++++++

AU ROI.

Sur le même sujet.

GRand Roi, que dans mon cœur je respecte & j'admire,
Pour bannir les erreurs de l'amoureux empire
Il ne faut pas choisir ceux qui sçavent rimer,
Mais il faut consulter ceux qui sçavent aimer.

CINQ QUESTIONS d'Amour,

Proposées à Madame de Bregy.

QUESTION I.

SI la presence de ce que l'on aime donne plus de joye, que les marques de son indifference ne causent de mal.

REPONSE.

C'Est un bien d'admirer l'objet & ses desirs;
Mais lorsque des beaux yeux sont pleins d'indifference,
Il vaut mieux ne point voir, que voir sans esperance,
Les regards en amour sont de foibles plaisirs.

QUESTION II.

DE l'embarras où se trouve une personne quand son amour & sa raison combattent.

RE-

REPONSE.

QUand un cœur eſt ſoumis à l'amoureux martyre,
Sa flâme & ſa raiſon ſe doivent accorder,
C'eſt augmenter l'amour que de le contredire ;
Et jamais il ne regne avecque tant d'empire
Que lorſqu'il doit ceder.

QUESTION III.

SI l'on doit haïr quelqu'un de ce qu'il nous plaît trop, quand nous ne pouvons lui plaire.

REPONSE.

LOrſqu'on paye l'amour d'une haine cruelle,
Il eſt trop délicat pour toûjours l'endurer,
L'eſperance le flate, il n'eſt jamais ſans elle,
Un feu ſans entretien ne ſçauroit pas durer.

QUESTION IV.

S'Il eſt plus doux d'aimer une préoccupée, qu'une inſenſible.

REPONSE.

L'Amour doit toûjours tendre à la plus grande gloire,
Fléchir une inſenſible eſt un commun effort;
Mais vaincre un cœur charmé eſt la belle victoire,
On a plus de douceur dans ce dernier tranſport.
C'eſt un bien de ſentir ſa ſouffrance vangée:
Mais c'eſt un plaiſir ſans égal
De pouvoir ſurmonter dans une ame engagée,
Et ſa Maîtreſſe & ſon Rival.

QUESTION V.

SI le merite d'être aimé doit recompenſer du chagrin de ne l'être pas.

REPONSE.

A La plus belle ardeur un cœur inexorable
Merite du dépit un genereux retour,
On a droit de changer un objet adorable
Quand on ne lui voit point de raiſon ni d'amour.

CINQ QUESTIONS d'Amour,

Proposées par Madame de Bregy.

SÇavoir si la presence de ce que l'on aime, donne plus de joye que les marques de son indifference ne causent de peine.

REPONSE.

On est en peine de sçavoir
Quand on est près de sa Climéne,
Si la voir toûjours inhumaine
Oste le plaisir de la voir :
Le galand du vieux tems la regarde & l'admire,
Plus elle a du mépris, plus il est enflâmé ;
Trop heureux seulement si près d'elle il soupire,
Et de ces faux plaisirs son cœur en est charmé.
Pour moi, plus ma Maîtresse est belle,
Et plus j'ai de douleur qu'elle me soit cruelle,
Je ne la puis souffrir, si je ne suis aimé.

QUES-

QUESTION II.

QUel eſt l'embarras d'une perſonne dont le cœur prend un parti, & la raiſon un autre.

REPONSE.

CE n'eſt pas un grand malheur,
Quand la raiſon s'obſtine
A faire la mutine
Contre tout ce que veut le cœur:
Entr'eux c'eſt une vieille affaire,
Les Amans n'ont que faire
De s'en tourmenter fort;
Et pour dire ce qui m'en ſemble,
L'Amour qui les met enſemble,
Les met aſſez ſouvent d'accord.

QUESTION III.

SI l'on doit haïr une perſonne qui nous plaît, parce que nous ne ſçaurions lui plaire.

REPONSE.

SÇavez-vous ce que l'on doit faire
Quand la Belle qui ſçait nous plaire
Nous traite un peu cruellement?

Il en faut prendre une autre brusquement,
    Et se tirer d'affaire;
Mais il n'est pas d'un cœur en amour entendu
    De s'amuser à haïr l'inhumaine,
    Le tems qu'on employe à la haine
    Est tout autant de tems perdu.

QUESTION IV.

S'il est plus doux d'aimer une personne dont le cœur est préoccupé, qu'une autre dont le cœur est insensible.

REPONSE.

Qui voudra se laisser charmer
    Des attraits d'une inexorable,
Celle qui sçait ce que c'est que d'aimer
Est à mon gré la plus aimable.
De mon Rival si l'amour est payé,
En ma faveur la Belle ira plus vîte,
    Sûrement on arrive au gîte
    Quand on tient un chemin frayé.

QUESTION V.

Si le merite d'être aimé doit recompenser le chagrin de ne l'être pas.

REPONSE.

SI j'avois ce qu'il faut pour plaire & pour
charmer,
Et qu'on ne voulût point m'aimer,
Je m'en consolerois sans peine :
J'aurois pourtant regret à tous mes soins perdus :
Je me plaindrois de l'inhumaine,
Et la plaindrois encore plus.

AUTRES QUESTIONS d'Amour.

QUESTION I.

LEquel est le plus glorieux
Aux charmes d'une Belle,
De remettre en ses fers un esclave rebelle,
Ou d'en rendre un autre infidéle,
Lors qu'autre part il est heureux?

REPONSE.

Pourquoi rendre infidéle un Amant bienheureux,
Pour l'engager peut-être à de rudes ſupplices,
Je crois qu'il eſt moins dangereux
De s'en tenir aux premiers ſacrifices.
Si vous voulez former de plus nobles projets,
Et dans d'autres Etats exercer des tempêtes,
Domptez auparavant vos rebelles Sujets,
Et vous ferez après de nouvelles conquêtes.

QUESTION II.

Lorſqu'un Amant tâche à ſe dégager,
Doit on s'en affliger,
Ou de ſa trahiſon faut-il que l'on s'irrite ?
Enfin n'eſperant plus pouvoir le retenir,
Faut-il attendre qu'il nous quitte ?
Ou bien doit-on le prevenir ?

REPONSE.

Lorſque par des efforts divers
Un Amant veut ſortir des mains d'une Maîtreſſe,
Il ne rompt pas toûjours la chaîne qui le preſſe

Tou-

Toutes les fois qu'il tâche à ſecoüer ſes fers :
Ne prevenez donc point, Iris, ce cœur rebelle,
Il n'eſt jamais permis d'être infidéle.

QUESTION III.

QUand Amour force un cœur ambitieux,
A porter une indigne châîne,
Et qu'enfin ce cœur amoureux,
Préfere ſa Bergere à la plus grande Reine,
Dans cet abaiſſement l'amour nous fait-il voir
Le plus grand des effets qu'on puiſſe concevoir,
De ſon tyrannique pouvoir;
Où montre-t'il mieux ſa puiſſance,
Quand il en pouſſe un autre à la temerité
D'aimer une illuſtre beauté,
Dont il doit reſpecter le rang & la naiſſance,
Et qu'il doit adorer dans un profond ſilence;
Enfin, ſans jamais preſumer
D'avoir une autre recompenſe,
Que le plaiſir d'aimer.

REPONSE.

DE tous côtez l'Amour exerce ſon pouvoir,
Mais dans le haut projet il pouſſe au deſeſpoir;
Car que ſert d'aſpirer où l'on ne peut atteindre,
D'être ſans eſperance, & d'être ſans deſirs,
Quand on n'oſe eſperer & qu'on n'oſe ſe plaindre :
L'Amour eſt un tiran contraire à nos plaiſirs,
Son empire eſt plus doux auprès d'une Bergere,
A qui l'on pourroit librement
Sur la verte fougere
Dire l'excès de ſon tourment:
Ce n'eſt point abaiſſer ſon cœur ni ſa nobleſſe,
De ſentir un peu de mal,
Ni de le dire à celle qui nous bleſſe,
L'Amour comme la mort rend tout le monde égal.

QUESTION IV.

PReſſé d'une amoureuſe ardeur,
Lorſqu'un Amant rompt le ſilence,
Et que ſans redouter d'offenſer ſon vainqueur,
Il lui parle de ſa ſouffrance,

Fait-il voir un plus grand amour
Que ſi reduit au point d'aller perdre le jour ?
Il taiſoit de ſes feux l'extrême violence,
Et qu'il n'expliquât ſes deſirs
Que par de doux regards & de tendres ſoupirs.

REPONSE.

IL n'eſt jamais permis dans l'amoureux empire
De reveler les ſecrettes faveurs :
Mais pour les ſecrettes douleurs,
Je tiens qu'on les peut dire ;
Mal-aiſément peut-on diſſimuler
Les maux dont on reſſent l'extrême violence :
Si le reſpect nous oblige au ſilence,
L'Amour nous oblige à parler.

QUESTION V.

SI l'Amour doit ceder à la raiſon, ou ſi c'eſt à la raiſon à ceder à l'Amour.

REPONSE.

LE pouvoir de l'Amour eſt un pouvoir ſuprême,
Tout fléchit ſous ſes loix,
Et l'on voit quelquefois
Qu'il y ſoumet la raiſon même :

Je ſçai bien que l'Amour eſt un uſurpateur,
Que c'eſt à la raiſon qu'appartient la puiſſance,
Et qu'il lui doit obéïſſance,
Quand lui-même il ſeroit mille fois ſon vainqueur,
Et quoique le cœur en ſoupire,
Il faut que la raiſon malgré ce tendre cœur,
Range le ſens ſous ſon empire,
Du moins il eſt de ſon devoir ;
Mais helas ! je ne ſçai s'il eſt en ſon pouvoir.

✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝

DIALOGUE AMOUREUX

Par M. de la G.

TIRSIS.

LOrſque je regnois dans ton ame,
Et que ſeul de tous tes Amans,
T'éprouvant ſenſible à ma flâme,
Je goûtois la douceur de tes embraſſemens,
Ce Monarque ſi redoutable,
Qui tient les Perſes ſous ſa loi,
Dans ſa fortune incomparable
Vivoit & moins heureux, & moins content que moi.

SYLVIE.

SYLVIE.

Quand tu paſſois ſous mon empire
Ta premiere & jeune ſaiſon,
Quand Cloris qui fait ton martire,
N'avoit pas triomphé de ta foible raiſon,
La Romaine & fameuſe Illie,
Dont le merite eſt ſi vanté,
Etoit beaucoup moins que Sylvie;
Et n'avoit rien d'égal à ma felicité.

TIRSIS.

Cloris, cette rare merveille
Que l'Ebre a vû naître autrefois,
Par ſon Lut, charmant mon oreille,
A fait ſuivre mon ame aux accens de ſa voix;
Faſſe le Ciel que cette Belle
Dans ſon bonheur vive toûjours,
Et qu'après la Parque cruelle,
File ou tranche à ſon gré la trame de mes jours.

SYLVIE.

Mon Berger me trouve ſi belle,
Je trouve mon Berger ſi beau,
Que de notre amour mutuelle
On ne verra jamais éteindre le flambeau,
Que le Ciel ſelon ſon envie

Avance ou retarde mon ſort,
Pourvû qu'il conſerve ſa vie,
Quand les deſtins voudront je conſens à ma mort.

TIRSIS.

Mais ſi touché de repentence
Par un heureux & prompt retour,
J'obligeois enfin ma conſtance
A reparer le tort qu'a ſouffert ſon amour,
Si Cloris ſe voyoit chaſſée
D'où tu regnois avec honneur,
Si ſon image retracée
Par cent traits immortels revivoit dans mon cœur?

SYLVIE.

Bien que mon Amant faſſe honte
Au plus brillant Aſtre des Cieux,
Et quoique ſa fierté ſurmonte
La colere des flots les plus ſéditieux,
Je l'ôterois de ma memoire
Pour me remettre ſous ta loi,
Et croirois que toute ma gloire
Seroit de pouvoir vivre & mourir avec toi.

BILLETS DOUX.

SI votre cœur eſt à donner, je vous demande mes étrennes, & de vous je ne ſçaurois recevoir un autre preſent : s'il eſt en votre diſpotion, envoyez le moi, ou me l'apportez ; & ſoyez aſſûrez que je n'ai rien, je dis rien, que je croye refuſer à la recompenſe d'un don qui me ſeroit ſi cher. Rendez-moi ce billet à la premiere venuë.

AUTRE.

Je fus bien fachée hier de ne m'être pas trouvée ici lorſque vous y vintes; c'eſt fort mal profiter du premier témoignage d'amitié que vous m'avez donné, & ſi vous m'aimez un peu, vous devez m'en ſçavoir mauvais gré : Je meurs d'envie de vous en faire mes excuſes, & ce ne ſera pas ſi-tôt que je ſouhaite, ſi ce n'eſt que vous veniez me voir après dîner. J'ai encore à vous conſulter ſur un voyage qu'on me veut faire faire.

Autre, au même.

Je ne ſçaurois plus écrire depuis que vous m'avez dit que je faiſois aſſez bien une Lettre: Il y a plus d'un quart d'heure que je ſonge à celle-ci; & plus je m'efforce de meriter la loüange que vous m'avez donnée, plus je découvre que je ne la merite pas. Ce que je vous dis-là eſt pourtant aſſez joli, & je continuëroit, ſi je n'avois à vous faire ſçavoir que mon voyage eſt rompu. Ne m'en ayez point d'obligation, car c'eſt par pure fortune, & je ſerai aſſez ſatisfaite ſi vous en avez ſeulement de la joye. Mandez-moi le ſentiment que vous en avez, & m'envoyez auſſi ces Vers que j'ai fort dans la tête: Je les rime comme ſi vous les aviez faits pour moi. Peut-être que celle pour qui ils ſont, ne s'y connoît pas aſſez pour en faire l'eſtime que j'en fais. Adieu. Écrivez, ou venez.

Au même.

Je vous écris pour vous faire ſouvenir que je ne ſuis pas partie; car je veux croire pour ma ſatisfaction, que c'eſt dans cette penſée-là que vous ne me venez plus voir: Vous auriez vous-même de

de la peine à me donner une autre excuſe qui fût un peu recevable, ſi vous ne me dites que vous avez tous les jours joüé à la Prime ...... Vous m'entendez bien, mais ſouvenez-vous que je parts bien-tôt. Vous meriteriez que je ne fuſſe pas après-dîné au logis quand vous y viendrez.

Au même.

Je ne ſçay ſi je dois être fâchée de n'avoir pas été ceans quand vous y êtes venu. Comme vous êtes d'une humeur inſupportable en ce qui me touche, je croi qu'il vaut mieux pour moi que je ne vous aye point vû; quoique je parte demain matin, il n'importe: votre Billet me tiendra lieu de vous-même; & bien qu'il ne ſoit pas des plus galans, il ne laiſſe pas de l'être encore plus que vous. Souvenez-vous de ce que vous m'y promettez, ou plûtôt de ce que vous m'y donnez; & s'il n'eſt pas tout-à-fait dégagé de celle qui le poſſede, peut-être avec moins de juſtice que moi, achevez cet Ouvrage pendant mon abſence, & vous aſſûrez que je ſçai fort bien donner le prix à toutes choſes, & que je ne ſuis point ingrate.

A IRIS.

C'eſt pour vous défier, & non pas pour vous écrire, que je vous envoye ces lignes; qui que vous ſoyez, je ne ſçaurois vous aimer; & quoique nous ayons un même deſſein, je vous aſſûre qu'il n'y a point de ſympathie entre nous: Je ſuis belle, j'ai de l'eſprit, & je ſuis aſſez dangereuſe; quoique notre Juge ſoit préoccupé en votre faveur, ne vous croyez pas trop en ſûreté: les moyens de vaincre ne manquent jamais à qui en a le deſir & le courage.

Au même.

Je pars demain matin avec le regret ſeul de vous quitter. La perſonne que je vay trouver ne m'en conſolera point; & ſi j'ay quelque plaiſir dans mon voyage, je le devray à vos ſoins & à votre aſſiduité. Adieu; ſouvenez vous de moi, ou ne vous ſouvenez plus de ce que je vous ay promis.

Au même.

Quoique je ne vous aye point écrit depuis trois ſemaines, ne croyez pas que je

vous

vous aye oublié : Je me ſens dans le cœur ſi juſtifiée de ce côté-là, que je ne veux pas même vous en faire des excuſes. Sçachez ſeulement que je me divertis ici autant que je le puis ſans vous voir : je ſuis fort engraiſſée & fort embellie. Iris n'a qu'à ſe bien tenir, à mon retour, il n'y aura point de magie ni d'enchantement à l'épreuve de ce que je voudrai. Dites-lui que je vous donne encore un mois à l'aimer, & qu'après, vous ne l'aimerez plus. Je ne ſuis pas aſſez forte pour croire que vous lui diſiez cela ; mais je ſuis aſſez vaine pour ne douter pas que vous ne le faſſiez dès que vous m'aurez vûë. Je me regarde preſentement dans mon miroir, mais ſerieuſement je ne me ſuis jamais trouvée ſi raiſonnable, ni ſi bien coëffée. Malheur à tous les Hobereaux qui me verront aujourd'hui. Adieu.

Au même.

Qu'on a de peine à vivre en un lieu quand on a l'eſprit en l'autre : ſi je ne dépendois que de moi-même, je ſerois preſentement à Paris. J'ai pour vous des momens de mélancolie ſi avantageux, que vous me faites juſtice ſi vous m'aimez plus que toutes choſes. Iris m'importune furieuſement, & il me ſemble

qu'on ne ſçauroit faire des Vers auſſi paſſionnez que les vôtres, ſans avoir une veritable paſſion : Donnez-moi, je vous prie, quelque éclairciſſement là-deſſus, ou plûtôt dites-moi que vous ne l'aimez pas, & dites vray. Je croi que je ſuis folle de vous écrire ainſi tout ce que je penſe ; n'en ayez point de vanité, & meſurez les avantages que vous en devez prendre ſur l'amitié que vous voulez avoir pour moi : Je vous croi aſſez honnête homme pour cela. Adieu. Ne m'écrivez point.

Au même.

J'ai été quelque tems fâchée contre vous de ce que vous ne m'avez point écrit: & quoique vous n'ayez fait en cela que ſuivre l'ordre que je vous ay donné, il ne faut pas toûjours obeïr ſi ponctuellement, & je pardonne une entrepriſe hardie quand elle a un ſuccès agréable. Ecrivez-moi par qui vous ſçavez ; & puiſque je ne vous ſçaurois voir de quelque tems, ne perdez point cette occaſion de me donner cette joye. Ne manquez pas à emplir vos Lettres de ce tendre & de ce paſſionné que vous avez pour un autre ſi fort à commandement. Trompez moi plûtôt que de m'écrire d'une autre façon, ou imaginez-
vous

vous que je ſuis Iris quand vous ferez votre Lettre. Au reſte, Monſieur le Marquis.......de ce païs a quelque aſſiduité pour moi : mais un homme fait comme vous, ne doit rien craindre, & le Page & le Poſtillon ſont des animaux qui ne me font point de peur : Je vous dirai tout à mon retour. Adieu, cher ami, encore plus cher que vous ne ſçauriez vous l'imaginer.

Au même.

Ma preſence n'a pas ſeulement reſſuſcité ma ſœur; Monſieur le Marquis dit que ſon embonpoint lui en eſt revenu, & vous êtes le ſeul que mon abſence ne rend point malade : Je ſerois bien aiſe de ſçavoir de vous même comment vous vous en portez, mais je ne me fie à perſonne de ce païs, & pour plus de ſûreté, je veux bien me priver de cette ſatisfaction : Nous allons bien-tôt à la Cour de Blois, où nous paſſerons le reſte de l'Hyver. Dites à..... à quoi vous paſſez votre Carnaval, & ſi votre Iris, cette inſupportable Iris, eſt toûjours avec vous comme de coûtume. Adieu, je puis vous aſſûrer que j'ai toûjours les mêmes ſentimens pour vous, & que dans les occaſions qui ſe preſentent ſouvent, mon cœur ne vous

trahit jamais. Mes yeux mêmes ſont ſi ſcrupuleux en votre faveur, que quand vous ſeriez preſent, & que vous m'aimeriez comme vous devez, vous n'auriez aucun ſujet de vous plaindre.

Au même.

On parle ici de retourner à Paris. Pour moi je ſonge à retourner bien-tôt où vous êtes, & vous ne doutez pas que je n'appuye ce deſſein avec cette adreſſe & ces manieres de faire que vous n'ignorez pas, & que vous éprouverez l'un de ces jours aux dépens d'Iris: Elle aura beau s'en prendre aux Aſtres innocens, pourvû qu'elle ne s'en prenne pas aux Aſtres qui en ſeront coupables, & qu'elle ne me ſaute point aux yeux; quoique je vous aye dit, j'apprehende que vous m'écriviez, non pas de peur qu'on nous découvre, mais de peur que vous ne me mandiez pas ce que je veux. Ne laiſſez pourtant pas de m'écrire; mais je vous prie fâchez-moi le moins que vous pourrez dans votre Lettre, & faites ſemblant d'être ce qu'il faudra bien que vous ſoyez à la fin. Adieu, je deſeſpere tous les jours Monſieur le Marquis, & je garde toute ma pitié pour les premieres peines que vous ſouffrirez en m'aimant.

Celle-cy étoit dans une Lettre à la Confidente.

Dites à ce grand garçon que je me souviens fort bien de lui, & qu'il n'a que faire de m'en solliciter : assûrez-le qu'il n'y a point de jour qu'il ne m'ait quelque obligation, & que je ne fasse quelque chose pour lui. Il y a quelques malheureux qui lui en pourront dire des nouvelles.

Billet de l'Amant.

La defense que vous m'avez faite jusques ici de vous écrire, est un des grands témoignages d'amitié que vous m'ayez donné, & je voi bien que vous m'avez voulu épargner la honte de vous envoyer des Lettres si fort au-dessous des vôtres; mais puis qu'aujourd'hui vous m'obligez à rompre un silence qui m'étoit si avantageux, ce ne sera que pour vous remercier, comme je fais de toutes ces bontez, & pour vous assûrer que je serai toute ma vie dans les sentimens où vous m'avez laissé : il faudroit que cette Iris imaginaire fût une admirable personne pour vous en faire douter : & votre esprit, aussi bien que votre visage, me doivent assez justifier auprès de vous. Ne songez donc plus qu'à revenir bien-tôt, car je vous ju-

re, ma chere, qu'il m'ennuye fort, & que je ſouffre de l'abſence tout ce qu'on en peut ſouffrir.

Réponſe.

Vous êtes le plus ridicule & le plus inſupportable homme que je connoiſſe, quoique vous vous imaginiez que je ſois aſſez ſtupide pour ne reconnoître pas vos façons d'agir. Vous ne meritiez pas le moindre bonheur, & voici la derniere fois que je vous écrirai : Rendez toutes vos Lettres à celle qui vous les a données : je ne m'en retournerai de trois ſemaines ; & ſi je pouvois faire pis, je le ferois ſerieuſement. N'avez-vous point de honte de m'avoir envoyé une Lettre ſi peu galante, & de me traiter comme vous meriteriez que je vous traitaſſe : ſi vous ne l'avez faite avec Iris, je ne vous le pardonnerai jamais, & il n'y a que cela qui vous puiſſe un peu excuſer. Ne manquez pas de m'en faire ſçavoir la verité, ou plûtôt profitez du moyen que je vous donne pour vous juſtifier auprès de moi, & faites que je puiſſe ne vous haïr pas avec quelque juſtice.

Autre.

N'eſt-ce pas une choſe inſupportable ? Nous partons d'ici ſans retourner à Paris, & nous allons revoir ces lieux qui pour l'amour de vous vont paſſer dans mon eſprit pour des deſerts inhabitables. Je n'ai jamais tant peſté contre cette neceſſité ridicule, qui attache les perſonnes, ſans attacher les volontez. Quand Lyſandre ſçauroit les ſentimens que j'ai pour vous, il ne pourroit pas me faire pis, & il ſemble qu'en toutes choſes il agiſſe de concert avec Iris. Je ſuis ſi mortifiée de cette nouvelle diſgrace, que je ne ſuis pas connoiſſable, & ſi vous ne me mandez quelque choſe qui me plaiſe, j'ay peur de devenir malade. Quelque hazard qu'il y ait à recevoir de vos Lettres, je ne m'en ſoucie plus, puiſque je ſouffre déjà tout le mal qui m'en peut arriver : il n'y a plus de danger à craindre, & il y a beaucoup de joye à eſperer; ſur tout qu'elles ſoyent longues, ſans équivoques, paſſionnées, dignes enfin d'une perſonne qui n'eſt inconſolable que pour l'amour de vous. Adieu, j'ay peur d'être ſurpriſe de mon incommode.

Autre.

Vous ne m'avez damandé qu'une Lettre, la voici ; mais ſouvenez-vous que l'eſprit de galanterie ſe perd où il n'y a point de galants. Je ne laiſſe pas de plaire ici à mille gens qui me déplaiſent : un ruiſſeau qui coule doucement au milieu d'un bois ſolitaire, a ſeul de l'agrément pour moi ; & vous êtes quelquefois mêlé dans les rêveries, qui me font paſſer d'aſſez douces heures. Voilà toute ma vie ; mais vous ne me dites rien de la vôtre. Iris n'eſt-t'elle point morte de votre changement? Pour moi je ne vous reproche rien ; ma vengeance eſt dans votre crime, elle durera autant que lui, & j'ai ſujet d'avoir plûtôt pour vous de la pitié que de la haine ; outre que je vous trouve encore aſſez mal-heureux, de vous être mis en état de ne pouvoir plus meriter que je vous aime.



MAXIMES D'AMOUR ou Queſtions en Proſe, decidées en Vers.

SÇavoir ce que c'eſt que l'Amour.

Vous qui les hiſtoriettes,
Liſez la nuit & le jour,
Sans ſçavoir ce que vous faites,
Lorſque vous faites l'Amour,
Votre ignorance eſt extrême :
Mais ſçachez pour en ſortir,
Que l'Amour eſt un deſir
D'être aimé de ce qu'on aime.

De quelle maniere il faut que les femmes ſe conduiſent pour ne ſe pas ruïner de reputation en aimant.

Beau ſexe où tant de grace abonde,
Qui charmez la moitié du monde,
Aimez, mais d'un amour couvert
Qui ne ſoit jamais ſans myſtere,
Ce n'eſt pas l'amour qui vous perd,
C'eſt la maniere de le faire.

Sçavoir

Sçavoir s'il y a des ſecrets pour être aimé.

Si vous voulez rendre ſenſible
L'objet dont vous êtes charmé,
Pourvû que dans le cœur il n'ait rien d'imprimé,
Le precepte en eſt infaillible:
Aimez & vous ſerez aimé.

Sçavoir ſi l'on peut toûjours aimer une femme ſans recevoir les dernieres faveurs.

Quand les feux ſont paſſez d'une grande jeuneſſe,
Je comprens fort bien qu'un Amant
Peut toûjours aimer ſa Maîtreſſe,
Sans en avoir contentement,
Pourvû qu'elle ait pour lui quelque honnête tendreſſe,
Et ne lui donne pas l'ennui
D'en aimer un autre que lui.

Sçavoir ſi l'on doit s'opiniâtrer auprès d'une Coquette.

Si vous aimez une Coquette,
Qui ſoit inſenſible à vos maux,
Qui vous flatte, puis vous mal-traite
Et vous accable de Rivaux:

Ne

Ne vous dépitez point, quelque ſot s'iroit pendre,
Ne vous rebutez point, vous le verrez changer,
Attendez l'heure du Berger,
Tout vient à point qui peut attendre.

Sçavoir, ſi les grands plaiſirs de l'Amour ſont dans la tête ou dans les ſens.

Je ne borne pas aux deſirs
La paſſion la plus honnête,
Mais de l'Amour les grands plaiſirs
Sont dans la tête.

Sçavoir, quelles ſont les veritables marques d'une grande paſſion.

Vous demandez chaque jour
Quelles ſont d'un grand amour
Les preuves indubitables :
Les ſoins, les empreſſemens,
Sont les marques veritables
Des veritables Amans.

Sçavoir, ſi en l'abſence d'une perſonne qu'on aime bien, l'on a toûjours l'Idée preſente.

Alors qu'on aime extrêmement,
Et qu'on languit dans une abſence :
Iris, on ſonge inceſſamment
A la cauſe de ſa ſouffrance ;
Mais quand par fois on s'en diſpenſe,
Si l'on peut lire des dictions,
On en revient bien-tôt à ſes Moutons,

Sçavoir, s'il ſe faut voir bien-tôt pour s'aimer.

C'eſt dans les premiers jours qu'on ſe peut enflâmer,
Quand on attend plus tard il n'en va pas de même,
Si l'on voit quelque tems les gens ſans les aimer,
Jamais l'on ne les aime.

Sçavoir, s'il ſe faut voir long-tems pour s'aimer.

Vous dites d'un ton de Maître,
Que pour aimer il faut connoître,
Voulez-vous ſçavoir juſtement
Ce qu'enſeigne l'experience,
L'Amour vient de l'aveuglement,
L'amitié de la connoiſſance.

Sçavoir ce qui eſt plus difficile, de retourner de l'Amour à l'amitié, que de paſſer de l'amitié à l'Amour.

Je tiens qu'il eſt fort difficile
Quand on a tendrement ſoûpiré plus d'un jour,
De faire à l'amitié retour;
Mais l'on n'en voit pas un de mille
D'une longue amitié paſſer juſqu'à l'Amour.

Sçavoir, s'il eſt vrai, comme dit la plûpart du monde, que l'Amour faſſe les gens fols.

Vous qui prônez inceſſamment
Qu'on eſt fol quand on eſt Amant,
Aprenez en une parole,
Ce que l'amour eſt en effet;
Il eſt fol dans une ame fole,
Et ſain dedans un cœur bien fait.

Sur le même Sujet.

Je ſuis contre le ſentiment
Qu'on eſt fol quand on eſt amant:
On peut fort bien alors qu'on aime,
Avoir encor de la raiſon:

Mais alors qu'en tous lieux & en toute ſaiſon
La prudence eſt extrême, l'amour n'eſt pas de même.

Sçavoir, ſi une grande amitié eſt compatible avec un grand amour pour deux perſonnes.

Lorſque l'amour nous remplit bien,
Hors cela nous ne ſentons rien,
Et lorſque pour Tirſis notre amitié nous preſſe,
Nous n'aimons Iris qu'à demi,
Enfin l'on ôte à ſa Maîtreſſe
Tout ce qu'on donne à ſon ami.

Sçavoir, ſi on peut apprendre à aimer par regle, comme autre choſe.

Quand à l'amour je vous convie,
Vous m'en demandez des leçons,
Il n'y faut pas tant de façons,
Ayez-en ſeulement envie,
Amour ſçaura bien vous former
Aimez & vous ſçaurez aimer.

Sçavoir, ſi les larmes ſont neceſſaires en amour.

Pleurez, Amans, aux pieds de vos Maîtreſſes,
Si vous voulez attirer leurs tendreſſes :
Qui pleure quand il faut des pleurs,
En amour eſt maître des cœurs.

Sçavoir, ſi les larmes ſont utiles en amour pour perſuader.

Amans qui n'avez pas de charmes,
Alors qu'il vous faut exprimer,
Si vous voulez vous faire aimer,
Apprenez à verſer des larmes,
Les ſots qui pleurent à propos
Sont toûjours préferez aux diſeurs de bons mots.

Sçavoir, ſi l'on peut connoître le vrai d'avec le faux Amant.

Les deſintereſſez diſtinguent aiſément
Le vrai d'avec le faux Amant;
On trouve que du veritable
La flâme augmente chaque jour,
L'autre à ſoi-même eſt diſſemblable,
Et laiſſe tomber ſon amour :
Mais ce qui fait qu'en cette affaire
On ne peut voir à point nommé,
Le faux Amant ou le ſincere,
C'eſt qu'on deſire d'être aimé,
Et qu'on ſe flatte d'ordinaire.

Sçavoir, ſi l'on peut avoir un amour deſintereſſé.

Ne crois point à ces patoles,
(*Je t'aime beaucoup plus que moi*,
Je mourrois mille fois pour toi)
Iris, ce ſont des hyperbole,
On aime pour l'amour de ſoi.

Sçavoir, en quel endroit on aime le mieux, à la Cour, à la Ville, ou à la campagne.

D'ordinaire, à la Cour, les cœurs ſont tourmentez
De l'amour & de la fortune:
A la Ville ſouvent on voit trop de beautez
Pour être fort conſtant pour une;
Mais dans un champêtre ſéjour
Le repos, l'amour accompagne;
On aime mieux à la campagne,
Qu'à la Ville, ni qu'à la Cour.

Sçavoir, qui aime le mieux des hommes ou des femmes.

Les femmes dont l'amour a de la violence,
N'aiment pas fort long-tems,

Les

Les hommes dont l'amour a moins de vehemence,
Sont aussi plus constans.

Pourquoi l'on voit si souvent de jolies femmes aimer de sottes gens, & pourquoi d'honnêtes gens, aimer de sottes femmes.

Alors qu'on commence d'aimer,
On cache le desagréable,
On montre ce qu'on a d'aimable,
On veut plaire, on veut enflâmer,
Le plus aigre est doux & traitable :
Mais si tôt qu'enfin on se plaît,
Et qu'en un mot l'affaire est faite,
Chacun se fait voir tel qu'il est,
Et l'on ne peut faire retraite.

Sçavoir, qui est la plus aimable Maîtresse, ou de la Prude, ou de la Coquette reformée.

Silvandre dans l'incertitude,
Laquelle il aimeroit la Coquette ou la Prude,
Et ne pouvant enfin se resoudre à choisir,
Me demanda quelle victoire
Seroit plus selon son desir :
Voulez-vous, lui dis je, m'en croire ?
La Prude donne plus de gloire,
La Coquette plus de plaisir.

Sçavoir, s'il faut croire au pied de la lettre tout ce que diſent les Amans.

L'hyperbole plaît aux Amans,
Tout eſt ſiécle pour eux, ou bien tout eſt momens,
Et jamais au milieu du calcul ne demeurent:
Ils vont tous dans l'extrémité,
Ils diſent que leur bien ne dure qu'un quart d'heure,
Et leur mal une éternité.

Sçavoir, ſi un grand amour eſt incompatible avec une grande ambition.

C'eſt vouloir, pour parler en langue un peu commune,
Prendre la Lune avec les dents,
Que de vouloir en même-tems
Faire l'amour & ſa fortune.

Sçavoir, ſi avec la gayeté & une humeur enjoüée l'on peut perſuader qu'on aime.

Alors que tu viens voir Caliſte,
Tu lui parois toûjours contens:
Cependant il eſt très-conſtant,
Que qui dit amoureux dit triſte.
Prens-donc un air plus ſerieux,
Fais voir ton amour dans tes yeux:

Car

Car tant que l'on te verra rire,
On ne croira jamais que tu desire.

Sçavoir, si les gens qui ont un grand desir de plaire, n'ont pas dessein d'être aimez; & dès-là, s'ils ne veulent pas aimer.

Vous voulez qu'on vous trouve belle,
Cependant vous êtes cruelle,
On ne sçauroit vous enflâmer:
Je ne vous crois pas trop sincere;
Car enfin lorsque l'on veut plaire,
C'est signe que l'on veut aimer.

Sçavoir, si l'on est content quand on est amoureux.

Alors qu'on commence d'aimer
On a peur de trouver une femme cruelle,
Si-tôt qu'on a pû l'enflâmer
L'on craint qu'elle ne soit infidéle,
De sorte qu'on peut dire aux Amans même heureux,
Qu'on n'est jamais content quand on est amoureux,

Sçavoir, lequel est le plus à propos à une femme pour se faire aimer long-tems, d'être facile ou difficile à se resoudre.

Si vous voulez nos cœurs jusqu'à l'éternité,
Et ne trouver jamais la fin de nos tendresses,
Faites-vous bien valoir par la difficulté ;
Car ce qui fait durer nos feux pour nos Maîtresses,
C'est la peine & le tems qu'elles nous ont coûté.

Sçavoir si l'on doit croire qu'un Amant dépité soit un Amant guéri.

Lorsqu'à nos vœux la belle Iris contraire,
Se rit des maux que l'on souffre en l'aimant,
On fait dessein au fort de la colere,
De la quitter, on en fait des sermens :
Mais des sermens que le dépit fait faire,
Contre un objet qu'on aime tendrement
Autant en emporte le vent.

Sçavoir, laquelle on aimeroit le mieux ou une personne d'un petit merite qui aimeroit fort, ou une personne d'un mediocre qui auroit beaucoup de merite.

Vous souhaitez que je vous dise,
Que je choisirois pous Amant,
D'un homme d'un petit génie
Qui m'aimeroit infiniment,
Ou d'un homme à merite rare
Qui m'aimeroit par maniere d'acquit ;

puis-

Puiſqu'il faut que je me déclare,
Je baiſerois les mains au bel eſprit,
Et voici la raiſon, Caliſte,
Beaucoup plus claire que le jour :
Il eſt bon en amour d'avoir bien du merite ;
Mais neceſſairement il y faut de l'amour.

Sçavoir, ſi l'on peut aimer ſans eſperance d'être aimé.

Lorſque vous trouverez un Amant
Qui vous dit que ſous votre empire
Son cœur inceſſamment ſoupire,
Sans eſpoir de ſoulagement :
Sous une mondeſte apparence
Il vous veut ſurprendre en effet,
Car pour aimer ſans eſperance,
Perſonne ne l'a jamais fait.

Sçavoir, ſi un grand amour peut compatir avec une grande gayeté.

Je ne veux pas Amans que ſans ceſſe on ſoupire,
Mais lorſqu'un grand amour a bien ſurpris un cœur,
L'air bruſque lui déplaît & les éclats de rire,
Et ſon veritable air eſt celui de langueur.

Sçavoir, quels sont les temperamens les plus propres à l'amour.

Tous les temperamens sont propres à l'amour,
Mais à la verité les uns plus que les autres :
Amans pleins de langueurs, ne changez pas les vôtres,
Avec les gens de feu vous perdrez au retour.
De ceux-ci la chaleur a plus de violence ;
Mais d'ordinaire ils ont moins de perseverance ;
Et quand ils aimeroient aussi fidélement,
Toûjours font-ils l'amour moins agréablement :
Si bien qu'ils tâcheront en changeant de nature,
De prendre, afin de plaire en de certains momens,
De la langueur au moins le ton & la figure,
Alors que tête à tête ils feront les Amans.

Sçavoir, si l'amour est compatible avec d'autres passions.

Je suis surpris, je le confesse,
Alors que je vois quelque Amant
S'attacher aussi fortement
A ses chevaux qu'à sa Maîtresse,
Et les aimer également.
On est bien ridicule alors qu'on se propose
D'a-

D'avoir le jeu, la guerre & l'amour dans l'esprit,
Je sçai bien qu'en aimant il faut faire autre chose,
Mais tout hormis l'amour, par maniere d'acquit.

Sçavoir, si c'est une necessité qu'il faille aimer une fois en sa vie.

Il faut avoir, belle Iris, le cœur tendre,
Mais à propos l'on s'en veut empêcher,
Si c'est un bien nous le devons chercher,
Si c'est un mal on ne peut s'en défendre.

Sçavoir, quel équipage est necessaire à un Amant.

Vous qui, sous l'amoureux empire,
Voulez vous donner tout entier,
Ayez & soye, & plume & cire,
De bon encre & de bon papier;
Car un Amant dont l'écritoire
N'est pas toûjours en bon état,
C'est un homme cherchant la gloire
Qui va sans armes au combat.

Sçavoir, de quelles manieres il faut que les femmes en usent avec les gens qui leur écrivent, quand elles ne les veulent point aimer.

Alors

Alors qu'un Amant vous écrit,
Dont vous méprisez la conquête,
Vous croyez être fort honnête
De lui mander que ce qu'il dit,
Ne fait que vous rompre la tête :
Apprenez que c'est une erreur,
Et quand de telles conjonctures,
Iris, c'est faire une faveur,
Que de répondre des injures.

SECONDE PARTIE

DES MAXIMES D'AMOUR.

SÇavoir, qui témoigne plus d'amour de l'extrême jalousie , ou de l'extrême confiance.

Quoi ! serez-vous toûjours contente,
Vous loüerez-vous toûjours de moi :
Votre flâme, Philis, n'est pas trop violente ;
Car un grand amour nous tourmente,
Et souvent sans raison nous donne de l'effroi :
Enfin l'extrême confiance
Est proprement indifferente.

Sur

Sur le même ſujet.

Je craindrois fort une Maîtreſſe,
Dont la fauſſe délicateſſe,
Et le cœur trop rempli d'amour
Me tourmenteroit nuit & jour :
C'eſt un grand bourreau de la vie
Que l'excès de la jalouſie,
Mais je tiens qu'on ſeroit beaucoup plus tourmenté
De l'extrême tranquillité.

Sçavoir, ſi dans un grand ſujet de plainte, un Amant peut s'emporter parlant à ſa Maîtreſſe.

Lorſqu'une Maîtreſſe Coquette,
Vous forcera de vous aigrir,
Il ne faut point vous retenir,
Mais dedans quelque état que le dépit vous mette;
Fuyez les termes inſolens,
Qu'avec éclat votre dépit éclate,
Je ne défends pas qu'on la batte;
Car c'eſt le fait des païſans,
Et je parle aux honnêtes gens.

Sçavoir, de quelle maniere il faut que les Amans patrons en uſent avec leurs

Maî-

Maîtreſſes, qui n'ont pas aſſez de ſoin de chaſſer leurs Rivaux.

Si près de la belle Climéne,
Dont vous aurez été vengeur,
Un Rival vous fait de la peine,
Pour vous en liberer, employez la douleur ;
Priez-la de vous en défaire,
Amant c'eſt là qu'il faut pleurer,
Ou plûtôt que de lui déplaire,
Offrez-lui de vous retirer ;
Je ſuis fort trompé ſi la belle
Pour n'aimer que vous ſeul, ne chaſſe l'autre Amant,
Vous travaillerez rarement
A la garder en dépit d'elle.

Sçavoir, s'il eſt bon à une Maîtreſſe d'obliger ſon Amant à faire ſervir une autre femme de pretexte.

Quand pour chaſſer les amourettes,
La Dame ordonne à ſon Amant,
De conter ailleurs des fleurettes,
Elle raiſonne fauſſement,
Car ſi celle à qui l'on s'adreſſe,
Egale en beauté ſa Maîtreſſe,
Celle-ci beaucoup riſquera,
Si la Maîtreſſe eſt la plus belle,

Jamais perſonne ne croira
Que ſon Amant ſoit infidéle.

Sçavoir, ſurquoi il faut rompre avec ſa Maîtreſſe.

Qu'on pardonne les fourberies,
On peut même oublier toutes coquetteries,
Quoique ce ſoit d'amour les vrais pechez mortels:
Mais l'infidélité jamais on ne l'oublie,
Et comme on eſt toûjours ami juſqu'aux autels,
L'on eſt Amant juſqu'à la perfidie

Sçavoir, à quoi principalement une femme connoît ſi ſon Amant eſt toûjours amoureux.

Lorſqu'un Amant, Iris, vous paroîtra ſuſpect,
Que pour quelque raiſon vous doutez qu'il vous aime,
Examinez s'il a toûjours un grand reſpect,
Et croyez en ce cas que ſa flâme eſt extrême.

Sçavoir, ſi l'interêt d'un Amant ne rend pas ſa Maîtreſſe plus rude à ceux qui lui témoignent de l'amour, que ſon interêt particulier.

Quand

Quand on veut remplir de flâme
Le cœur d'une honnête femme,
Qui ne l'a rempli de rien,
Si la vertu lui fait rebuter la tendreſſe,
Pour le moins c'eſt ſans rudeſſe,
Tout le mal qu'elle fait, c'eſt le refus du bien :
Mais quand quelqu'un prétend en faire la conquête,
Si celui-ci la trouve en un engagement.
L'interêt de ſon Amant
La rend un peu brutale à force d'être honnête.

Sçavoir, s'il ſuffit entre les Amans de faire les choſes qu'ils ſe ſont promiſes.

A ſon Amant donner ce qu'il demande :
La faveur n'eſt pas grande :
Mais pour lui faire, Iris, un extrême plaiſir;
Il le faut prévenir;
Car je ſoûtiens devant toute la terre,
Qu'on ſe fait peu valoir,
En amour ainſi qu'à la guerre,
Quand on ne fait que ſon devoir.

Sçavoir, ſi la regularité de l'amour ne contraint pas les Amans.

Iris, la régularité
Que donne une amoureuſe flâme,

Ne

Ne détruit point la liberté ;
Car alors qu'une honnête femme
Donne un rendez-vous quelque jour,
Elle y va pleine de tendresse,
Non pas pour tenir sa promesse,
Mais pour contenter son amour.

Sçavoir, laquelle on aimeroit mieux d'une personne qui aimeroit mediocrement, mais qui seroit toûjours égale dans les témoignages de sa tendresse; ou d'une qui aimeroit infiniment, & qui seroit inégale.

J'aimerois mieux un peu moins de caresses,
Avec beaucoup d'égalité,
Que d'être un jour accablé de tendresse,
Et l'autre de severité.

Sçavoir, pourquoi les Amans se plaignent toûjours.

Ce qui fait que dans nos amours
Nous nous plaignons presque toûjours,
C'est ma faute, Iris, ou la vôtre ;
Examinez un peu nos feux,
Et vous verrez que l'un des deux,
A toûjours plus d'amour que l'autre.

Sçavoir, si quand on aime quelqu'un l'on

l'on pourroit dire ſerieuſement à une autre, que ne puis-je être à deux, ſans me rendre infidéle, ou que ne ſuis-je à moi pour me donner à vous.

Ou l'on ſe moque d'une belle
A qui l'on tient ces propos doux.
Que ne puis-je être à deux ſans me rendre infidéle,
Ou que ne ſuis-je à moi pour me donner à vous.
Ou ſi l'on parle ſans feintiſe,
On veut reprendre ſa franchiſe,
Et faire quelque méchant tour;
Car enfin, ſi-tôt qu'on ſouhaite,
De partager ou quitter ſon amour,
Je tiens l'affaire déjà faite.

Sçavoir, de quelle maniere il ſe faut conduire avec la perſonne qu'on aime, après lui avoir donné ſujet de ſe plaindre.

Alors qu'on a fâché la perſonne qu'on aime,
Il faut avec un ſoin extrême,
Tâcher de ſe raccommoder:
Si la choſe peut ſucceder,
Il faut redoubler les careſſes,
Les empreſſemens, les tendreſſes,
Et conſiderer un Amant,

Com-

Comme un pauvre convaleſcent,
De qui la ſanté délicate,
Merite bien que l'on le flatte.

Sçavoir, s'il peut y avoir un amour qui dure toûjours.

Vous demandez, belle Sylvie,
Si l'on peut s'entr'aimer tout le tems de ſa vie,
Quoiqu'il ſoit rarement d'eternelles amours,
Si deux eſprits bien faits faiſoient galanterie,
Ils s'aimeront toûjours.

Sçavoir, ſi l'on peut être gai en l'abſence de la perſonne que l'on aime.

Il eſt ridicule de voir
L'Amant abſent de ce qu'il aime,
Les yeux en pleurs, la couleur blême,
Ne parler que de deſeſpoir.
Je ne demande pas que ſans ceſſe on ſoûpire,
Sans être gai même on peut rire.

Sçavoir, s'il ne faut rien pardonner en amour, je dis des fautes contre l'amour même.

On ſeroit fort brutal de ne pardonner rien
Aux gens que l'on aime bien:
Au contraire, il eſt vrai-ſemblable,

Qu'après

Qu'après avoir été coupable,
On ſera deſormais de faillir moins capable :
Mais quand on voit, Iris, qu'on retombe toûjours,
On doit compter alors ſur de foibles amours ;
Et ſur de telles conjectures,
On doit prendre d'autres meſures.

Sçavoir, ſi l'Amant n'eſt pas obligé auſſi-bien que ſa Maîtreſſe, de lui garder ſon corps auſſi-bien que ſon cœur.

Je ſçai fort bien que la débauche,
Tantôt à droit, tantôt à gauche,
Deshonore infailliblement
La Maîtreſſe plus que l'Amant :
Cependant je tiens pour maxime,
Qu'à tous deux c'eſt un même crime,
Et que le commerce des ſens,
Où l'on n'a point d'engagement,
N'eſt pas moins contre la tendreſſe
De l'Amant que de la Maîtreſſe.

Sçavoir, ſi quand on ſe raccommode en amour, on oublie tout le paſſé.

Au moment qu'on ſe raccommode
Sur quelque differend d'amour,
Iris, il eſt vrai, c'eſt la mode,
D'oublier tout juſqu'à ce jour,

Et

Et la chofe eſt aſſez commode;
Mais lorſque de faillir on a recommencé,
Nous rappellons tout le paſſé.

Sçavoir, ſi l'Amant n'eſt pas obligé comme ſa Maîtreſſe, de lui garder ſon corps auſſi-bien que ſon cœur.

Vous vous trompez fort lourdement,
Quand vous croyez comme Evangile,
Qu'à vous ſeul trop juſtement
Il eſt permis d'être fragile,
La Dame auroit raiſon de vous repondre ainſi,
Et moi je ſuis fragile auſſi.

Sçavoir, ſi c'eſt par la faute d'une femme qu'un Amant s'opiniâtre à l'aimer, & s'il dépend de là de s'en défaire.

La femme, Iris, la plus ſevere,
Ne ſçauroit jamais ſi bien faire,
Que quand il plaît à quelque Amant
Il ne lui parle tendrement:
Mais ſi cet amour perſevere,
Elle y donne conſentement.

Sçavoir, comme il faut que les honnêtes gens ſoient jaloux, & quand il faut qu'ils rompent.

Je veux qu'à sa Maîtresse un Amant se confie,
Et que pour toute jalousie,
Il soit quelquefois allarmé
De n'être pas assez aimé :
Mais si la Dame n'aime guere,
Que l'Amant la trouve legere,
Et n'en puisse une fois douter,
Je le condamne à la quitter.

Sçavoir, si l'on se peut donner des leçons reciproquement en amour.

Encor que l'amour seul apprenne à bien aimer,
Il est pourtant certain que les Amans s'instruisent ;
Ils feront donc fort bien, si par fois ils se disent,
Ce qu'ils croiront utile à se bien enflâmer.

Sçavoir, si dans l'éclaircissement d'amour il faut entrer dans le détail des choses, ou s'il n'en faut parler que superficiellement.

Quand après quelque fâcherie
On fait un éclaircissement,
Il faut parler exactement
Du sujet de la broüillerie,
Car d'en parler en general,
Cela ne guerit point le mal.

Sça-

Sçavoir, combien la ſincerité eſt neceſſaire en amour.

De la ſincerité, j'entens qu'on faſſe vœu
En honnête galanterie,
J'excuſe volontiers & bien ſouvent j'oublie
Un crime dont on fait l'aveu,
Qu'une bagatelle qu'on nie.

Sçavoir, ſi l'on peut bien aimer, & n'être pas ſincere.

Une honnête Maîtreſſe & qui tâche de plaire
Eſt ſur toute choſe ſincere,
Elle craint plus lorſqu'elle ment
D'être ſoi-même ſa partie,
Que déplaire à ſon Amant,
S'il la prenoit en menterie.

Sur le même Sujet.

Une honnête Maîtreſſe aime la verité
Et prend toûjours plaiſir à la ſincerité;
Mais ſi pour l'excuſer auprès de ce qu'elle aime,
Elle parle une fois moins veritablement,
Ce qu'elle ſe dit à ſoi-même,
La touche plus en ce moment,
Que ce que lui dit ſon Amant.

Sçavoir, s'il eſt vrai qu'on aime mieux après les reconciliations, & pourquoi.

Après les raccommodemens,
On voit croître toûjours la flâme des Amans,
Et ſe ſurpaſſer elle-même,
Nous l'avons cent fois éprouvé,
C'eſt qu'on avoit perdu quelque tems ce qu'on aime:
Et qu'on eſt trop heureux de l'avoir retrouvé.

Si un Amant rompant avec ſa Maîtreſſe, doit redemander ce qu'il lui a donné, ou ſi elle le doit rendre.

Alors qu'un commerce amoureux,
Finit enfin avec rudeſſe,
Si l'Amant du tems de ſes feux,
A fait des dons à ſa Maîtreſſe,
Il ne doit rien redemander,
Ni la Maîtreſſe rien garder.

Si tous les goûts en amour ſont ſemblables.

Chacun aime à ſa guiſe,
Adorable Beliſe,
L'on veut aimer, mais chaſtement,
L'autre ſans s'attacher veut de l'emportement,
Tous ces gens-là prennent l'amour à gauche,
Et

Et lui donnent un mauvais tour.
Il ne faut pas aimer pour la ſeule débauche,
Beliſe, il faut mêler la débauche à l'amour.

Si l'on peut toûjours aimer l'objet qui nous a charmé.

Encore qu'il ſoit preſque impoſſible,
D'être d'un même objet toûjours fort amoureux,
Il faut pourtant pour être heureux,
Alors que l'on devient ſenſible ;
Il faut, & c'eſt un grand ſecours,
Croire qu'on l'aimera toûjours.

Comment une Dame doit agir pour plaire à ſon Amant.

Tant que ſans être aimez nous ne ſommes qu'Amans,
C'eſt à nous à ſouffrir mille & mille tourmens,
Mais après que notre Maîtreſſe,
A pris pour nous de la tendreſſe,
Tous les ſoins doivent être égaux,
De même que les biens, on partage les maux.

Par quels moyens l'Amour ſe ſoutient & ſe conſerve.

Alors que vous vous parlerez
Dans tout ce que vous vous direz,
Amans, pas un mot de rudeſſe,
Ni dans votre ton point d'aigreur,
Car l'amour naît par la tendreſſe,
Et s'entretient par la douceur.

Sur le même Sujet.

Si vous voulez, Amans, que votre affaire dure,
Ne vous relâchez point dans la proſperité,
Et pour amuſer la nature
Qui ſe plaît à la nouveauté,
Recommencez toûjours juſques aux bagatelles,
En amour c'eſt la verité,
Les recommencemens valent choſes nouvelles.

De quelle maniere l'Amour ſe rend les Amans tributaires.

L'Amour ne perd rien de ſes droits,
On lui doit aux adieux des ſoupirs & des larmes,
Et quand deux Amans quelquefois
Se ſont en ſe quittant déguiſé leurs alarmes,
Ils tirent en doublant leurs mortels déplaiſirs,
Un tribut plus amer de pleurs & de ſoûpirs.

A

A quoi le déguiſement des Amans eſt ſujet.

Qui ment à ce qu'il aime eſt fort mal à ſon aiſe,
S'il n'a point à l'honneur encor tourné le dos:
Les vrais Amans qui font choſes mal à propos
Sont ſujets à la ſindereſe,
Auſſi-bien que les vrais devots.

Si l'aſſiduité auprès d'une Maîtreſſe eſt neceſſaire.

La longue abſence en amour ne vaut rien;
Mais ſi tu veux que ton feu s'éterniſe,
Il faut ſervir, & quitter par repriſe,
Un peu d'abſence fait grand bien.

Si un Amant doit être reſpectueux auprès de ſa Maîtreſſe, où s'il lui doit découvrir ſon feu.

Il faut avoir près d'une Dame
Autant de reſpect que d'ardeur,
Puiſque c'eſt le moyen de poſſeder ſon ame,
Et d'être un peu de tems le maître de ſon cœur.

Si un Amant doit faire quelque preſent

à ſa Dame avant que d'en avoir reçû quelque faveur.

Qui me vendra la derniere faveur
N'aura jamais mon cœur.
Mais après avoir eu dix faveurs de Carite
Par la force de mon merite,
Si cette belle avoit beſoin,
Ou de mon bien ou de ma vie,
Je n'aurois pas de plus grand ſoin
Que de contenter ſon envie :
Les Amans ſur ce point ſont comme les Chartreux,
Tout doit être commun entr'eux.

Juſqu'où une Dame doit être ſenſible à l'Amour.

Pour une Maîtreſſe aimable,
Il faut que votre flâme augmente nuit & jour.
Et l'excès ailleurs condamnable,
Eſt la meſure raiſonnable,
Que l'on doit donner à l'amour.

Sur le même ſujet.

Vous me dites que votre feu
Eſt aſſez grand, belle Climéne,
Vous ignorez belle inhumaine,
Qu'en amour aſſez c'eſt trop peu :

Ce-

Cependant la choſe eſt certaine,
Et ſi ſur ce ſujet on croit les plus ſenſez,
Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas aſ-
ſez.

S'il eſt plus avantageux d'être Cocu ſans le ſçavoir, que de ne l'être pas, & croire l'être.

Le Cocuage n'étant rien,
Qu'une douleur imaginaire,
Il ne vous fait ni mal ni bien
Quand on vous en fait un myſtere,
Et de cette façon, je tiens qu'il eſt plus doux
D'être Cocu, qu'être Jaloux.

S'il eſt plus avantageux d'épouſer une femme Coquette, que d'épouſer une Devote.

Vous tenez la dovotion,
A ce qui m'en paroit une affaire aſſez forte,
Quand vous mettez en queſtion
La Coquette avec la Devote
Cependant vous avez raiſon.
Et pour moi ſans comparaiſon,
J'aimerois mieux épouſer la Coquette:
Quand une fois une Menette,
S'eſt mis dedans l'eſprit qu'elle a de la vertu,

La morgue eſt inſupportable ,
Elle croit à ſes pieds tout l'enfer abbatu ,
Et la plûpart du tems elle-même eſt un diable ,
Qui nous tourmente au lit & nous damne à la table ,
Avecque ſon eſprit rabajoye & pointu.
La Coquette eſt bien plus traitable.
Il eſt vrai que l'on court danger d'étre Cocu,
Mais tout compté , tout rabbattu ,
Je trouve moins deſagreable ,
D'être Cocu qu'être battu.

S'il faut être jaloux pour bien aimer.

Je trouve que c'eſt une erreur,
De croire que la jalouſie
Prouve la tendreſſe d'un cœur ,
Elle prouve plûtôt beaucoup de fantaiſie.

Lequel eſt le plus fâcheux de perdre ſa Maîtreſſe par ſa mort, ou par ſa legereté.

Il eſt toûjours fâcheux de perdre ſa Maîtreſſe,
Et de quelque façon qu'on reçoive du ſort
Un coup auſſi plein du rudeſſe ,
Que ce ſoit ſon trépas, que ce ſoit ſa foibleſſe ,
Qui nous cauſe cette triſteſſe,

C'eſt

C'eſt le coup le plus vif, & le coup le plus fort
Qui puiſſe attaquer ſa tendreſſe :
Mais enfin ſelon moi, la mort a toûjours tort,
Car quelque douleur qui nous bleſſe,
On remedie à tout, ſi ce n'eſt à la mort.

Lequel donne plus de peine, de cacher ſon amour, ou de feindre d'aimer.

Un cœur a bien à ſe contraindre,
Quand il veut cacher ſon amour ;
Mais le penſez-vous moins à plaindre,
Quand il faut qu'il s'applique à feindre,
Et qu'il ſoûpire tout le jour :
Lorſque rien ne l'émeut. & que rien ne l'inſpire,
Ah ! n'y balancez pas, le dernier eſt le pire.

Quelles faveurs ſont plus agreables de celles que l'on nous accorde ſans peine, ou de celles que l'on dérobe.

Banniſſez de l'amour le vol & le myſtere,
Adieu tout le trafic que l'on fait à Cythere
De tendreſſes & de faveurs ;
Tant de facilité gâte toûjours l'affaire,
Il faut par-ci par-là quelques brins de rigueurs :
Mêlez-en parmi vous douceurs,

Belle Iris, quand vous voudrez plaire,
Mais n'en mettez pas trop, ayez la main legere.

Lequel eſt le plus fâcheux de ne recevoir point de faveurs, ou de les recevoir moindres qu'on les croit mériter.

Iris, ſi je vous entens bien,
Voici la queſtion je penſe,
Si je mets quelque difference
Entre avoir quelque choſe ou rien,
La belle queſtion de chien.

Si la preſence de ce qu'on aime cauſe plus de joye, que les marques de ſon indifference ne donnent de peine.

C'eſt un tourment d'aimer ſans être aimé de même,
Mais pour un bel objet quand l'amour eſt extrême
Quels que ſoient ſes regards, ils ſont toûjours charmans,
Et ſi l'on s'en rapporte à tous les vrais Amans,
C'eſt un plaiſir ſi doux de voir ce que l'on aime,
Qu'il faudroit oublier les plus cruels tourmens.

De l'embarras où se trouve une personne quand son cœur tient un parti, & la raison un autre.

On ne peut exprimer le trouble où l'on s'expose,
Lorsqu'en aimant le cœur prend un parti
Où la raison s'oppose.
Souvent cette cruelle est cause
Qu'on se repent de s'être assujetti
Aux douces loix qu'un tendre amour impose:
Mais enfin quoiqu'on se propose,
L'on se repent toûjours de s'être repenti.

Si l'on doit haïr quelqu'un de ce qu'il nous plaît trop, quand nous ne pouvons lui plaire.

Quand ce qui nous plait trop ne sent point notre peine,
Que pour toucher un cœur notre tendresse est vaine,
Et qu'on voit que rien ne l'émeut,
Pour se vanger d'une inhumaine,
Doutez-vous si l'on doit aller jusqu'à la haine:
Ah! sans doute on le doit, & le dépit le veut,
Mais je ne sçai si on le peut.

S'il est plus doux d'aimer une personne

 dont

dont le cœur eſt préoccupé, qu'une autre dont le cœur eſt inſenſible.

Il n'eſt point de mépris qui ne ſoit rigoureux,
Mais c'eſt un moindre mal de ſe voir amoureux
D'une beauté pour tout inexorable,
Que d'un objet qui brûle d'autres feux.
La gloire eſt grande à vaincre une inſenſible aimable,
Et du moins en l'aimant ſi l'on eſt miſerable,
On n'a point de Rival heureux.

Si le merite d'être aimé doit récompenſer du chagrin de ne l'être pas.

Quand d'un cœur qu'on attaque on manque la victoire,
Ce qu'on a de merite a beau paroître au jour,
Le merite ſuffit pour contenter la gloire,
Mais il ne ſuffit pas pour contenter l'amour.

Lequel eſt le plus malheureux d'un Amant abſent & aimé, ou d'un preſent & mal-traité.

Lorſqu'on aime tendrement,
Et que l'on eſt aimé de même,
Il n'eſt rien plus fâcheux qu'un triſte éloignement,

Sur

Sur tout quand un Rival eſt près de ce qu'on aime,
Bien qu'il en ſoit ttaité peu favorablement;
Cependant quelqu'ennui que l'abſence nous cauſe,
Ne dût-elle finir qu'au bout du jugement
Par oüi dire ſeulement,
Être aimé tendrement,
Eſt une douce choſe.

❧

DIALOGUE DU MERITE ET DE LA FORTUNE.

LE MERITE.

C'Eſt une choſe ſi rare pour moi de vous rencontrer, que je ne puis me reſoudre à vous laiſſer paſſer ſans vous faire civilité. Permettez-moi donc, Madame, de vous entretenir un moment.

LA FORTUNE.

Notre ſexe reçoit rarement les civilitez d'un inconnu ; ſi vous voulez donc, Monſieur, que je me reſolve à vous écouter, reſolvez-vous à me dire votre nom.

LE MERITE.

Ma franchiſe merite bien la vôtre, vous ne devez pas diſſimuler lorſque je parle ouver-

ouvertement ; je ne crois pas être inconnu de vous, si vous voulez ouvrir les yeux sur moi.

LA FORTUNE.

Si vôtre nom ne m'est plus connu que votre personne, nous pourrons nous separer sans nous entretenir : voyez ce que vous avez à faire, choisissez ou de vous retirer, ou de vous nommer.

LE MERITE.

Si je fais difficulté de vous dire mon nom, c'est pour vous épargner un peu de honte ; car je ne doute point que vous ne rougissiez de m'avoir persecuté, quand je vous aurai dit qui je suis. Mais puisque vous le voulez sçavoir,

Je suis le Souverain de ces esprits parfaits,
Que le Ciel liberal a comblé de bienfaits,
Ces favoris de la nature,
Qui n'agissent que par mesure :
Ces esprits sages & vertueux ;
Qui n'ont rien de defectueux :
Ces hommes, des hommes d'élite,
Qui passent pour gens de merite,
Ne connoissent que moi qui suis au-dessus d'eux.

Je croi que vous m'entendez ſans que je m'explique davantage, & que vous jugez bien que je ne ſuis point autre que le Merite.

LA FORTUNE.

Je vous ai fait plaiſir de vous dire que je ne vous connoiſſois point, je vous ai donné occaſion d'en faire vos qualitez à votre aiſe, & de faire un portrait qui ne vous reſſemble point du tout. Au reſte, j'en ſuis plus fâchée que vous; car ſi vous étiez ce fier Souverain des eſprits bien faits, comme vous le dites, j'aurois beaucoup de gloire de me voir la Souveraine d'un Souverain même.

Le merite n'eſt rien qu'un avorton de l'ame,
Si je ne le viens ſecourir,
Quand il commence à naître, il commence à mourir,
Si je n'en ſuis la Sage-femme.
Vous élevez en vain ceux que je précipite,
On le reconnoît chaque jour,
Et l'on voit plus de gens faire aujourd'hui la cour
A la Fortune qu'au Merite.
L'on a beau me nommer une Dame legere,
Chacun brigue mon amitié,

Votre

Votre conſtance eſt moins utile de moitié
Que ma viſite paſſagere.

LE MERITE.

Je ne m'étonne point que vous ne m'ayez pas connu d'abord, puiſque vous ne vous connoiſſez pas vous-même. Vous êtes auſſi aveugle en ce qui vous touche, qu'en ce qui me regarde. Pourquoi vous vantez-vous de m'avoir donné le jour, vous qui faites tous vos efforts pour m'en priver? Ne vous flattez point de cet honneur, non plus que de celui que vous pretendez tirer du grand nombre de vos Courtiſans, qui ſont le deshonneur de notre ſiecle corrompu.

LA FORTUNE.

Vous le prenez fort mal, quand vous dites que la corruption du ſiecle eſt ce qui groſſit ma Cour. Sçachez, que je n'ai jamais eu moins d'Adorateurs que dans ces derniers tems, où les hommes me conſiderent ſeulement comme une puiſſante Reine, moi, qu'ils adorerent autrefois comme une puiſſante Divinité. Pour vous, Monſieur, vous devez être accoûtumé à vous avoir dans l'obſcurité, puiſque vous êtes aujourd'hui tel que vous parutes hier:
jamais

jamais l'on ne vous a bâti de temples dans l'antiquité, & si vous y avez eu quelques victimes, vous les avez sacrifiées vous-même à votre reputation, croyant l'augmenter par des moyens qui n'ont servi qu'à la détruire.

LE MERITE.

Je l'avouë, l'on vous a dressé des autels autrefois, mais vous m'avoüerez que vous n'aviez pour adorateurs que des favoris que vous adoriez vous-même : encore quand vous leur faisiez du bien, ils ne pouvoient se dispenser de vous faire du mal, puisqu'ils vous faisoient passer pour une Divinité aveugle.

LA FORTUNE.

Mon aveuglement n'est qu'une malicieuse invention de mes ennemis. Pour se consoler de leurs disgraces, ils m'ont accablée de calomnies; ils se sont imaginez que j'étois aveugle, parce que je ne les regardois pas de bon œil, comme autrefois certains Amans mutinez creverent les yeux à l'Amour, & le dépeignirent depuis avec un bandeau; le voulant faire passer pour aveugle, parce qu'il ne leur étoit pas favorable, aussi je n'ai point de chagrin

chagrin de me voir traitée par mes ennemis, comme l'Amour l'a été par les ſiens. Au reſte, ſi je vous faiſois du bien, vous publieriez par tout que je ſuis la plus éclairée du monde, & je veux avoir le plaiſir de vous faire changer de langage quand j'aurai un peu changé de procedé avec vous.

LE MERITE.

Je ſuis de ces perſonnes qui n'ont point l'ame venale, & quelques bienfaits que vous vous arrachiez pour briguer mon eſtime, jamais vous ne viendrez à bout de vos injuſtes prétentions.

LA FORTUNE.

Nos Partiſans ſe vantent tous de cette même choſe; cependant quand je veux ouvrir la main ſur eux, ils ne diſent plus que j'ai les yeux fermez; leur interêt fait des miracles : car auſſi-tôt que je leur deviens liberale, je ceſſe, à ce qu'ils diſent, d'être aveugle. Leur fiérté n'eſt donc qu'un mépris d'un bien-fait dont ils ſe deſeſperent : ils ſe font bouclier d'un certain honneur qui ſe démonte, ils l'appliquent à ce qui leur plaît; & je ſuis aſſûrée que la plûpart de ces eſprits forts, qui diſent

que

que c'eſt une foibleſſe de me faire la cour, ſeroient ravi de porter mes livrées. Si je voulois les recevoir pour mes domeſtiques, ne doutez point qu'ils ne quittaſſent volontiers un maître avec lequel peu de monde s'enrichit.

LE MERITE.

Tous mes gens s'enrichiſſent avec moi, parce qu'ils apprennent à vivre contens.

LA FORTUNE.

Leur contentement eſt bien inquiet, puiſque tous leurs diſcours ſont des plaintes éternelles de leurs diſgrace. L'on ne trouve pas un homme d'épée qui ne diſe que les Cavaliers de merite ne ſont point recompenſez ; l'on entend rarement parler un Eccleſiaſtique qui ne diſe que le Merite ne lui a point donné un Benefice qu'il eſperoit de lui.

LE MERITE.

Ne vous y trompez pas, pluſieurs empruntent mes livrées pour être bien reçûs dans les compagnies ; & comme ils ſçavent que rien n'eſt fermé aux gens de merite, ils ſe diſent à moi, & ſont pour l'ordinai-

re à vous : ce qui vous doit faire connoître que mon credit passe le vôtre, puisque vos gens l'empruntent pour se produire. Au reste j'ai resolu de ne plus souffrir que l'on me prodigue de la sorte : je ferai désormais punir exemplairement ceux qui s'aviseront de contrefaire mon nom & mes armes.

LA FORTUNE.

Si mes gens se disent vôtres, vous me ferez grand plaisir de les en châtier : mais au fond, qu'elle sera leur penitence ? Les bannirez-vous du sens commun, dont vous pretendez être le Souverain ? Leur exil ne paroîtra pas rude, parce que de la façon que vous me les dépeignez, ils ne sont pas fort accoûtumez à cette Province, puisqu'ils quittent mon nom pour prendre le vôtre. Que ferez-vous par exemple à un Cavalier ou à un Ecclesiastique, quand ils auront contrefait vos armes ? Ce Cavalier n'étant seulement que Capitaine de merite ne craindra pas beaucoup que vous le cassiez de sa charge. Cet Ecclesiastique n'étant qu'Abbé de merite, n'apprehendera pas le dévolut. Par conséquent leur châtiment ne les desesperera pas, s'il ne consiste qu'à perdre le bien que vous leur avez fait.

Car

Car ces tîtres d'honneur que votre orgueïl nous cite,
Sont des tîtres de pauvreté,
Quiconque ſeulement eſt riche de merite,
Ne s'en trouve pas plus tenté.
Pour vous faire eſtimer vous faites des volumes,
Dont l'on n'eſt pas bien ſatisfait,
Et moi je fais plaiſir avec deux traits de plume
Quand je veux ſigner un brevet.
Ayez, ſi vous voulez, de l'eſprit comme mille,
Faites de la Proſe & des Vers,
Parlez bien, compoſez, & ſoyez fort habile,
Sans moi tout ira de travers,
Enfin de moi dépend toute la réüſſite
Malgré votre eſprit ferré,
Et vous êtes certain que toûjours le Merite
Sera ce que je le ferai.

LE MERITE.

Si ma réüſſite, dépendoit de vous, je ſerois extrêmement malheureux, puiſque vous ne jugez des choſes que par hazard.

LA

LA FORTUNE.

Il eſt vrai, c'eſt le hazard qui me conduit : mais jamais l'on ne blâmera une fille, quand elle eſt conduite par ſon pere : Vous ne ſçaviez peut-être pas que la Fortune étoit la fille du Hazard.

LE MERITE.

Il y a long-tems que je connois votre famille roturiere, & ſans doute à moins d'être aveugle, comme vous, l'on ne ſe vanteroit point d'une baſſe origine comme eſt la vôtre.

LA FORTUNE.

Vraiment à force de m'appeller aveugle vous m'allez rendre ſourde, & je voudrois déjà l'avoir été quand je vous ai rencontré; je n'euſſe point été accablée d'un nombre d'impertinences que vous me debitez inceſſament. Quoi donc vous appellez mon origine commune, parce que je ſuis fille du Hazard. Il paroît que vous n'avez jamais lû les hiſtoires qui ne parlent que des coups de hazard, ſur tout en matiere de guerre, où le hazard ſeul a remporté des victoires entieres : & c'eſt ſans

ſans doute le nombre de ces rares exploits qui lui a donné le nom de Grand, & ſi je voulois me flatter, je pourrois trouver le hazard auſſi ancien que le monde, duquel pluſieurs gens veulent que mon pere ait été le premier Artiſan.

LE MERITE.

Si vous avez l'obligation à votre pere de vous avoir donné la vie, votre pere vous a obligation de lui avoir donné la qualité. Depuis quand donc eſt-il ſi grand Seigneur? Nous l'avons vû aſſez long-tems tenir les Berlans, les Académies, & être maître de ces Jeux que nous avons depuis appellez du nom de votre pere, Jeux de Hazard. Il amaſſa quelque argent en ce bas emploi, & s'étant enrichi en appauvriſſant les autres, il acheta une petite charge à l'Armée, où jamais il ne donna de marque de ſon courage, mais ſeulement de ſon bonheur: il y trouva une femme déjà toute chauve, déjà veuve d'un nombre infini de ſoldats qu'elle avoit fait elle-même aſſaſſiner, & il épouſa cette femme appellée l'Occaſion. Il profita de ce mariage, lequel augmenta ſes biens déjà mal acquis de pluſieurs autres peu legitimes. Vous êtes venuë de cette alliance du Hazard & de l'Occaſion: voyez, Madame, combien votre origine

eſt

eſt illuſtre. Ne la trouvez-vous point encore preferable à la mienne, quoique je ſois le fils-aîné du Génie & de la Vertu.

LA FORTUNE.

Il y a pluſieurs Génies, & je ne crois pas que vous deſcendiez du bon. J'ai ſouvent entendu dire que le Génie épouſa une femme traveſtie, & qui n'étoit point la veritable Vertu: vous êtes, ſans doute, le fils-aîné de ces gens déguiſez.

LE MERITE.

Je veux vous deſabuſer. Mon pere fut ce Génie vanté par ſes rares qualitez, qui lui donnerent le nom de Beau; il fut l'admiration de ſon ſiécle, le favori des Dames de ſon tems. Leur converſation étoit ſéche, lorſque mon pere ne s'y rencontroit pas. Si quelque galant vouloit paſſer pour ſpirituel, il falloit qu'il fût produit par le beau Génie. Il eut du brillant beaucoup, & de la conduite par-deſſus tous les autres: car alors qu'il ſe vit generalement aimé de toutes les Dames, il ne les aima pas toutes legerement; il s'attacha ſingulierement à la Vertu; il l'épouſa à cauſe de ſa nobleſſe ancienne, de ſon eſprit ſolide, & de ſon honneur égal. Je ſuis venu de cet

auguſte mariage, & je vous défie de prouver que le Génie & la Vertu ayent produit autre choſe que le Merite.

Ainſi malgré votre manie,
Dont je ſuis toûjours combattu,
Je ſuis le fils du beau Génie,
Et l'heritier de la Vertu.
Je ne crains point votre inſolence,
Je ſoûtiendrai votre couroux,
Pourquoi choquez-vous ma naiſſance,
Si je ne la tiens pas de vous ?
J'ai vécu ſans baſſeſſe aucune
Avec tous ceux de mon parti,
Et je me ſuis toûjours ſenti
Fort au-deſſus de la Fortune.
Employez toute votre rage
Pour me priver de tous vos biens,
Je ſuis aſſez contens des miens,
Et n'en prétends point davantage.

LA FORTUNE.

J'aime les perſonnes réſoluës, & je crois que deſormais nous vivrons bien enſemble, pourvû que vous ſoyez toûjours de cette humeur. Je n'ai point de plus grand plaiſir au monde que de trouver des gens fermes & hardis. Je leur ſuis naturelle-
ment

ment favorable, & comme l'on dit, il n'y a que les honteux qui perdent avec moi.

LE MERITE.

L'on ne peut prendre des justes mesures sur votre humeur inégale; car tantôt les personnes hardies sont bien avec vous, & tantôt leur hardiesse vous importune. Je vous avouë, Madame, que si vous changiez un peu moins, il y auroit beaucoup plus d'avantage à être votre ami.

LA FORTUNE.

Je me rafraîchis quand je change, & je vous le dis serieusement; mon inconstance est l'unique fard que j'employe pour me faire aimer, c'est par ce moyen que je rajeunis, & que je fais dire à tout le monde, qu'il n'y a jamais eu de fortune.

Je renouvelle tous les ans,
Je me fais quand je veux d'agréables printems,
Et ne vieillis jamais, & j'en parois plus belle:
Ainsi mon changement m'empêche de changer,
A force de mourir, je deviens immortelle,

Cet art doit-il ſe negliger ?
La conſtance n'a rien de doux,
Elle eſt ſouvent la cauſe du dégoût :
Quand on ne change point l'on s'uſe & l'on ſe laſſe,
Une ferme amitié fait mollir le reſpect,
Pour me faire honorer la peur d'une diſgrace
Eſt mon admirable ſecret.
Lorſque mes plus grands favoris
Me donnent du ſoupçon d'un inſolent mépris,
D'abord ſans conſulter je les laiſſe & les quitte ;
Et puis ſi mon humeur dans la ſuite des tems
M'oblige une autrefois à leur rendre viſite,
Je les rencontre plus prudens.

LE MERITE.

Je ne vous ai trouvée conſtante que dans le ſeul deſſein que vous avez fait de me perſecuter avec tous mes gens.

LA FORTUNE.

Si je vous ai jamais fait la guerre, c'eſt parce que je ne vous connoiſſois pas : ainſi j'ai plûtôt eu pour vous de l'indifference, que de la haine ; mais à preſent que je ſçai ce que vous valez, aſſûrez-vous que j'aurai

rai ſoin de tous ceux qui me ſeront recommandez de votre part.

LE MERITE.

En travaillant pour moi, vous travaillerez auſſi pour vous; car l'on vous eſtimera mille fois davantage, lorſque l'on verra qu'il n'y aura plus deſormais aucun merite qui ne ſoit bien fortuné, aucune fortune qui ne ſoit bien meritée.

Pour lors tous les plus beaux eſprits
Produiront leurs doctes écrits,
Quand vous leur donnerez de juſte recompenſe,
Et pour élever votre nom,
Ils emploiront leur éloquence,
Vous conſacrant toûjours leur rime & leur raiſon.

Ils mettront même votre ſtatuë ſur le Parnaſſe; & ſi vous leur devenez favorable, je ne doute point qu'ils ne vous invoquent plus ſouvent que toutes les Muſes enſemble.

LA FORTUNE.

Mais Appollon ne m'en ſçaura-t'il point

mauvais gré quand je l'emporterai, comme vous le dites, au-dessus de ses Sœurs.

LE MERITE.

Apollon est fort raisonnable, & il aura bien de la joye de ce que ses Sœurs vous feront de l'honneur quand il verra que vous leur ferez du bien.

LA FORTUNE.

J'ai peur, si tous les Poëtes parlent de moi, parce que j'ai déjà passé pour un peu legere, de passer pour folle quand on me verra à la tête de tous leurs ouvrages; néanmoins je n'ai rien à craindre, lorsque j'aurai tous les gens de Merite de mon côté. Ce qui m'embarrasse seulement, c'est de trouver un moyen commode & honnête pour me tirer d'affaire avec mon pere, car tant qu'il me gouvernera, je ne pourrai être favorable aux personnes de votre parti : vous sçavez que le Hazard & le Merite ne sont pas d'intelligence : je vous prie, rêvons ensemble aux voyes de mon émancipation; mais comme j'ai peur que quelqu'un ne nous entende ici, & qu'il découvre notre mystere, retirons-nous pour en parler plus à notre aise.

LE

LE
MIROIR
OU
LA METAMORPHOSE
D'ORANTE.

JE me trouvai il y a quelques jours dans une compagnie, où la converſation s'étant tournée inſenſiblement ſur ces deſcriptions galantes & ingénieuſes que pluſieurs perſonnes ont faites d'elles-mêmes, ou de leurs Amis, & qui ont couru par le monde ſous le nom de Portraits, il s'en dit cent choſes jolies & curieuſes. On parla de la difference des bons & des mauvais, des qualitez neceſſaires à ceux qui ſe mêlent d'en faire, & enſuite de ceux qui avoient réüſſi dans ce genre d'écrire. Ce fut un bonheur à l'illuſtre Sapho de ne s'être pas rencontré dans cette converſation; car de la maniere que chacun ſe met à dire du bien de ceux qu'elle a faits, ſa modeſtie eſt un bien à ſouffrir. Je ſçai

qu'on ne s'avise guére de dire rien de semblable où elle est; mais je ne suis pas assûré que la crainte de l'embarrasser eût pû nous retenir; & j'en sçai qui, dans l'ardeur avec laquelle ils parloient, auroient été sans doute assez peu circonspects pour la loüer en sa presence de ces sortes de choses. Quoiqu'il en soit, ce qui fut dit me plût infiniment, & surtout je fut charmé d'une petit histoire qu'un homme de la compagnie nous fit sur ce sujet le plus à propos & le plus galamment qu'il est possible.

Voyez-vous ce grand faiseur de Portraits; (nous dit-il, en nous montrant le Miroir de la chambre où nous étions) ce fut en son tems un des hommes du monde qui excella le plus en ces sortes d'ouvrages, & qui eut assûrément la plus grande réputation avant qu'il fût métamorphosé. C'est dommage qu'on n'ait pû conserver jusqu'à nous quelque Portraits de ceux qu'il fit durant sa vie; mais on n'a jamais eu lieu d'en garder un seul. Il se contentoit de les montrer à ceux qu'il dépeignoit, & soit qu'il fût trop paresseux, soit qu'il apprehendât de passer pour Auteur, il observoit exactement de n'en donner jamais de copie.

Cette vision nous parut plaisante, & toute la compagnie témoignant souhaiter avec

avec empreſſement d'apprendre le particulier d'une telle métamorphoſe, le conjura d'en faire le recit.

Il y a peu de perſonnes (pourſuivit-il) qui puiſſe mieux que moi ſatisfaire votre curioſité, & vous conter exactement l'hiſtoire que vous me demandez, parce qu'il n'y a pas encore trois jours que je l'ai lûë. Elle eſt d'un Auteur Venitien, qui n'eſt pas à la verité fort connu, mais qui ne le cede aſſûrément à pas un autre de ſa Nation pour avoir des imaginations plaiſantes & extraordinaires. Cette hiſtoire eſt écrite en Proſe mêlée de quelques Vers que j'ai pris plaiſir à traduire en notre langue, & dont je pourrai bien me ſouvenir. Voici comment il la raconte.

Le Miroir que nous avons aujourd'hui parmi nous, fut autrefois un homme fort galant, fort propre & fort poli, qui ſe nommoit Orante, & qui ſe rendit conſiderable dans le monde par le talent extraordinaire qu'il avoit de faire des deſcriptions naïves & agréables de toutes choſes. Les loüanges qu'il en reçût, firent qu'il s'occupa avec plaiſir à faire le Portrait de beaucoup de perſonnes, qui ne pouvoient aſſez admirer comment il pouvoit compoſer des ouvrages ſi beaux & ſi finis en ſi peu de tems : car bien loin d'y employer des mois entiers, comme la

 plû-

plûpart de ceux qui s'en mêlent, il les composoit tous sur le champ, & sans aucune premeditation; tellement que ceux qui vouloient avoir leur Portrait, n'avoient qu'à se montrer à lui, & c'étoit fait en un moment. Il avoit encore une adresse admirable & toute singuliere : c'est qu'il faisoit le Portrait du coprs & de l'esprit tout ensemble, je veux dire qu'en dépeignant le corps, il en exprimoit si naïvement toutes les actions & tous les mouvemens, qu'il donnoit à connoître parfaitement l'esprit qui l'aimoit. En representant les yeux d'une femme, il en remarquoit si exactement la maniere de se mouvoir & de regarder, qu'on jugeoit sans peine si elle étoit prude ou coquette, stupide ou spirituelle, mélancolique ou enjoüée, & enfin quel étoit le veritable caractere de son esprit.

Cette perfection qu'avoit Orante de bien representer, étoit assûrément inconcevable; mais certes l'on pouvoit dire que hors ce talent particulier il n'étoit bon à rien. Ceux qui l'examinerent soigneusement trouverent que cette étrange inégalité venoit de ce qu'ayant l'imagination excellente, il n'avoit ni memoire ni jugement; & en effet, il ne se souvenoit jamais de rien; & si-tôt que les choses étoient hors de devant lui, elles s'effaçoient entierement

tierement de sa memoire. Pour le jugement, c'étoit encore pis; il ne pouvoit rien celer de ce qu'il sçavoit; quelque personne qui se presentât devant lui, il lui disoit à son nez toutes ses veritez, & sans aucune distinction de celles qui sont bonnes à dire d'avec celles qu'il faut taire, il appuyoit aussi fortement sur les choses du monde les plus outrageantes, que sur celles qui pouvoient le plus obliger.

Orante avoit trois freres qui se mêloient comme lui de faire des Portraits & des descriptions de toutes choses; mais il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent si bien faits, ni si habiles que leur aîné. Deux de ces freres étoient tous ronds & fort bossus, l'un par devant, & l'autre par derriere; & le troisiéme étoient tellement contraint dans sa taille, qu'il sembloit avoir un bâton fiché dans le corps. Celui qui étoit bossu par derriere, faisoit toûjours les choses plus grandes qu'elles n'étoient; & comme il étoit d'un naturel fort ardent, il prenoit feu tout à l'heure, & s'emportoit étrangement dans l'hyperbole: si bien qu'on pouvoit dire de lui, avec justice, qu'il faisoit un Geant d'un Pigmée, & d'une Mouche un Elephant. Le Bossu par devant étoit d'une humeur toute contraire, & n'avoit point de plus grand plaisir que

d'appetiſſer & amoindrir tout ce qu'il dépeignoit. Il y avoit encore cette difference en leurs manieres, que le premier étoit un peu confus, & tomboit ſouvent dans le galimathias pour vouloir trop exagerer; & que le ſecond étoit fort éxact, & repreſentoit tout avec une netteté admirable. Pour le troiſiéme, il étoit encore plus bizarre que ces deux-ci. Quand on lui donnoit à tirer le Portrait de quelque choſe de regulier, il en faiſoit un monſtre, où l'on ne connoiſſoit rien; & quand on lui preſentoit quelque choſe de bien difforme, il ſe mettoit ſouvent en humeur de l'embellir, & s'y mettoit quelquefois à tel point, qu'il en faiſoit un Portrait tout-à-fait agréable. Ces trois freres, quoique fort adroits & fort ſinguliers en leurs ouvrages, n'étoient néanmoins bons à voir qu'une fois ou deux par curioſité, & leur entretien devenoit ennuyeux, quand on demeuroit long-tems en leur compagnie. Comme ils étoient aſſez éclairez tous trois, ils s'apperçûrent aiſément qu'ils n'étoient pas bien venus dans le beau monde, tellement qu'ils ſe retirerent chez les curieux qui les avoient en grande eſtime, & qui les reçûrent dans leurs cabinets avec bien de la joye. Là, ils s'appliquerent entierement aux Mathematiques, où en peu de tems ils firent des merveilles,

&

&apprirent même aux plus ſçavans, mil ſecrets admirables.

Pendant que ces trois freres, devenus Mathematiciens, frequentoient les cabinets des Curieux, où ils demeuroient nuit & jour attachez, leur aîné ne bougeoit des cabinets des Dames, de leurs alcoves & de leurs ruelles, où il occupoit toûjours la plus belle & la meilleure place. On s'étonnoit aſſez de le voir ſi bien venu chez elles, vû l'étrange liberté qu'il ſe donnoit de leur dire toutes choſes; mais il étoit en poſſeſſion d'en uſer de la ſorte, & elles ſouffroient de lui ce qu'elles auroient trouvé mauvais de tout autre: elles euſſent veritablement bien ſouhaité qu'il ſe fût corrigé de cette naïveté trop grande, avec laquelle il leur reprochoit leurs défauts; mais il n'étoit pas en ſon pouvoir de rien diſſimuler, ou du moins c'étoit une faveur qu'on obtenoit ſi rarement de lui, qu'une femme s'eſtimoit tout-à-fait heureuſe quand elle pouvoit le rencontrer en humeur de la flatter un peu. Ce qui étoit aſſez ſurprenant, c'eſt que ces mêmes femmes qui le connoiſſoient pour avoir peu de jugement, le conſultoient neanmoins ſur mille choſes dont elles auroient été bien fâchées de rien reſoudre ſans ſon avis: elles ſe remettoient entierement à lui de leur contenance

nance & de leur geſte, du choix de leurs habits & de leurs coëffures, dont il ordonnoit ſouverainement; de ſorte qu'elles n'auroient pas attaché un ruban, ni mis une mouche, qu'il ne l'eût approuvée; & ſans mentir, il décidoit ſi pertinemment de la bonne grace & des ajuſtemens, qu'on remarquoit une notable difference entre les perſonnes qui s'étoient ſervies de ſes conſeils, & celles qui les avoient negligez. Malgré ſon peu de jugement, il étoit encore fort raiſonnable en une choſe où les plus ſages manquent ſouvent: c'eſt que lorſqu'il entretenoit une Dame; il la cajoloit ſelon ſa beauté; il ne s'emportoit point dans la derniere flatterie, & jamais il ne s'aviſoit de perſuader à une perſonne médiocrement belle, qu'elle l'étoit infiniment. Cette maniere de s'exprimer ſimple & naïve lui réüſſiſſoit ſi bien, qu'on demeuroit d'accord de tout ce qu'il diſoit; & comme il n'avançoit rien que de vrai-ſemblable, il n'avoit point le déplaiſir d'entendre une femme lui reprocher qu'il la prenoit pour un autre, ou qu'il ſe mocquoit d'elle. Il avoit avec cela une excellente qualité pour plaire à celles qui le voyoient, c'eſt qu'il les entretenoit toûjours d'elles-mêmes, & jamais de la beauté des autres; mais rien n'étoit de plus agreable que lui, lorſqu'il

ſe

ſe trouvoit auprès d'une perſonne parfaitement belle ; il la repreſentoit ſi bien avec tous ſes attraits & tous ſes charmes, que l'on croyoit la voir : & certes de la ſorte, qu'il avoit ſoin d'en remarquer les moindres traits & les plus petites actions, on eût dit qu'il en étoit paſſionnément amoureux, & que l'image de cette aimable perſonne étoit profondément gravée dans ſon cœur. Cependant elle n'étoit pas plûtôt hors de devant lui, qu'il ne s'en ſouvenoit plus, & ſi une autre femme également belle ſe preſentoit un moment après, il lui diſoit les mêmes choſes, & n'en paroiſſoit pas moins paſſionné, quoique peut-être il ne l'eût jamais vûë que cette fois-là. La verité eſt, qu'il étoit fort inconſtant, & que perſonne n'a jamais été ſi ſuſceptible que lui de differentes & nouvelles impreſſions. Cette mauvaiſe qualité n'empêcha pas neanmoins qu'il ne fût fort conſideré de beaucoup de Dames, qui ſe ſoucioient peu de ce qu'il diſoit aux autres, pourvû qu'il ne leur dît rien que d'obligeant. Sur tout il fut aimé tendrement d'une jeune perſonne fort galante, & qui étoit ſans doute une des plus belles de ſon ſiecle.

On tient que les perſonnes qui s'aiment beaucoup elles-mêmes, n'ont jamais de forte paſſion pour les autres, parce que

le

le cœur n'ayant aucun certain fonds d'amour précis & limité, il ne peut pas fournir à la poursuite de deux differents objets en même tems : cette maxime qui se trouve si veritable en mille rencontres, ne le fut pas en celle-ci. Et la belle Caliste qui est celle dont nous parlons, quoiqu'elle eût pour elle-même tout l'amour & toute la complaisance imaginable, ne fut pas exempte neanmoins d'une autre affection très-violente : au contraire, cette complaisance qu'elle eut pour sa personne augmenta celle qu'elle eut pour son Amant ; & l'on peut dire que l'amour propre qui détruit ordinairement toutes les autres amours, fit naître dans son cœur celle qu'elle eut pour Orante. Il seroit mal-aisé de remarquer précisément la naissance de cette affection ; tout ce qu'on en peut assûrer, c'est qu'elle commença dès son enfance, & qu'elle s'accrut avec l'âge, & à mesure que sa beauté augmentoit. Ce qui la disposa davantage à l'aimer, c'est qu'il fut un des premiers qui la cajola ; & qui dans un tems où peu de gens la regardoient encore, lui assûra qu'elle étoit fort aimable, & qu'on avoit tort de ne lui en rien dire ; mais ce qui acheva de la gagner entierement, ce fut un Portrait admirable qu'il fit de sa jeune Maîtresse un jour qu'elle se trouva beaucoup plus belle

qu'elle ne l'avoit encore été. Depuis ce tems-là, elle rechercha tellement les occasions de le revoir, que chacun s'apperçût de l'empressement qu'elle avoit pour s'entretenir avec lui. Ce qui confirma davantage l'opinion qu'on avoit conçûë de cette amitié naissante, fut qu'un jour Caliste étant entrée dans une chambre où étoit Orante, & où il avoit pris place entre deux fenêtres, qui étoit une place qu'il affectoit fort, soit que la lumiere lui fît mal, soit qu'il fût assez coquet pour chercher l'ombre, elle s'alla mettre vis-à-vis de lui, sans songer qu'elle s'exposoit elle-même au grand jour qu'elle avoit évité jusqu'alors, avec un soin qui n'est pas concevable ; mais elle ne pensoit qu'à se placer en un lieu d'où elle pût bien voir son cher Orante, & le contempler à son aise : depuis qu'elle fut entrée jusqu'à ce qu'elle sortit, elle ne leva pas les yeux de dessus lui, & bien que quelques personnes lui en fissent la guerre, elle ne pût s'en empêcher. Il lui arriva même bien des fois de repondre hors de propos à ce qu'on lui demandoit, parce qu'elle étoit trop attentive à lui parler des yeux, & à écouter en même-tems ce qu'il lui disoit. Cependant leur entretien étoit pour lors assez commun, & à dire le vrai,

Ce n'étoit qu'une bagatelle,
Qu'il repeta plus de cent fois;
Mais qui la charmoit toutefois,
Et lui sembloit toûjours nouvelle:
Il lui disoit qu'elle étoit belle.

La passion de l'aimable Caliste s'accrût si fort avec le tems, qu'elle ne pouvoit plus abandonner son cher Orante; elle voulut qu'il s'attachât à elle absolument, & qu'il la suivît par tout où elle iroit; de sorte que bien des gens disoient assez plaisamment qu'elle l'avoit toûjours pendu à sa ceinture. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'on les a trouvez cent fois seuls, & tête à tête dans une chambre. où ils passoient des jours presque entiers à s'entretenir, sans qu'il parût que la Dame se fût ennuyée. Un de ses Amans fort jaloux & fort emporté de son naturel, en pensa mourir de dépit un jour qu'il les surprit ensemble; la porte de la chambre étoit entr'ouverte, & ils étoient placez de telle maniere, qu'il voyoit sa Maîtresse sans qu'il pût voir celui qui étoit avec elle. Il jugea seulement qu'elle étoit en conversation galante avec quelqu'un, & quoiqu'il n'oüit pas ce qu'elle disoit, parce qu'il étoit trop éloigné, il le conjectura ainsi par les differens mouvemens de son visage, de ses mains, de ses bras, & de toute sa personne. Quel-

Quelquefois paiſible & tranquile
Elle ſe tenoit immobile,
Et ſembloit écouter avec attachement:
D'autrefois on eût dit en la voyant ſourire,
Qu'elle approuvoit obligeamment
Les galantes douceurs qu'on venoit de lui dire.

Tantôt ſes beaux yeux adorables
A tous les cœurs ſi redoutables,
D'un noble & digne orguëil paroiſſent animez :
Tantôt ces mêmes yeux quittant leur humeur fiére,
Languiſſans & demi fermez,
Jettoient negligeamment de longs traits de lumiere.

Quelquefois ſa bouche incarnate,
D'une maniere délicate,
Exprimoit de ſon cœur les tendres mouvemens,
Et tâchoit de ſe rendre encore plus aimable
Par mille petits agrémens
Que formoit tout au tour un ſouris agreable.

Tantôt ſon front chaſte & ſevere,
Se montroit émeu de colere,
Comme ſi ſon Amant en eût un peu trop dit;
Tantôt adouciſſant elle ſembloit ſe rendre,
Et d'un air aſſez interdit

Com-

Commander qu'il ſe tût, & ſouhaiter l'entendre.

D'une honte diſcrete & ſage,
Le feu lui montoit au viſage,
Qu'elle vouloit cacher en y portant la main;
Mais un petit ſoupir, vrai temoin de ſa flâme,
S'étant échappé de ſon ſein,
Découvrit en paſſant le ſecret de ſon ame.

Quoique toutes ces actions tendres & paſſionnées ne vouluſſent rien dire, & que l'aimable Caliſte n'entretînt de la ſorte Orante que par pur divertiſſement, & ſeulement pour ſçavoir de lui ſi elle s'y prenoit de bonne grace, le jaloux néanmoins qui crut que c'étoit tout de bon, ne pût ſe tenir d'éclater; & tout impatient de voir ce fortuné Rival qu'il haïſſoit déjà ſans le connoître, entre bruſquement dans la chambre, le viſage en feu, les yeux égarez, & avec la démarche d'un homme furieux & tout hors de ſoy; mais il fut bien ſurpris lorſqu'il vit qu'Orante étoit le galand, avec qui ſa Maîtreſſe s'entretenoit ainſi. Il n'en fut pas fâché, à dire le vrai; car bien qu'Orante fut tres aimable & de très-bonne mine, on ne s'allarmoit pas de le voir ſeul avec une Dame: il avoit aſſez d'entretien; mais c'étoit tout; & dans l'obſcurité même

me où les Amans ſont les plus dangereux & les plus entreprenans, on ſçavoit qu'il n'étoit pas capable de rien oſer : de ſorte qu'il paſſoit bien ſouvent les nuits dans la chambre des Dames, ſans que néanmoins on en ſoupçonnât rien à leur deſavantage. Orante, ſans s'étonner le moins du monde, ſe mocqua plaiſamment de l'incartade du jaloux : il en fit une deſcription naïve & ridicule, & lui fit voir en même-tems que cela étoit de fort mauvaiſe grace d'entrer ainſi tout effaré dans la chambre d'une Dame qu'il faiſoit profeſſion d'aimer ; & à qui d'ailleurs il ne pouvoit rendre trop de reſpect. Le jaloux en demeura honteux, & Caliſte, de ſon côté, parut fort interdite: Elle quitta donc la converſation qu'elle avoit avec Orante, pour en commencer une autre avec le nouveau venu, qui tout galand & tout ſpirituel qu'il étoit, n'eut garde de la cajoler ſi agréablement que celui qu'elle venoit de quitter. Il ſe mit à lui parler de ſes charmes: & pour lui donner à connoître la force de ſa paſſion, il lui repreſenta celle des attraits dont il étoit touché ; mais cet Amant n'avoit pas le talent d'Orante, & ſans mentir,

Quoi-qu'il fit avec adreſſe
Le Portrait de ſa Maîtreſſe,
Il paroiſſoit ennuyeux ;

Avec moins de langage
L'autre plus ingenieux,
En disoit bien davantage,
Et le disoit beaucoup mieux.

Aussi quittoit-elle volontiers toute autre compagnie pour celle d'Orante, qui assurément ne l'entretenoit jamais que de choses agréables, si ce n'étoit aux jours qu'elle étoit moins belle qu'à son ordinaire; car alors il ne pouvoit s'empêcher de lui dire ou qu'elle étoit pâle, ou qu'elle avoit les yeux battus, ou du moins qu'elle n'avoit pas bon visage. Cette façon d'agir n'étoit à la verité nullement galante; aussi en fut-il puni & très-severement, puis qu'enfin il lui en coûta la vie, qui lui fut ôtée par cette même personne, dont il étoit aimé.

Dans le tems que Caliste avoit le plus de passion pour Orante, & qu'elle lui en donnoit mille preuves obligeantes par les assiduitez qu'elle avoit pour lui, elle tomba malade d'une grosse fiévre, qui l'obligea de se mettre au lit. Les Medecins ayant reçonnu sa maladie, qui étoit quelque chose de plus qu'une fiévre, & qui étoit assûrement le maladie la plus fâcheuse que puisse avoir une belle personne, non-seulement pour le peril qu'il y a de la vie, mais aussi pour les atteintes cruel-

cruelles & funeſtes qu'en reçoit la beauté, firent retirer d'auprès d'elle tout ce qui pouvoit l'incommoder & commencerent par Orante, avec défenſes expreſſes de le laiſſer entrer, quelque priere qu'en fiſt la malade. Cet ordre ne fut pas difficile à obſerver dans le commencement & dans le fort du mal, qui ne lui permettoit pas de ſonger à autre choſe qu'à elle même; mais lorſqu'elle ſe vit hors de danger, on eut bien de la peine à reſiſter à l'empreſſement qu'elle eut de voir ſon cher Orante : elle le demanda cent fois à ſes femmes; elle les preſſa & par prieres & par menaces de le faire venir, mais inutilement : on voyoit trop le peril qu'il y avoit de lui donner cette ſatisfaction. Elle étoit tellement changée, qu'elle n'étoit pas reconnoiſſable; & ceux qui l'abordoient ne pouvoient preſque s'empêcher de témoigner leur étonnement, & l'horreur qu'elle leur faiſoit; on ſe gardoit bien néanmoins de lui rien dire qui la pût fâcher, & l'on tâchoit de lui perſuader que hors qu'elle étoit un peu bouffie & un peu rouge, elle étoit auſſi belle que jamais. Cependant elle jugeoit bien qu'on la flatoit, & qu'on craignoit de l'affliger, & enfin qu'il n'y avoit au monde que ſon fidele Orante qui fût aſſez ſincere pour lui dire franchement la verité. Un jour qu'el-

qu'elle ſe trouva ſeule, & que malheureuſement aucune de ſes femmes n'étoit demeurée auprès d'elle: preſſée d'impatience, elle ſe leve; & n'ayant mis ſur elle qu'une juppe, elle paſſe dans ſon Anti-chambre, où elle croyoit trouver Orante, & où en effet elle le rencontra appuyé ſur la table, où il attendoit toûjours qu'on le fiſt entrer. Tranſportée d'une extrême joye de le voir, & en même-tems ſaiſie d'une horrible crainte, qu'il ne lui apprît de mauvaiſes nouvelles, elle s'approche. Mais, helas! quelle entrevüë, & qu'elle fut cruelle à tous les deux! Elle ne fut pas plûtôt devant lui, que par une indiſcretion étrange, il lui dit, qu'elle faiſoit peur. On ne peut pas exprimer le dépit, ni la douleur qu'elle en reſſentit, ni la précipitation avec laquelle elle ſe retira, néanmoins comme elle ne pouvoit pas croire une choſe ſi ſurprenante, & que d'ailleurs elle vouloit voir ſi ſon inſolence iroit juſqu'à redoubler, elle s'avance toute tremblante & toute enflâmée de colere. Lui, ſans s'émouvoir, repete diſtinctement ce qu'il venoit de dire, & ajoûte ſeulement qu'elle avoit tort de s'émouvoir ainſi; & que cette grande alteration qui paroiſſoit ſur ſon viſage, ne ſervoit qu'à la rendre encore plus laide & plus épouventable. Ah! c'en eſt trop (s'écria l'infortunée

tunée Caliſte) tu t'en repentiras, & voici la derniere fois qu'il t'arrivera d'en uſer ainſi. En prononçant ces mots, elle prit un poinçon qui étoit ſur la table, & en frappa de toute ſa force le malheureux Orante. Quoique l'arme dont elle ſe ſervit ne ſoit pas de ſoi fort dangereuſe, & qu'elle fût conduite par la main d'une femme, elle fit néanmoins une telle bleſſure, que le coup ſe trouva mortel. Le pauvre Orante ne ceſſa pas néanmoins de lui dire ſes veritez tant qu'elle fut devant lui. Il eſt vrai qu'il ne s'expliquoit pas ſi nettement qu'à l'ordinaire, & qu'il étoit un peu confus pour vouloir s'exprimer en trop de manieres: mais il ne ſe rendit point tant qu'il pût ſe faire entendre; lors même, qu'il n'eut plus de force, ſon viſage mourant contrefaiſoit par ſes grimaces la laideur de ſa meurtriere. L'Amour qui ſuit par tout la beauté, & qui ne peut vivre un moment ſans elle, avoit quitté Caliſte depuis quelques jours; mais parce qu'il ne pouvoit pas oublier entierement une perſonne dont il avoit tiré de ſi grands avantages, & qui l'avoit rendu maître de tant de cœurs, il venoit la voir de tems en tems, pour apprendre de ſes nouvelles.

Ce petit Dieu qui aimoit Orante, & qui ſans doute lui eût ſauvé la vie, s'il

eût été preſent à cette avanture, n'arriva malheureuſement qu'après que le coup fut donné, & lorſqu'il n'étoit plus tems de le ſecourir: déjà ſa belle ame s'étoit envolée; & lorſqu'il s'approcha de lui, il ne trouva plus que ſon corps, ſans couleur, ſans mouvement, & froid comme glace. A la vûë d'un ſi triſte ſpectacle, l'Amour fut touché de douleur, & ſoûpira la perte qu'il venoit de faire; il ſe ſouvenoit que c'étoit de lui que mille perſonnes avoient appris l'Art de ſe faire aimer: que ſouvent une femme mediocrement belle, qu'il avoit aidée à s'ajuſter, avoit bleſſé des cœurs; que ſans ſon ſecours, elle n'auroit pas ſeulement touchez, & enfin qu'il perdoit en lui un de ſes plus importans Miniſtres, qui avoit travaillé le plus utilement pour la gloire & pour l'agrandiſſement de ſon Empire, & qui ſans doute s'entendoit le mieux à bien ranger des attraits, & à mettre des charmes & des appas en état de vaincre & de conquerir. Il eut à la verité quelque joye de la juſte punition d'Orante, qui avoit outragé ſi cruellement une femme dont il étoit aimé, & qui avoit contrevenu avec tant d'inſolence à la premiere & la plus inviolable de toutes ſes loix, qui eſt celle de ne jamais parler mal des femmes, & ſur tout en leur preſence: néan-

néanmoins, il eut bien ſouhaité lui redonner la vie ; mais on ne ſçait que trop que c'eſt une choſe au-delà de ſes forces, & que lui qui la donne à tout le monde, ne peut pas la rendre quand une fois on l'a perduë. Tout ce qu'il put obtenir des deſtinées, fut que le corps d'Orante ſeroit incorruptible, & qu'il auroit les mêmes qualitez que ſon ame avoit poſſedées. A peine l'Amour l'eut-il ainſi ordonné, que le corps d'Orante perdant inſenſiblement la figure d'homme, devint uni, poli, clair & brillant, capable de recevoir toutes ſortes d'images, & de les exprimer naïvement: ſi bien que dans le même tems, on lui vit repreſenter tous les objets qui ſe trouverent devant lui. L'Amour qu'il dépeignit avec ſon arc & ſont carquois, & tel qu'il étoit alors, en parût tout ſurpris. Il s'approche avec admiration, il ſe regarde de tous côtez, & remarque avec bien de la joye que depuis qu'il eſt au monde, il n'a rien vû de ſi beau, ni de ſi charmant que lui.

Comblé de plaiſir & de gloire,
Il contemple ſon front d'yvoire,
Ses yeux entincelans & doux,
Ses yeux qui font trembler le plus ferme courage,

Et de qui le muet langage
Eſt le plus éloquent de tous.

Il voit de ſa bouche divine
Le ris & la grace enfantine,
Dont lui-même ſe trouve épris;
Il void de ſes cheveux les treſſes vagabondes,
Qui mollement tombent par ondes
Sur un tein de roſe & de lys.

Il voit de ſes plumes changeantes
Les couleurs vives & brillantes,
Il en admire les appas,
Et ſemble s'étonner en les voyant ſi belles,
Pourquoi l'on ſe plaint de ſes aîles,
Juſqu'à vouloir qu'il n'en eût pas.

Il voit ſa trouſſe où ſont ſerrées
Ces petites fléches dorées,
Qui par tout le rendent vainqueur,
Dont les coups font languir d'un aimable martyre,
Et dont quelque part qu'il les tire,
Il ſçait toûjours frapper au cœur.

Le Dieu volage de Cythére,
Qui ſe mire & ſe conſidere,
Eſt amoureux de ſon tableau.

Et

Et ſon cœur enflâmé ſent un plaiſir extrême,
Qui le rend la moitié plus beau,
En voyant un autre lui-même.

Ainſi lorſque deux belles ames
Brûlans de mutuelles flâmes,
L'amour en a plus d'agrément,
Il répand dans les cœurs une joye incroyable,
Et jamais il n'eſt plus charmant
Que quand il trouve ſon ſemblable.

La ſatisfaction que reçût l'Amour en ſe mirant fut ſi grande, qu'elle diſſipa entierement le chagrin que lui avoit donné la mort du malheureux Orante, ſur tout quand il le vit métamorphoſé de la ſorte parce qu'il jugea bien qu'il pourroit d'orénavant lui être auſſi utile que jamais, & lui rendre en cet état les mêmes ſervices qu'il en avoit reçûs durant ſa vie.

Ainſi finit l'hiſtoire que ce galant homme nous conta; elle plût fort à la compagnie, & lui fournit un ample ſujet de converſation. Chacun fit ſa refléxion ſur l'aventure du malheureux Orante, & tous demeurerent d'accord qu'il avoit été veritablement un grand faiſeur de Portraits; mais qu'il n'étoit pas arrivé néanmoins à la derniere perfection de ſon Art, qui ne demande pas ſeulement une imagination vive & prompte comme la ſienne, pour dé-

dépeindre indifferemment toutes choſes ; mais qui deſire encore un jugement ſolide, qu'il n'avoit pas pour ſçavoir faire le choix de ces mêmes choſes, & pour bien connoître la belle maniere dont il les faut repreſenter ; parce que (dirent-ils) qu'en faiſant un Portrait ou quelqu'autre deſcription, il s'offre mille petites veritez, ou inutiles ou déſagreables, que l'on doit ſupprimer ; qu'il s'en preſente d'autres qu'il ne faut toucher que legerement ; & enfin que comme il n'eſt rien qui ne puiſſe être regardé de pluſieurs biais, l'adreſſe principale de celui qui travaille, eſt de les tourner toûjours du plus beau côté. Cette maxime fut appuyée par l'exemple de pluſieurs belles deſcriptions, & ſur tout de celles qui ſont dans Clelie & dans Celinte, qui furent admirées de toute la compagnie, & deſquelles il fut dit d'une commune voix, que ſi juſques à ce jour elles ont eûs peu de ſemblables, elles ſeront dorénavant le modéle de toutes les autres.



QUESTION

✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝✝

QUESTION GALANTE.

ALors qu'un veritable Amant,
A laiſſé prendre ſa franchiſe
Par un objet qui le mépriſe,
Le doit il aimer conſtamment?

REPONSE.

L'Amour, pour qui ſçait bien aimer,
N'eut jamais rien d'amer,
Les refus, les mépris de la beauté qu'on aime,
Et ſa colere même;
Peuvent toûjours charmer.
Dès-lors qu'on eſt ſoûmis aux loix d'une inhumaine,
On en doit tout cherir, même juſqu'à la haine,
Et comme un bon Pilote au milieu de la mer,
Peut ſurmonter le vent à force de ramer,
De même nous devons par la perſeverance
Vaincre l'indifference,
Les langueurs, les ſoûpirs, les pleurs, & les regrets,

Sont des agens diſcrets,
Par qui ſeuls nous devons ſurprendre
Les paſſages de Tendre,
Et quel qu'en ce deſſein puiſſe être le danger,
Un Amant doit mourir plûtôt que de changer.

QUESTION II.

QUand deux beaux yeux ont pû charmer,
Quelqu'un qu'on ne ſçauroit aimer,
Et qu'une aveugle obéïſſance
Suſpend un peu l'indifference,
Que dans nos jeunes cœurs font naître tous les jours,
Ces tyrans des tendres amours,
Peut-on malgré la deſtinée,
D'un fatal hymenée,
Goûter ces precieux momens,
Pour qui ſoûpirent tant d'amans?

REPONSE.

ENcor que d'être aimé ſoit un plaiſir ſenſible,
Ha! qu'il eſt impoſſible
Alors qu'on n'aime pas
D'en goûter les appas.

Quand

Quand un pauvre cœur eſt en butte,
Aux attraits qui le perſecute,
Quoique la politique avec tout ſon effort ;
Eſſaye en le flatant d'en radourcir la chûte,
L'amour eſt dans ce point plus cruel que la mort.

QUESTION III.

LOrſqu'une Belle injuſte ordonne à ſon Amant,
Ou par amour, ou par caprice
De faire une injuſtice,
Et que l'honneur s'oppoſe à ce commandement,
Dans cette étrange peine,
Voyant bien qu'un refus le peut faire haïr,
Doit-il rompre ſa chaîne,
Ou doit-il obéïr ?



REPONSE.

L'Amour n'eſt jamais ſans eſtime,
Je ſuis délicat en ce point
Que je crois qu'on ne m'aime point
Lorſqu'on m'oblige à faire un crime:
Dedans cette neceſſité
D'obéïr, ou rompre ſa chaîne,
Il vaut mieux quitter l'inhumaine,
Que de faire une lâcheté.

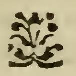
AUTRE REPONSE.

TOus les commandemens doivent être des loix:
A ceux qui d'une Belle adorent la puiſſance,
Il ne doit plus être en leur choix
De mettre la raiſon & l'amour en balance:
Ils doivent obéïr enfin aveuglément,
Si-tôt que l'on raiſonne, on ceſſe d'être Amant.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠

AUTRE.

TErnir la gloire des Amans,
Lorſque pour eux on a du tendre :
Aimer, haïr à même-tems,
C'eſt ce que je ne puis comprendre :
L'amour eſt fondé ſur l'eſtime,
La generoſité regle tous ſes deſirs,
Les illuſtres projets forment tous ſes plaiſirs.
Il abhorre toûjours la baſſeſſe & le crime :
Auſſi d'abord qu'une beauté
Nous force à faire une injuſtice,
Nous devons au mépris en faire un ſacrifice,
Et nous venger ainſi de ſa temerité :
Lorſqu'une Belle injuſte exerce ſon empire,
Ce n'eſt pas l'amour qui l'inſpire.



A MADEMOISELLE

DE SCUDERY,

Sur un Pigeon étranger qui venoit débaucher ſes Pigeonnes.

VERS IRREGULIERS.

NE ſçauriez-vous en paix poſſeder vos Pigeones,
Et faut-il qu'à chaque moment
Vous voyez arriver à ces tendres mignones,
Ou la mort ou l'enlevement ?

C'étoit aſſez que l'autre année,
La colere d'un chien contr'elles déchaînée,
De votre favorite ont cauſé le trépas,
Sans qu'après un coup ſi funeſte,
Un Pigeon qu'on ne connoît pas,
Vienne vous enlever le reſte.
Quoi ! cet oyſeau ſi doux vous a joüé ce tour ;
Lui qu'on croit la même innocence,

Et ſous une belle apparence
Il cachoit l'humeur d'un Vautour.

Deſſous ſa blanche petitoye,
Il eut tant de malice & de temerité :
Ha, peut-être qu'il s'eſt gâté,
Avec quelques oyſeaux de proye.

Mais, Sapho, jugeons autrement,
Croyons le Pigeon moins coupable :
Il vit votre Pigeone & la vit fort aimable,
D'abord il devint ſon Amant,
La Pigeone à ſon tour ne lui fut pas cruelle,
Elle brûla pour lui d'une ardeur mutuelle,
Et c'eſt de ſon conſentement,
Qu'il a fait cet enlevement.

Son action n'eſt pas un crime,
Sapho, vous devez l'approuver,
Ce Pigeon ſçût d'amour cette belle maxime,
Que lorſque par ſes ſoins on ne peut arriver,
A la poſſeſſion de l'objet qu'on eſtime,
Il n'eſt rien tel que d'enlever.

I. ELEGIE A MADAME la Comtesse de * * *

LE fortuné Tirsis sur les rives de Seine,
Alloit souvent chanter son amoureuse peine ;
Mais s'il fut toûjours conduit par ses soupirs,
Il s'y sentit enfin porté par ses plaisirs :
Sa fortune presente & sa douleur passée
Lui formoient des objets si doux à la pensée,
Que pour s'entretenir de ses plus chers secrets,
Avec ses confidens ainsi que lui discrets,
Il cherchoit les rochers, les bois, les solitudes,
Qui furent les témoins de ses inquiétudes.
Ce Berger transporté de son sort bienheureux
Suivant le mouvement de son cœur amoureux,
Se trouva dans le fond d'une forêt sauvage,
Dont les feüillages verds & l'agréable ombrage
Retentissoit des chants de cent petits oyseaux

Qui sembloient s'accorder au doux bruit des
ruisseaux.
Ces beaux lieux où l'on voit mille roses fleuries
Charmerent quelque tems ses douces rêveries,
Puis se representant l'excès de son bonheur,
Il profera ces mots pleins d'amour & d'ardeur.
J'aimois, vous le sçavez, la jeune Climéne,
Sans esperer de voir jamais finir ma peine,
Et quand de ses beaux yeux je me sentis charmer,
Je fis tous mes plaisirs de la voir & l'aimer :
Ces beaux yeux mes vainqueurs, doux tyrans de mon ame,
Ces miracles d'amour, ces sources de ma flâme
Firent sur moi l'essai de leur divin pouvoir,
Et blesserent mon cœur sans s'en apperçevoir.
Mais comme le premier je reconnus ses charmes,
Je ressentis ses traits & lui rendis les armes :
Amour, ce doux vainqueur, qui nous force d'aimer,
A sçû pour moi la vaincre & pour moi l'enflâmer.

Oüi, mes chers confidens, je vais ceſſer de
craindre,
Vous ne m'entendez plus ſoupirer ni me plaindre :
Et quand je quitterai le ſoin de nos hameaux,
Pour venir en ces lieux enfler mes chalumeaux,
Vous entendrez chanter ſur ma douce muſette,
De mes charmans plaiſirs la tendre chanſonette,
Ma peine va finir par un deſtin plus doux,
Gardez-bien mon ſecret, je ne le dis qu'à vous,
Celiméne veut bien faire toute ma gloire.
Et de tant de Bergers qui ſentoient ſa rigueur,
Seul, elle m'a choiſi pour me donner ſon cœur,
Seul, je poſſederai cette jeune merveille,
Dont la rare beauté n'eut jamais de pareille ;
Vous qui ſçûtes mes maux & mes triſtes ſoupirs,
Beaux deſerts apprenez deſormais mes plaiſirs,
Ecoutez les diſcours de ma belle Bergere.
J'étois prêts d'elle aſſis ſur la verte fougere,
Lui contant mes tourmens & tout noyé de pleurs,
J'étois près d'expirer de mes vives douleurs.

O Berger trop heureux ! ſoit conſtant, me dit-
elle,
Je vais recompenſer ton amour ſi fidéle ;
Je te donne mon cœur, en eſt-ce aſſez, Tirſis,
Pour quitter tes chagrins & tes cruels ſoucis ?
Songe que pour toi ſeul j'abandonne à leurs
peines,
Les Bergers plus parfaits de ces aimables plai-
nes,
Je ne te conte point l'indiſcret Alidon,
Mais vois l'amour conſtant du charmant Lo-
ridon,
Regarde ſa beauté, regarde ſon merite.
Pour toi, je le mépriſe, & pour toi je le quitte ;
Tout ce qu'il dit m'ennuye ; & lorſque je te
vois,
Mon cœur & mes deſirs courent toûjours
vers toi,
J'aime de ton eſprit la tendreſſe infinie,
Et j'aime de ta voix la douce melodie.
Quitte, quitte, Berger, cette morne lan-
gueur,
Puiſque je vais quitter mon injuſte rigueur,
Conſerve-moi ton cœur, ſois conſtant, ſois
fidéle,
Je jure de t'aimer comme une Tourterelle :
Aimons-nous donc, Tirſis, mais aimons-
nous toûjours,

Et faiſons voir qu'il eſt d'éternelles amours.
Ces diſcours ſi charmans, cet amoureux langage
De mes eſprits charmez m'empêcherent l'uſage ;
Je ne puis lui répondre, & les ſens enchantez,
Je parus inſenſible à ces rares bontez :
Mais ce fut toutefois prouver à Celiméne
De l'excès de ma joye une preuve certaine,
Et ce muet langage alors qu'on ſçait aimer
En explique bien plus qu'on n'en peut exprimer.
Vous, à qui j'ai parlé des ſecrets de ma vie
Et des felicitez dont ma peine eſt ſuivie :
O vous qui n'entendez que plaintes & ſoupirs !
Alors que mes Rivaux tous brûlans de deſirs,
Viendront vous raconter leur peine & leur martyre,
Aimables confidens, gardez-vous de leur dire
Que ma belle Bergere a reçû tous mes vœux,
Et que ce digne objet recompenſe mes feux ;
Si toutefois la joye & l'extrême allegreſſe,
Peintes ſur mon viſage au lieu de la triſteſſe ;
Si mon contentement ne leur découvre pas
Que Celiméne enfin a conclut leur trépas :
Mais, quand pour leur donner quelque peu d'allegeance,

Vous

Vous voudriez bien flatter leur extrême souffrance,
Ces Bergers sans espoir, ces Amans malheureux
Connoîtront assez-tôt leur destin rigoureux,
Alors que sous le frais de ce bocage sombre
Auprès de ma Bergere assis tous deux à l'ombre,
Ils me verront passer tant d'heureux & beaux jours
En nous entretenans de nos tendres amours.
Quelquefois nous serons au bord de la fontaine,
Pendant que nos troupeaux iront parmi la plaine :
Là, je lui chanterai sur quelque joli son
De nos charmans plaisirs la nouvelle chanson,
Et de mille baisers que je voudrois lui rendre
Je lui ferai payer le plaisir de l'apprendre.
Ainsi s'écouleront nos plus heureux momens
Dans la douce langueur de mille embrassemens;
Ainsi de nos jaloux malgré toute l'envie,
J'attens de Celiméne une plus douce vie,
Et jamais des destins les soins officieux,
Ne firent d'un mortel le sort plus glorieux.
Amour, que tes plaisirs surpassent bien tes peines,

Qu'on

Qu'on ſupporte aiſément le doux poids de tes
chaînes ;
Quand après ſes tourmens, ſes mortels déplai-
ſirs,
D'un amoureux Berger tu combles les deſirs :
Et vous charmans oiſeaux, hôtes de ces bo-
cages,
Qui vous plaignez d'amour par vos triſtes ra-
mages,
Vous devez eſperer enfin un ſort plus doux,
J'étois, vous le ſçavez, plus malheureux que
vous.
Miracle de nos jours ! Comteſſe incompara-
ble,
Beau ſujet de mes vers dont l'eſprit adorable
Juge ſi bien les airs les plus melodieux ;
Vous de qui les doux chants pourroient char-
mer les Dieux,
Venez pour un moment ſous le frais de cet hê-
tre,
Entendre de Tirſis la muſette champêtre,
Daignez voir un Berger au comble de ſes
vœux,
Vous qui de vos Amans faites des malheu-
reux :
Ecoutez ſa chanſon elle eſt pour vous nou-
velle,
Et vous n'en avez point fait chanter une telle :
On ne chante en tous lieux rien que votre ri-
gueur, Mais

Mais Amour ſçaura bien vous trouver un vainqueur
Qui par ſes beaux concerts & ſa douce harmonie,
Inſtruira l'Univers de ſa gloire infinie.

MAXIME D'AMOUR.

S'Il arrive dans vos abſences
Des ſujets d'éclairciſſement,
Amans, faites vos diligences
Pour vous éclaircir promptement :
Mais quoique vous puiſſiez librement vous écrire,
N'eſperez pas trouver par là votre repos :
On s'explique fort mal, quoique l'on puiſſe dire,
Et cela ne guerit qu'à demi de ſes maux :
Iris, il ſe faut voir & parler tête à tête,
Croyez-moi, l'on s'entend bien mieux
Par le ſeul langage des yeux
Que par tout celui qui nous reſte;
Et pour peu qu'on ajoûte à leurs charmans diſcours
Ou de bon traitement ou bien quelque tendreſſe,
Et que pour le coupable Amour vient au ſecours,
Il eſt bien criminel ſi le courroux ne ceſſe.

Retour

✢✢✢✢✢✢✢✢✢✢ ✢✢✢✢:✢✢✢✢✢✢✢x✢✢✢✢✢

Retour d'un deſeſpoir amoureux.

LE Berger Tirſis
Rongé de ſoucis,
De voir ſa Climéne
Rire de ſa peine,
Alla ſe percher
Sur un haut rocher,
Voulant finir ſon ſupplice
Dans un precipice;
Mais ſongeant que ce ſaut
Etoit bien haut,
Et qu'on mourroit
Quand on voudroit,
Et qu'on vivroit
Tant qu'on pourroit;
Quelque volage & legere
Que fût ſa Bergere,
Il fit nargue à ſes appas,
Et revint au petit pas.
Les Rimeurs Sylvains
Des autres prochains
Sur cette amourette
Firent chanſonnette,
Penſant que la mort
Eût fini ſon ſort,

Même

Même l'injuſte Climéne,
En étoit plus vaine ;
Pendant que ce Berger,
Loin de tout danger,
Bien s'aſſûroit
Qu'il ne mourroit,
Mais qu'il vivroit,
Tant qu'il pourroit ;
Et revenant vers ſa belle,
Il ſe mocqua d'elle ;
Et les Sylvains étonnez
En eurent un pied de nez.

LE NOUVEAU REGLEMENT D'AMOUR.

A ELIZE.

QUoi ! belle Elize, vous ne ſçavez pas le deſordre qui eſt arrivé dans l'Empire d'Amour ? On ne parle d'autres choſes dans tout Paris, & je m'étonne que vous qui y avez beaucoup de part, n'en ſoyez pas encore toute avertie ; toutes les Cabales amoureuſes en ſont effrayées ; tous les vrais Amans en ſont alarmez, & en font tout haut leurs plaintes ;

&

& l'on accuſe ſeulement les perſonnes de votre ſexe de n'en avoir pas tous les regrets du monde.

Le ſiecle d'inconſtance enfin eſt de retour,
Et l'amour même l'autoriſe,
Rendez graces à Dieu, belle & charmante Elize,
Vous pouvez coquetter ſans offenſer l'amour.

Mais puiſque vous ne ſçavez pas d'où vient cette nouveauté, je vais vous en inſtruire.

Sur le bruit qui couroit qu'on faiſoit une forte brigue devant le trône d'Amour, j'y courus d'abord; & comme je ſuis fort connu des moindres petits Amours, pour m'avoir ſuivi dans divers voyages que j'ai faits, je n'eus point de peine à entrer dans le Palais d'Amour, & même dans la ſalle, où il ſe tenoit une grande aſſemblée. Il y avoit grand monde, mais je n'y rencontrai que de ces gens qui ne ſçauroient aimer en un ſeul lieu, & qui courent de Belle en Belle. Tous ſembloient avoir beaucoup d'empreſſement, & même un peu d'inquiétude; & rencontrant d'abord un de mes amis, je lui demandai le ſujet qui avoit aſſemblé tant de monde; & voici ce qu'il me repondit:

Nous demandons justice au Souverain des Dieux,
Contre la cruauté des Belles:
On est las de les voir ingrates & rebelles;
Et parmi tant d'Amans qui leur offrent des vœux,
On les rebute tous sans leur faire justice;
Pour n'en accepter qu'un au gré de leur caprice.

Après avoir ainsi parlé, il me donna un papier qui contenoit ces vers, & qu'il avoit déjà presenté à l'Amour.

++++++++++++++++++++++++++++

PLACET A L'AMOUR.

GRand Dieu! dont le pouvoir s'éleve jusqu'aux Cieux,
Vous qui sçavez charmer les hommes & les Dieux,
Mille Amans rebutez de la rigueur des Belles,
Cherchent à vos autels un azile contr'elles.
On les voit, en Tyrans, se servir contre nous
Du pouvoir absolu qu'elles tiennent de vous,
Faire que sous leurs loix tant de monde soupire,
On les voit chaque jour usurper votre empire.

Suivant leur fantaisie, au gré de leur humeur,
Accepter, retenir, ou rebuter un cœur,
Et croire par l'orgueïl qui les rend temeraires,
N'être dessous vos loix qu'esclaves volontaires.
On ne peut plus aimer, si par votre pouvoir,
Vous ne les obligez à faire leur devoir,
Et si vous ne chassez cette sotte constance,
Qui n'est qu'un beau pretexte à leur indifference,
On croit impunément causer mille trépas,
Faire cent malheureux pour un qui ne l'est pas:
Et sur la folle erreur d'être toûjours fidéles,
Rebuter cent Amans qui soupirent pous elles.
Il est honteux, Amour, qu'il faille sous vos loix,
N'aimer qu'un seul objet, & n'aimer qu'une fois:
Si l'on ne voyoit pas plus d'Amans que de Belles,
On souffriroit des noms de constans, de fidelles:
Mais pour autoriser les infidelitez,
La nature est pour nous avare de beautez:
Et lorsqu'elle en produit par faveur ou fortune,
Elle en enlaidit tant pour en embellir une,
Pour

Pour la favoriser fait tant de laids objets,
Et s'épuise si fort pour embellir ses traits,
Qu'il faut que la douceur repare avec usure,
Le tort qu'en sa faveur nous a fait la nature.

Nous venons donc ici, vous conjurer, Amour,
De regler les abus qui sont dans votre Cour,
Et par vos Reglemens à jamais d'interdire
A la sotte fierté l'accès dans votre empire.

A peine avois-je lû ce Placet, que je vis venir l'Amour qui s'assit dans son trône, & prononça ces paroles :

Des Amans rebutez j'approuve fort la plainte,
J'apporte un Reglement qui pourra les venger,
Les Belles apprendront à me mieux menager,
Et qu'on doit m'obéïr avec respect & crainte.

Après avoir ainsi parlé, il distribua beaucoup de papier qu'il tenoit en sa main, à plusieurs petits Amours, leur commandant d'en porter de tous côtez, afin que personne n'ignorât son nouveau Reglement ; & un de ces petits Amours m'en donna un, dont voici la copie.

REGLEMENT D'AMOUR.

SUR les plaintes qui nous ont été faites contre la fierté des belles, qui abusoient du secret de plaire, que nous leur avions accordé, & sur l'avis que nous avons eu de leur cruauté, où leur fidelité déroboit à notre empire une quantité d'Amans fort considerable, nous avons trouvé bon, pour y mettre ordre, de les obliger à nous en fournir un nombre assûré; & afin de faire justice à tout le monde, voici l'ordre que nous prétendons y être observé.

Les belles brunes fourniront cent Amans.
Les belles blondes, quatre-vingts.
Les spirituelles qui n'ont pas de la beauté, soixante.
Les spirituelles qui n'ont que de l'agrément, trente.
Les mediocres beautez, cinquante.
Les agreables beautez, quarante.
Les personnes qu'on appelle bien faites, trente.
Les guaguis, dix.
Les friponnes, vingt.
Les laides, un.
Les laidrons, six.

Voilà

Voilà notre Reglement: & afin qu'il ſoit bien obſervé, nous enjoignons à toute perſonne, de quelque qualité & condition qu'elle ſoit, ſur peine de ne plaire plus, de venir ſe faire enrôller à ſon rang, ſelon le degré de beauté qu'elle ſera jugée avoir; & enſuite on ſera obligé dans l'eſpace de ſix mois, de venir preſenter devant notre thrône le nombre des Amans, auquel on aura été obligé.

Que c'eſt une illuſtre victoire,
De voir cent Amans ſous vos loix!
Mon cœur, quoiqu'alarmé d'en voir tant à la fois,
Regarde avec plaiſir l'éclat de votre gloire.

Mais pour en revenir au Reglement, dès que l'Amour eut prononcé ſon Arrêt, tout le monde ſubit; & moi qui avois la curioſité de ſçavoir l'effet que ce Reglement produiroit dans les eſprits, je ne manquai pas de me trouver le lendemain dès le matin dans la même ſalle où il étoit le jour de devant. En verité c'étoit une choſe fort plaiſante à voir; il y avoit tant de monde, qu'on ne pouvoit approcher du thrône. Les uns croyoient que c'étoit une injuſtice épou-

ventable, qu'on renverſoit toutes les loix d'Amour, que c'étoit établir la coquetterie, & qu'enfin on vouloit faire de toutes les belles perſonnes autant de Mademoiſelle...... les autres diſputoient contr'eux, diſoient qu'ils ne devoient pas parler ſi haut dans le Palais d'Amour, qu'on trouveroit peut-être moyen de le faire changer, ſi on s'y prenoit par la douceur: d'autres ne faiſoient que rire, & ſe mocquoient de ceux qui tenoient le parti de la conſtance: il y avoit auſſi des femmes, mais plus diſcrettes; elles cachoient leurs penſées, & attendoient en repos que l'Amour fût dans ſon thrône pour lui faire leurs plaintes. Enfin il parut; & comme j'étois venu des premiers, je me mis dans une place, d'où je ris fort à mon aiſe de ce que je vais vous raconter.

Le premier qui ſe preſenta devant l'Amour étoit un homme qui ſembloit ſaiſi de quelque mortel déplaiſir; & après quelques ſoûpirs précipitez, il prononça ces mots:

Quoi donc! Amour, pour toute recompenſe,
Après avoir langui ſi long-tems ſous tes loix,
Quand mon Iris ſi cruelle autrefois,

Semble

Semble vouloir payer mes vœux & ma conſtance,
Quoi ! cent Amans partageront mon ſort ?
Grand Dieu, pardonne à ma foibleſſe ;
Nul mortel n'oſera prétendre à ma Maîtreſſe,
Sans me donner la mort.

Je ne ſçai comment il pût achever ces paroles ; car il paroiſſoit ſi tranſporté, qu'il ne pouvoit parler mais l'Amour, ſans s'émouvoir, lui répondit ainſi :

Je ſuis ravi de voir ces tendres mouvemens,
Que mes traits font naître en ton ame.
Mais c'eſt trop s'emporter dans ces beaux ſentimens,
Iris a cent beautez, & ſans trahir ta flâme,
Son merite a dequoi contenter cent Amans.

Je vous aſſûre que ce pauvre Amant me fit pitié ; mais auſſi celui qui le ſuivit me fit bien rire : Il paroiſſoit aſſez gay, & parla ainſi à l'Amour :

Amour, Climene, eſt aſſez belle ;
Elle te doit au moins cinquante Amans,
Quoiqu'elle m'aime bien, quoiqu'elle ſoit fidelle,
Tu le veux, Amour, j'y conſens.

Mais ce nombre d'Amans m'importune & me
gêne,
On ne pourra jamais parler ſeul à Climéne,
C'eſt cauſer du deſordre ; & pour le prevenir,
Fais que chacun ait ſa ſemaine,
Tour-à-tour pour l'entretenir.

Amour ſoûriant de cette demande, lui répondit ainſi :

Quoique cinquante Amans entourent ta Maî-
treſſe,
Qu'ils la veillent ſans ceſſe, & qu'ils en ſoient
jaloux,
Quand on a de l'adreſſe,
On trouve en dépit d'eux les momens les plus
doux.

Il parut en même-tems une femme qui prenoit un ſoin extrême à cacher ſon viſage ; mais elle avoit la taille ſi belle, quoiqu'elle fit tout ce qu'elle put pour la cacher avec un grand voile, qu'on ne laiſſoit pas de l'appercevoir. Elle dit à l'Amour qu'elle venoit s'enroller ; mais comme elle étoit extrêmement laide, qu'elle le prioit de la regler ſur le pied des laides, ſans l'obliger à ſe montrer, pour lui en épargner la honte. Quoique l'Amour ne ſe méfiât pas de ſa feinte, néan-

neanmoins il lui dit qu'il falloit la voir. Cette femme ſurpriſe de voir que ſon deſſein n'avoit pas réuſſi, ſe jetta aux pieds de l'Amour; aprés avoir jetté ſon voile, elle fit entendre parmi ſes pleurs & ſes ſoûpirs, la voix du monde la plus touchante.

Amour je t'ay reçû dans le fond de mon cœur
Sans nulle reſiſtance.
Par quelle injuſtice & barbare rigueur,
Veux-tu forcer mon cœur à l'inconſtance ?
Je n'aime que Tirſis, lui ſeul peut m'engager,
Ce n'eſt qu'à lui que je veux plaire,
Je l'aime aſſez lui ſeul, Amour, pour ſatisfaire
A ce nombre d'Amans où tu veux m'obliger.

Amour parut touché de cette plainte, & lui répondit avec grande douceur :

Aimez votre Tirſis, j'y conſens, belle Iris,
Il aura votre cœur encor qu'on le partage :
Faites-le le premier de tous vos favoris ;
C'eſt un aſſez bel avantage,
Mais avec tant d'appas ce ſeroit grand dommage,
Que d'une ſeule amour votre cœur fût le prix.

Cette réponse ne la contenta pas; & remettant son voile elle se retira fort en colere. Une autre prit sa place, qui n'étoit pas moins belle, & qui outre sa beauté naturelle sembloit n'avoir encore rien oublié de tous les agrémens qui pouvoient lui donner de l'éclat. Avec un air fort enjoüé, elle parla ainsi:

Amour tu me vois assez belle,
Pour captiver cent Amans à la fois,
Je me plains seulement que tes nouvelles loix,
Font à mes yeux une injure cruelle,
Et bornent à trop peu le pouvoir de leurs feux,
Et c'est te faire tort qu'arrêter leur victoire;
Je te payerai bien, Amour, mais pour ma gloire
Ne donne point de borne au pouvoir de mes yeux.

Amour parut fort satisfait de sa plainte, & lui dit:

Ce noble orguëil est digne, Belle,
Etendez votre empire au bout de l'Univers,
Rangez par vos beaux yeux millle Amans dans vos fers:
Je ne leur ôte rien par cette loi nouvelle,
Pour regler leur pouvoir, je ne l'ay pas borné;
Et l'excès en amour n'est jamais condamné.

Je n'aurois jamais fait si je racontois toutes les plaintes qui furent faites. Un vieux jaloux vouloit que sa Maîtresse passât pour laide, afin qu'elle n'eût qu'un Amant; on lui faisoit voir que sa Maîtresse avoit le teint beau, les yeux bien fendus, la bouche belle, la taille admirable: enfin, tout ce qui peut faire une grande beauté. Il soûtenoit qu'elle étoit toûjours pâle, que sa bouche se défaisoit en parlant, que ses yeux étoient trop gros, & que sa taille, enfin n'avoit rien d'extraordinaire, Il en vint ainsi plusieurs; mais ce qui fut déplaisant, c'est de voir que comme les brunes avoient le premier rang, toutes les femmes qui avoient les cheveux d'un clair brun ou châtin clair, ou même blond un peu douteux, se rangeoient du parti des brunes; & l'on en voyoit même qui avoient mis des coins bruns. Ce qui étoit encore assez divertissant, c'est que pas une femme, hormis celle dont je vous ay parlé, ne vouloit passer pour laide; les laides étoient au moins de mediocres beautez; les mediocres beautez, s'estimoient au rang des Belles; il y en avoit même beaucoup qui avoient emprunté des Amans, & croyoient justifier leurs prétentions; les friponnes se plaignoient hautement, disant qu'elles avoient toûjours eu le

pas avec les agréables beautez, & qu'elles étoient de tout tems en poſſeſſion de toutes les mignardiſes d'Amour. Il y avoit un autre démêlé entre les belles blondes & les belles brunes; les premieres ſe prétendoient maltraitées de n'avoir pas le premier rang qu'elles diſoient avoir toûjours eu; les ſpirituelles d'un autre côté ſoûtenoient qu'elles devoient l'emporter deſſus la beauté: toutes ces perſonnes enſemble faiſoient un ſi grand bruit dans la ſalle, qu'Amour les fit approcher. On vit d'abord deux perſonnes admirablement belles, l'une en brun & l'autre en blond; la blanche prit la parole, & diſputa ainſi ſes interêts devant l'Amour.

Nous avons toûjours eu le prix de le beauté;
Et ſur le brun, entiere préference:
Amour, pourquoi mettre en balance
Un rang qui juſqu'ici n'étoit pas conteſté?
Pour faire une beauté divine & ſans ſeconde,
On la fit toûjours blonde.
On eſtime par tout l'or de mes blonds cheveux;
Et c'eſt toûjours en blond qu'on peint les Heroïnes:
Nous avons un éclat qu'on admire en tous lieux,

Et

Et de tout tems, enfin, les blondins & blondines,
Ont le deſſus dans l'empire amoureux.

La brune avec un ſoûris malin, lui répondit ainſi :

On eſt deſabuſé de cet éclat trompeur,
Qui vous donne tout l'avantage ;
Vous avez un brillant qui de loin prend un cœur ;
Mais pour le relever, vous manquez de courage ;
Mes appas ſont plus ſeurs & durent plus longtems ;
De mes charmes ſecrets, nul ne ſe peut défendre,
J'inſpire dans le cœur un amour bien plus tendre,
Et je ſçai conquerir & garder des Amans.

Comme l'Amour s'apprêtoit à leur répondre, une femme ayant percé la foule, ſembla, par ſa contenance, vouloir dire quelque choſe : elle n'étoit pas extrêmement belle, mais elle avoit de la beauté, & ſur tout une phiſionomie la plus ſpirituelle du monde : voici ce qu'elle dit à l'Amour :

Le prix que la blonde & la brune
Diſputent ici devant toi ;

Quoi-

Quoique ma beauté ſoit commune,
Amour, il n'étoit dû qu'à moi.
Ton nouveau Reglement, & me choque & m'irrite;
C'eſt par moi que tes feux ſçavent ſe ſignaler,
Et rien ne ſçauroit égaler,
L'amour que dans un cœur allume un vrai merite.

Une nouvelle diſpute ſuccedant à celle-ci, ſuſpendit encore le jugement d'Amour; c'étoit entre les friponnes & les agreables; mais Amour laſſé de tant de diſputes & de plaintes, leur impoſa ſilence.

Mes ordres ne peuvent changer,
Si de mon Reglement quelque belle ſoûpire,
Par ſon obéïſſance elle peut m'obliger
A l'élever au rang où ſon orguëil aſpire.

Vous voyez par là, Belle Elize, qu'il n'y a pas d'apparence que vous vous diſpenſiez de payer cent Amans; pour moi je n'ay garde d'en murmurer, puiſqu'il y va de votre gloire.

Elize, je conſens à ce comble de gloire,
Qui vous donne aujourd'hui le prix:
Mais lorſque ſur mon cœur j'obtiens une victoire,
Songez qu'il eſt permis d'avoir des Favoris.

STANCES.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

STANCES.

UN petit avis charitable,
Philis, croyez-moi, quittons-nous;
Vous me recevez d'un air doux,
Et vous êtes pour moi d'amour aſſez traitable,
Mais tout ceci n'eſt plus amour:
Le mien s'allentit chaque jour,
Enfin ma conſtance me laſſe:
Quoique nous nous puiſſions jurer
Chacun de nous deux s'embarraſſe,
Ha! finiſſons de bonne grace
Ce qui ne peut long-tems durer.

Lorſque ſes fureurs ſont paſſées
Qui forment les dépits jaloux,
Et ces deſirs cuiſans & doux
Qui regnent à l'abord de deux ames bleſſées,
Qu'à la place des paſſions
Surviennent les reflexions,
Qu'on prend un air modeſte & ſage,
Qu'on ſe paye d'un beau ſemblant
Que le tout n'eſt pas violent,
L'Amour devient un bon ménage,
Plûtôt qu'un commerce galant.

J'aì

J'ai crû m'exempter de tout blâme,
Et qu'enfin la ſincerité
Tenoit lieu de fidélité,
Quand on ne reſſent plus d'amour dedans ſon
ame,
Auſſi pour n'en rien déguiſer,
Et pour vous vouloir abuſer,
Je n'ai pas l'ame aſſez traîtreſſe,
Et c'eſt une funeſte erreur,
Quand il faut languir de triſteſſe
Auprès de la même Maîtreſſe,
Pour qui l'on a langui d'ardeur.

Reprenons ſans nulle contrainte,
Vous, votre cœur, & moi le mien;
Rompons ce prétendu lien
Qui de nos libertez avoit formé l'étrainte:
Oublions ce qui s'eſt paſſé,
Et d'un eſprit débarraſſé,
Croyons avec toute aſſûrance
Que ce que prônent les Amans,
Les feux, les fers, & les tourmens;
Amour, fidélité, conſtance.

Au ſurplus n'allez pas prétendre
Qu'une indiſcrette fermeté,
Qui juſqu'à l'extrémité,
Soit le parti qu'il vous faut prendre;
Lorſque l'amour tire à la fin,

Quand

Quand l'affaire eſt ſur le déclin,
L'effort de la perſeverance
Ne fait plus que nous abuſer :
Prevenons-en la conſequence,
Et dénoüons la violence
Des nœuds que le tems doit uſer.

Dans un état doux & paiſible,
Je ne reſſens ni bien, ni maux,
Je vois de bon cœur mes Rivaux,
Et même leurs tourmens me trouvent fort ſenſible :
A ne vous rien diſſimuler,
Je ſuis prêt à me conſoler,
Quand ils auroient votre ame entiere,
Je ne ſens plus dedans mon cœur,
Pour vous que l'amitié d'un frere :
Enfin quittez-moi la premiere
Pour en ſortir à votre honneur.

SON-

SONNET.

LOrſque du doux Tyran je mépriſai les traits,
Afin de m'exempter de flâme & de martyre,
Je n'avois pas prévû que vos brillans attraits,
Rangeroient pour jamais mon cœur ſous leur empire.

Je n'avois pas ſongé que ce Dieu tout exprès
Mettoit dans vos beaux yeux tout le feu qu'il inſpire,
Qu'il rendoit vos appas les plus vivans portraits
De celles qu'ici-bas l'on aime & l'on admire.

Cependant il l'a fait, & vos charmes puiſſans,
Cette voix de qui l'art enchante tous les ſens
M'a ſoumis tout entier à ſes beautez touchantes.

Puis donc que pour vous ſeule il s'eſt fait mon Vainqueur,
Soyez un peu ſenſible à mes flâmes naiſſantes,
Ou me rendez du moins ma franchiſe & mon cœur.

AU-

AUTRE SONNET
ſur de la Fleur d'Orenge.

RAre & divine Fleur qui portez en vous-même
Les plus douces odeurs, & tout le blanc des lys,
Pour croître ce jourd'hui votre bonheur extrême,
Allez parer Aminte, Amarante & Philis;

Puiſque ſans me ſervir de quelque ſtratagême,
Je n'oſerois toucher ces objets accomplis,
Goûtez à mon défaut l'avantage ſuprême
De toucher ſur des ſeins auſſi blancs que polis.

Coulans ſur tels appas votre plus belle vie,
Ne vous étonnez pas ſi je vous porte envie,
Et ſi de votre ſort je parois affligé:

Car vous allez baiſer tant de bouches de roſes,
Et vous repoſerez ſur de ſi belles choſes
Que je voudrois en vous être aujourd'hui changé.

VERS

VERS IRREGULIERS ſur la morſure d'un Couſin.

HOnneur de notre bocage,
Ornement de notre Cour:
Tremblez ſi vous êtes ſage,
Vous avez fâché l'Amour.

Anaxarette la belle,
Anaxarette cruelle,
Tremblez, tremblez en ce jour,
Ceci n'eſt point bagatelle,
Vous avez fâché l'Amour.

Ne vous en mettez plus en peine,
D'où vient ce nouveau tourment,
Je ſçai, je ne ſçai comment,
Son origine certaine,
Votre ame orguëilleuſe & vaine,
S'applaudit d'être inhumaine,
Sçachez qu'on ne l'eſt pas toûjours impuné-
ment.

Un Couſin avec rudeſſe,
Vous picqua ces jours paſſez;
Depuis il n'a point de ceſſe;

Il

Il vous pourſuit, il vous preſſe,
Déjà vous en gemiſſez,
Mais le Couſin qui vous bleſſe,
N'eſt pas ce que vous penſez,
Des raiſons font que je n'oſe
Vous déduire en franche Proſe,
Ce petit détail ici,
Un peu de métamorphoſe,
Il conviendra mieux auſſi;
Prenons de plus loin la choſe.

Ce Dieu que l'on nomme Amour,
Que vous connoiſſez peut-être,
Et que vous devez connoître,
Puiſque vous le faites naître,
En mile cœurs chaque jour,
Plein d'une rage ſecrette,
Du mépris dont on le traite,
Touché des gémiſſemens,
Et de l'éternelle plainte,
De vos malheureux Amans
Il eut recours à la feinte,
Pour vous picquer à ſon tour;
Et comme en habit d'Amour,
Il eût pû manquer d'atteinte,
D'un malin petit frelon,
Il prit l'aîle & l'aiguillon,
Le corſage & la figure,
Et vous fit mainte bleſſûre,

Du

Du chef jusques au talon,
Que si l'atteinte legere,
D'un foible & petit Cousin,
Vous pique & vous desespere,
Jugez de votre destin,
S'il se mettoit en colere,
Et que ce fût à pis faire,
Ou prendre une Cousiniere,
Contre ce petit Mâtin,
Et les oncles & la mere,
Pourroient perdre leur Latin;
M'entendez-vous bien ma chere;
Amour au commencement,
Est petit dans son enfance,
Ce n'est que jeu, qu'innocence,
C'est un Cousin seulement:
Mais aussi dès le moment,
Qu'une vaine resistance,
Et qu'un vain mépris l'offense,
Il devient un gros frelon,
Une guêpe d'importance,
Qui vous pique tout de bon:
Tous les soins de la famille,
N'ont sçû vous en preserver:
A mon sens, charmante fille,
Ce n'est pas une vetille,
Et vous y devez songer.

DAPHNIS
AU BOIS
DE BOULOGNE.

AGreable & charmant ſéjour
Qui faites toutes mes délices,
Songez en faveur de l'Amour
A me rendre vos bons offices,
Quand Amarante & Caliſton,
Plus dangereuſes qu'un Dragon,
Viendront en cette ſolitude,
Attendriſſez ſi bien leurs cœurs,
Qu'elles ſoulagent leurs douleurs,
De ma mortelle inquiétude.

Depuis le tems que je les voi,
Je ne puis rien gagner ſur elles;
Et pour plus grand mal, je prévoi
Qu'elles ſeront long-tems cruelles.
N'auriez-vous point quelque ſecret
Pour changer le fatal decret,
Qui me fait mourir tout en vie?
Employrai-je d'autres que vous,
Pour avoir des accès plus doux
Près ces Nymphes dignes d'envie?

Faites-leur entendre la voix
De ces Roſſignols qui ſoupirent,
Qui font tant d'efforts en ces Bois,
Qu'on pourroit craindre qu'ils n'expirent :
Faites-leur voir de toutes parts
Mille Oiſeaux, qui dans ces écarts
Attendent leurs couplés fidéles,
Cet exemple fera bien plus
Que le langage de Phœbus
Pour apprivoiſer ces rebelles.

Car entre nous, les ſoins, les Vers,
Près d'elles font peu de merveilles,
Les mots fleuris, ni les Concerts
Ne peuvent flatter leurs oreilles :
J'aurois voulu me détacher ;
Mais leur beauté pour m'acrocher
N'ayant pas beſoin de manege,
Cupidon ſonge à me vanger,
Il faut leur tendre quelque piége.

Mais je me ferois plus de mal,
Et j'augmenterois ma diſgrace,
Il vaut mieux par un Madrigal,
Me ſoumettre à demander grace :
Contre de ſi fiers ennemis,
On eſt plus petit que fourmis,
On n'oſeroit même ſe plaindre ;
Elles pourroient de leurs beaux yeux

En un moment brûler ces lieux:
Ainſi pour moi tout eſt à craindre.

++++++++++++++:++++++++++++++

MADRIGAL.

TIrſis d'un excès de plaiſir,
Etoit ſur le point de mourir
Entre les bras de Philis qu'il adore,
Quand Philis que l'amour range ſous même loi,
Et que le même feu devore,
Lui dit, ha mon Tirſis! ha ne meurs pas encore!
Je veux mourir avec toi;
Tirſis alors ſuſpend l'envie.
Qu'il avoit de perdre la vie;
Mais par cette contrainte il ſe met aux abois,
Et n'oſant pas mourir, il ſe meurt mille fois.

Cependant lors qu'au ſein de cette jeune Amante,
Le Berger à longs traits boit l'amoureux poiſon,
Elle qui ſent déjà qu'il entre en pâmoiſon,
D'un regard languiſſant & d'une voix tremblante,
Lui dit, mon unique ſouci,

Meurs, mon Tirſis, car je me meurs auſſi.

Soudain ce Berger tout en flâme,
Lui repond, comme toi, je me meurs, je me pâme :
Ainſi dans les raviſſemens,
Moururent ces heureux Amans,
Mais d'une mort ſi douce & ſi digne d'envie,
Que pour mourir encore, ils reprirent la vie.

SONNET.

POur vous prouver ma foi, s'il falloit expirer,
Vous verriez à quel point je vous ſerois fidéle :
Mais vous me preſcrivez une loi plus cruelle,
Quand vous me commandez de ne rien eſperer.

Laiſſez-moi ſans repos languir & ſoupirer ;
Ne me contraignez point à vous être rebelle :
Je vous obéïrois, ſi vous n'étiez trop belle,
Et moi trop amoureux pour ne rien deſirer.

Ce que vous m'ordonnez n'eſt pas de votre empire,
Votre rigueur peut bien augmenter mon martyre,

Juſqu'à

Jusqu'à me faire voir bien-tôt mon dernier
jour.

Mais si vous en venez à cette violence,
Vous connoîtrez, Iris, à ma perseverance,
Qu'on espere toûjours tant qu'on a de l'a-
mour.

++++++++++++:+++++++++++++

SONNET

Du Sieur D.... P.... fait une heure avant sa mort.

TOûjours tes jugemens sont remplis d'é-
quité,
Toûjours tu prends plaisirs à nous être propi-
ce,
Mais j'ai tant fait de mal que jamais ta bonté,
Ne me pardonnera qu'en choquant ta justice.

Oüi, mon Dieu, la grandeur de mon impie-
té,
Ne laisse à ton pouvoir que le droit du sup-
plice,
Ton interêt s'oppose à ma felicité,
Et ta clemence même attend que je perisse.

Contente ton desir, puisqu'il est glorieux,
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux:
Tonne, frappe, il est tems; rends-moi guerre pour guerre:

J'adore en perissant la raison qui t'aigrit:
Mais dessus quel endroit que tombe le tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du Sang de Jesus-Christ.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

REQUÊTE.

PLaise au grand General des Belles
Qu'Amour a choisi justement,
Pour juger souverainement
De tous les differens qui se trouvent entr'elles,
De considerer le bon droit
D'Uranie Demanderesse,
Sur une affaire de tendresse:
Dès long-tems elle possedoit
Un cœur tendre & galant, genereux & fidéle,
Qui n'avoit senti que pour elle
La douleur qui le tourmentoit.
Par ses divins appas la susdite Uranie

Avoit

Avoit acquis le cœur dont il eſt queſtion :
L'Amour dont tout reſſent la douce tirannie
L'en fit prendre poſſeſſion ;
Et jura par ſon Arc, & ſon pouvoir celeſte
Qu'il le ſeroit du reſte :
Elle en joüit deux ans aſſez paiſiblement,
Pour le mettre en valeur, fit fort grande dé-
penſe,
En ſoupirs pouſſez tendrement,
Et doux regards par complaiſance,
Qui coûtent bien plus qu'on ne penſe,
A qui n'en uſe pas fort liberalement.

Dans cet heureux état que nul autre n'égale,
Une abſence, ô fatalité!
Vint ſurprendre ſa felicité ;
Et pour mettre ce cœur en lieu de ſûreté,
Elle appelle Amour à ſon aide,
Qui le donne en dépôt à la fidelité ;
Qui lui promet de ſon côté
Qu'elle empêchera qu'il ne cede
Aux appas de la nouveauté.
Ah ! qu'en ce monde ici c'eſt un mauvais re-
mede ;
Car malgré ce qu'elle promit,
Deux mois après la Demandereſſe,
Eut laiſſé ſous ſa foi le cœur dont il s'agit,
La jeune Philis s'en rendit,
Soit par malice ou par adreſſe,

Sans resistance la Maîtresse.
Mais malgré son esprit, sa bouche & ses beaux yeux,
Elle n'a point de droit sur le cœur qu'on dispute,
Et vous devez traiter d'insulte,
Et d'attentat injurieux,
Tout ce qu'à notre préjudice
Il s'est passé dans ce cœur amoureux.
Et vous ferez sans doute une injustice,
Si vous ne la condamnez pas,
A nous rendre ce cœur, qui malgré son caprice,
Doit être à nous jusqu'au trépas.

LA TUBEREUSE.

IRis, vous aimez la Rose,
Comme la plus belle chose,
Que Flore ait dans son Etat,
Sa douce odeur, son éclat,
Et sa fraîcheur naturelle,
Vous la font trouver si belle,
Que vous dites en tous lieux,
Qu'elle est le charme des yeux,
Qu'elle est l'amour de l'Aurore,
Le plus beau bijou de Flore:

Qu'elle

Qu'elle eſt un feu parfumé :
Un petit aſtre animé ,
Une éclatante merveille ,
Une Nymphe ſans pareille ,
Une fleur dont les couleurs
De toutes les autres fleurs
Doivent attirer l'hommage ;
J'admire ce beau langage :
Mais, Iris, détrompez-vous ,
La roſe a des traits bien doux ,
Elle eſt belle , elle eſt pompeuſe ;
Mais près de la Tubereuſe ,
Elle n'a que peu d'appas ,
Et doit ne paroître pas :
Oüi , l'aimable Tubereuſe ,
Eſt une fleur glorieuſe ,
Sa délicate beauté ,
Sa grandeur , ſa majeſté ,
Les parfums qu'elle reſpire ,
Lui doivent donner empire ,
Sur toutes les autres fleurs :
L'ardent pere des chaleurs ,
Cet aſtre qui nous éclaire ,
Se dit proprement ſon pere ,
Auſſi c'eſt de ſon ardeur ,
Que lui vient ſa douce odeur :
Iris , je vous veux tout dire ,
Le lys pour elle ſoupire ;
Oüi , le lys , l'amour des Dieux ,

Et les délices des Cieux ;
Ce beau Lys pour cette belle
Brûle d'une ardeur fidelle,
Jugez par là du bonheur,
Qui regarde cette fleur.

Un jour la roſe étonnée,
De ſe voir abandonnée,
Du Lys ſon heros charmant,
Pour regarder cet Amant,
Qui lui coûte tant d'allarmes,
Elle redoubla ſes charmes,
Et fit un puiſſant amas,
De ces ſenſibles appas,
Qui peuvent toucher une ame,
Et rallumer une flâme,
Et fut ſe montrer ainſi,
Au Lys ſon cruel ſouci :
Mais, Dieux ! qu'elle fut honteuſe,
Ayant vû la Tubereuſe,
Qui s'élevant dans les airs,
Montroit tant d'attraits divers,
Que ſa beauté ſans ſeconde,
Sur toutes les fleurs du monde,
Sembloit emporter le prix,
Au dire même du Lys.

Cette ſurpriſe ſubite,
Rendit la Roſe interdite :

Quelques-tems elle rougit,
Et puis mourant de dépit,
De ceder à ſa rivale,
On la vit devenir pâle,
Dèſlors pour ſe ſignaler,
Elle alla monopoler
Toutes les fleurs d'un parterre,
Et leur inſpira la guerre:
Allons perdre qui nous perd,
Dit-elle, allons de concert,
Mes très-aimables voiſines,
Armez-vous de mes épines,
Courrons, courrons nous vanger,
Et ſans craindre le danger,
D'une façon valeureuſe,
Attaquons la Tubereuſe.
Cela dit, toutes les fleurs,
De differentes couleurs,
Et de differente taille,
Se rangerent en bataille;
Mille & mille papillons,
Pour ſuivre ces bataillons,
Et ſe joindre à leur querelle,
Volerent à tire d'aîle.

Tout alloit d'un pas ardent,
Tout marchoit, quand cependant,
La Tubereuſe alarmée,
De la marche de l'armée,

A la d'un air tout ſurpris,
Se jetter aux pieds du Lys,
Du Lys des fleurs le Monarque,
Qui fait voir plus d'une marque,
De puiſſance & de grandeur,
De ſageſſe & de candeur.
Seigneur, dit la Tubereuſe,
Si votre ame genereuſe,
Me refuſe du ſecours,
Je verrai finir mes jours,
Toutes les fleurs mutinées,
Sont à me perdre obſtinées,
L'honneur ſi tendre & ſi doux,
Qu'ici je reçoi de vous,
Le bien que j'ai de vous plaire,
Cauſe toute leur miſere :
Heroïque & tendre Lys,
Si de ces fiers ennemis,
Vous ne voulez me défendre,
Je me verrai bien-tôt prendre ;
L'on me deshonorera,
Helas ! on m'effeüillera,
Et votre fidéle Amante,
Mourra triſte & languiſſante.

Le Lys ému de pitié,
Lui dit, ma chere amitié,
La troupe des fleurs s'abuſe,
Si par force ou bien par ruſe,

Elle croit faire ſur vous
Tomber ſes plus rudes coups,
Quoi je vous trouverois belle,
Et d'une flâme fidelle,
J'adorerois vos appas,
Et ne vous défendrois pas ?
Ah! merveille incomparable,
Croyez-moi plus raiſonnable,
Croyez-moi plus genereux,
Croyez-moi plus amoureux.

Cela dit, le Lys commande,
Des Zephirs la douce bande,
Leur diſant animez-vous,
Et quittez votre eſprit doux,
Pour prendre un eſprit de guerre,
Volez & jonchez la terre,
De ces temeraires fleurs,
Qui cauſent mille frayeurs,
A ma belle Tubereuſe;
De cette troupe odieuſe,
Puniſſez le vain deſir,
Car tel eſt notre plaiſir.

Les fiers Zéphirs obéirent
Tous les champs en retentirenr;
Au lieu d'être frais & doux,
Ils paroiſſoient en courroux,
Ne reſpiroient que de rage,

Et faiſoient comme un orage.

Les papillons inconſtans,
Devinant ce mauvais tems,
Pour mettre à couvert leur tête,
De la prochaine tempête,
S'enfuirent legerement.
La Roſe dans ce moment,
Prévoyant bien ſa ruïne;
D'une groſſe & forte épine,
Dans l'excès de ſa douleur,
Alloit ſe percer le cœur;
Mais une fleur genereuſe,
Voyant cette malheureuſe,
Sçût ſi bien la retenir,
Qu'elle ne put ſe punir;
Les vents cependant volerent,
Et tout le camp deſolerent,
Jamais aux chaudes ſaiſons,
Lorſque les jeunes moiſſons,
Enflent d'eſprit nos courages,
L'effort ſubtil des orages,
Ne cauſa tant de douleurs,
Qu'en reſſentirent ces fleurs,
L'on en vit de toutes ſortes:
De languiſſantes, de mortes
L'une attendoit le trépas,
Et l'autre la tête en bas,
Ne faiſoit voir ſur la terre,

Qu'un

Qu'un reſte affreux de la guerre ;
Les Zéphirs ſouflant bien fort,
Ne reſpiroient que leur mort ;
Quelque fleur la tête baſſe,
Sembloit leur demander grace,
Et d'autres fort prudemment,
Prévoyant l'évenement,
Avec aſſez de conduite,
Se ſauverent par la fuite.
Voyant leur piteux état,
Et de leur triſte combat,
Flore ſçachant l'origine,
Ouvrant ſa bouche divine,
Dit aux Zéphirs courroucez,
Arrêtez-vous, c'eſt aſſez ?
Et de vos fieres haleines,
Ne deſolez plus mes plaines.
A ces mots doux & puiſſans,
Les Zéphirs obéïſſans,
Et perdant leur force extrême,
Devinrent la douceur même ;
Tous ces tourbillons épais,
Dont par d'invincibles traits,
Les fleurs furent abbatuës,
Se perdirent dans les nuës.
Flore par ſa majeſté
Et ſa douce autorité,
Ayant calmé toute choſe,
Elle fit venir la Roſe,

Et lui dit, votre attentat
Vient de perdre mon Etat,
Par des guerres inteſtines ;
Vous êtes de ces chagrines,
Qui ne peuvent ſans ennui,
Souffrir la gloire d'autrui :
Que ſi jadis votre adreſſe,
Du Lys gagna la tendreſſe,
Et ſi ce Prince autrefois,
A ſoupiré ſous vos loix,
Aujourd'hui la Tubereuſe,
Charmant ſon ame amoureuſe,
Et l'attirant à ſon tour,
Vous enleve ſon amour.
Le deſtin veut qu'il vous quitte,
Ou votre peu de conduite
Fait qu'il n'eſt plus enchanté,
D'une épineuſe beauté;
La Tubereuſe eſt galante,
Son odeur eſt raviſſante,
Tout l'air en eſt parfumé,
Et le Lys en eſt charmé :
S'il la cherit, s'il l'eſtime,
Son ardeur eſt legitime,
Puiſqu'il voit en cette fleur,
Et ſa taille & ſa couleur :
Près de cette fleur parfaite,
Vous n'êtes qu'une fleurette,
Qui voyez dans un matin,

Achever votre destin,
Cedez, cedez lui l'empire,
Puisqu'aussi-bien pour tout dire,
Le Lys sans abaissement,
Ne peut être votre Amant :
N'esperez plus qu'il vous aime,
Rose, rentrez en vous-même,
Et bornez tous vos destins,
A regner dans les jardins,
Tandis que la Tubereuse,
D'une façon glorieuse,
Regne par ses doux attraits,
Dans les augustes Palais,
Et parfume de son ambre,
Du beau Lys la belle chambre.

A cette dure leçon,
D'une piteuse façon,
La Rose pleine d'allarmes,
Repondît avec des larmes :
On la voyoit toute en eau,
Beaucoup plus qu'au renouveau,
Lorsque l'aube aux yeux humides,
Couvre de perles liquides,
Et moüille avecque ses pleurs,
Et les herbes & les fleurs :
Cette malheureuse atteinte,
Et de colere & de crainte,
Et de mille ardens desirs,

Par

Par des pleurs, par des soupirs,
Exprimoit mieux son martyre,
Que par tout ce qu'on peut dire.
Dans les grands maux, les discours
Sont d'assez foibles secours,
Pour parler d'une souffrance,
Il est un certain silence,
Que rien ne peut égaler,
Et qui parle sans parler.
Flore à la fin se retire,
Il vint un petit Zephire
Qui l'enleva dans les airs:
Cependant de ses revers,
La rose toute troublée,
Et d'ennui presque accablée,
S'évanoüit pour long tems,
Jusqu'à ce que le Printems,
En ranimant chaque chose,
Fit revivre aussi la Rose.
Elle parut de nouveau,
Mais son visage moins beau,
Et sa façon négligée,
Marquoient une ame affligée.

C'est le recit qu'en a fait
Un jeune & tendre muguet.
Iris, après cette histoire,
Ne combattez plus la gloire,
Que s'est acquise en tous lieux,

Au gré du lys & des Dieux,
Cette fleur ſi precieuſe,
L'admirable Tubereuſe,
Et dites que ſans gronder,
La Roſe lui doit ceder.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

STANCES Sur la fragilité de la beauté.

IRis, ne croyez plus à vos vaines penſées,
Quittez ces erreurs inſenſées,
Qui font de vos appas l'objet de votre amour,
Ce beau corps qui vous rend ſi charmante & ſi fiére,
Sera dans peu de jours un amas de pouſſiere,
Bien qu'il ſoit le Dieu de la Cour.

Quelque Art ingenieux que la ſage nature
Ait mis à former la peinture,
Dont on voit éclater les differentes fleurs:
Les plus rares beautez de l'Empire de Flore
N'ont jamais pû montrer à leur ſeconde Aurore
L'éclat de leurs vives couleurs.

Cette rare beauté, dont vous êtes ravie,
Comme une fleur eſt aſſervie

Aux

Aux rigoureuſes loix d'un funeſte deſtin ;
Elle a beau triompher dans un char de lumiere,
L'inexorable ſort, enferme ſa carriere
Dans les bornes d'un ſeul matin.

Un liquide criſtal, qui ſortant de ſa ſource
S'écoule d'une prompte courſe,
Un éclair dont on voit la brillante clarté
Diſparoît à nos yeux auſſi-tôt qu'elle eſt née,
Peuvent ſeuls exprimer la triſte deſtinée
De votre fragile beauté.

Je ſçai que mille Amans aveuglez de vos charmes,
Vous font un tribut de leurs larmes,
Et vous donnent un rang ſeparé des mortels :
Je ſçai que tranſportez de l'ardeur qui les preſſe
Leur folle paſſion vous erige en Déeſſe,
Et vous conſacre des Autels.

Ils adorent leurs fers, ils ſe font des Idoles
De vos ſouris, de vos paroles ;
Et la peur d'attirer la colere des Dieux
Ne leur donnent jamais des atteintes ſi vives,

Que produit de glaçons en leurs ames captives
La ſeverité de vos yeux.

Dans ce pompeux état de grandeur & de gloire,
Où d'une nouvelle victoire
Vos attraits chaque jour augmentent votre orguëil,
Vous n'apprehendez pas que votre beauté change,
Et rien ne vous plaît tant que la vaine loüange,
Qui vous affranchit du cercuëil.

Mais des ans fugitifs la rapide vîteſſe.
Vous ravira cette jeuneſſe,
Dont la ſeule fraîcheur entretient vos appas;
Et vous verrez le tems, Tyran des belles choſes,
Imprimer hardiment ſur vos lys & vos roſes,
Les ſombres traces de ſes pas.

Tout ainſi que l'on voit la ſuperbe Nature,
Etaler ſa riche parure,
Si-tôt que le Printems nous fait voir ſa beauté,

Et perdre en un moment ſes premiers avantages,
Alors que la ſaiſon des vents & des orages
Lui fait ſentir ſa cruauté.

De même quelque éclat qui ſur votre viſage,
Paroiſſe au printems de votre âge,
Soudain qu'il touchera ſa derniere ſaiſon,
De cet affreux hyver les rigueurs & les glaces,
Eteindront tous ces feux, effaceront ces graces
Qui tiennent nos ſens en priſon.

De ce teint délicat les couleurs animées
Par l'âge ſeront conſumées,
La lumiere, & la flâme abandonnant vos yeux
Il n'en partira plus aucun trait qui nous bleſſe;
Et la triſte blancheur qu'apporte la vieilleſſe
Couvrira l'or de vos cheveux.

Un ſi grand changement bornera votre empire,
Et l'Amant dont le cœur ſoûpire,
Honteux de ſes erreurs, blâmera ſes ſoûpirs;
Et ſans craindre les noms de lâche & de perfide,

A l'effroyable aſpect de la premiere ride
N'aura plus les mêmes deſirs.

Alors le déplaiſir de voir finir vos charmes,
Vous fera répandre des larmes,
Et mettre votre eſpoir en l'uſage du fard;
Vous croirez reparer ces funeſtes ruïnes,
Et redonner l'éclat à vos graces divines,
Avec ces adreſſes de l'art.

Mais de quelque ſecret dont ce trompeur ſe vante,
Jamais de la beauté mourante
Ses efforts ne ſçauroient ranimer les appas;
Et quand le cours des ans l'a miſe à l'agonie:
Bien loin de lui donner une ſeconde vie,
Ils en avancent le trépas.

On voit bien qu'à la fin de la ſaiſon cruelle
La Nature ſe renouvelle,
Et reprend du Printems les ſuperbes atours;
Et qu'après que la nuit a répandu ſes ombres,
Ce bel Aſtre des Cieux perce ſes voiles ſombres,
Et vient recommencer ſon cours.

Mais lorſque la beauté gemit ſous les années
Les inflexibles deſtinées
Ne la délivrent point d'un joug ſi rigoureux;

Elle

Elle ne revient plus à la ſaiſon nouvelle,
Et le triſte manteau d'une nuit éternelle
Cache ſa lumiere à nos yeux.

Que direz-vous, Iris, quand la nouvelle image
De votre difforme viſage
Peinte dans un moment vous remplira de peur,
Quand ne vous trouvant plus à vous-même ſemblable,
Vous croirez contempler un fantôme effroyable,
En contemplant votre laideur.

Voyant ces traits changez, & cette couleur blême,
Vous vous chercherez en vous-même,
Et vos yeux attentifs ne vous trouveront pas;
Et vous ſerez ſurpriſe, autant que d'un prodige,
De ne voir point en vous ſeulement un veſtige
De tant de differens appas.

Vous vous fuirez, Iris, & votre propre fuite
Vous juſtifiera la conduite
De ceux qui quitteront l'empire de vos loix;

Et

Et vous verrez qu'on ſouffre une peine cruelle
Alors que l'on reçoit l'affligeante nouvelle
D'avoir été belle autrefois.

Dans ce piteux état, la fin de votre vie
Sera l'objet de votre envie,
Elle ſeule ſera votre felicité ;
Et la cruelle mort vous ſembleroit humaine,
Si ſa douce rigueur vous ſauvoit de la peine
De ſurvivre à votre beauté.

Ouvrez donc votre oreille à des conſeils ſi ſages,
Eloignez ces penſers volages
Les frivoles deſſeins, & les jeunes deſirs ;
Détachez votre cœur de vos attraits fragiles,
Et mépriſant ces fleurs en épines fertiles,
Cherchez les ſolides plaiſirs.

++++++++++++++++++++++++++++

SONNET.

QUand d'un eſprit doux & diſcret
Toûjours l'un à l'autre defere ;
Quand on ſe cherche ſans affaire,
Quand on ſe quitte avec regret.

Quand

Quand on n'eut jamais de ſecret
Dont on ſe ſoit fait un myſtere :
Quand on ne ſonge qu'à ſe plaire,
Quand enſemble on n'eſt point diſtrait.

Quand, prenant plaiſir à s'écrire,
On dit plus qu'on ne penſe dire,
Et beaucoup moins qu'on ne voudroit.

Qu'appellez-vous cela, la Belle ?
Entre nous deux cela s'appelle
S'aimer beaucoup plus qu'on ne croit.

\+ + + + + + + + + + + + + + : + + + + + + + + + + + + + +

A DES BELLES,

Qui demandoient un ſecret de paroles magiques pour ſe faire aimer.

SONNET.

POurquoi me demander la roſe criminelle
Par qui l'Art des Demons met nos cœurs dans les fers,
Vous de qui la Magie eſt blanche & naturelle,
Et fait qu'à vos appas tant de vœux ſont offerts ?

Par

Par vos charmes vainqueurs l'eſprit le plus rebelle,
Rend graces à l'Amour des maux qu'il a ſoufferts ;
La flâme de vos yeux eſt trop pure & trop belle
Pour unir ſa puiſſance à celle des enfers.

Ce beau ſein qui fait naître & vos lis & vos roſes,
Forme un enchantement de tant de belles choſes,
Que leur force invincible a droit de tout charmer.
Mais pour vous mieux ſervir de leur pouvoir extrême,
Ajoûtez ſeulement ces trois mots : Je vous aime,
Qui pourroit s'empêcher alors de vous aimer?

+++++++++×+++:+++++++++++++++

Aux mêmes Belles, qui refuſoient de ſe ſervir de ces trois paroles magiques pour ſe faire aimer.

SONNET.

LOrſque vous refuſez d'un air un peu farouche,
D'uſer de ces trois mots qui charmeroient les Dieux,

Et fléchiroient un cœur auſſi dur qu'une ſouche,
Mon ſecret ne doit point vous paroître odieux.

Ces trois mots enchanteurs, dont la douceur nous touche,
Contre la pureté n'ont rien d'injurieux ;
Puiſque je n'entens pas qu'on les diſe de bouche,
Il ſuffit pour charmer de les dire des yeux.
Et pour vous témoigner que ce fut ma penſée
Par qui votre pudeur ne peut être offenſée,
C'eſt qu'autremenr le charme en ſeroit moins puiſſant.

La bouche eſt trop ſouvent un organe infidéle,
Mais l'amour exprimé par les yeux d'une Belle,
Dans ces miroirs du cœur fait bien voir ce qu'il ſent.



✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

SUR UN GROS POETE.

EPITAPHE.

PAssant, revere ce Tombeau,
Qui contient l'eſprit le plus beau
Qui parut jamais en lumiere,
Admire en même-tems l'Auteur de l'Univers,
Cet homme qui donna la forme à tant de Vers,
En eſt devenu la matiere.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

Sur la belle méthode d'aimer.

STANCES.

OUi, je conſens d'aimer, mais pour regler mon feu ;
Ma methode n'eſt pas commune ;
Du plus ardent tranſport mon cœur ne fait qu'un jeu,
Je l'étouffe, s'il m'importune ;
Et dans les biens d'amour, comme ceux de fortune,
J'ai pour Deviſe PAIX & PEU.

Je fuis tout ce qui me peut faire violence,
Si pouſſer des ſoupirs, & pleurer nuit & jour
C'eſt le premier tribut que l'on paye à l'Amour,
Avant qu'entrer ſous ſa puiſſance,
Je veux qu'il m'en donne quittance,
Auſſi-bien parmi les rigueurs,
Que ſert à l'ame la plus tendre
De verſer des torrens de pleurs ?
L'eau que ſes yeux peuvent répandre
Eſt un témoin trop froid pour marquer ſes ardeurs.

Une ame quand elle ſoupire,
Fait injure à l'amour & détruit ſon empire,
Elle effarouche ceux qu'il veut aſſujetir ;
Et dès-lors qu'un Amant novice,
Voit qu'un Amant profez ſouffre comme un Martyr,
Il croit qu'aimer n'eſt qu'un ſupplice,
Et enſuite pour s'en garentir
Malgré toutes les ſympathies
De jetter le froc aux orties.

Un eſprit eſt content qui voit que ce Vainqueur,
Etablit ſon empire à la faveur des charmes,
Qu'il aſſûre la paix à qui lui rend les armes ;

Qu'il

Qu'il nous comble de joye en nous bleſſant au cœur,
Et dans ſon calme doux fort librement s'embarque
Sous les loix d'un ſi bon Monarque.

Que ſi par un juſte effort
Il s'érige en Tyan dans mon ame aſſervie,
Je reprendrai bien-tôt ma liberté ravie,
Je ne puis conſentir à recevoir la mort
Par la main de l'amour à qui tout doit la vie,
Et je crois, ſans lui faire tort,
Qu'on reconnoît aſſez ſon pouvoir legitime,
Quand on eſt ſon ſujet ſans être ſa victime.

Ainſi pour recevoir ſes feux
J'ouvre mon ame toute entiere,
Et veux bien lui ceder le plus beau de mes vœux,
Pourvû qu'il vienne à moi, comme il vient à ſa mere,
Accompagné de Ris, de Graces & de Jeux:
Philis, mon ame eſt toute prête
A devenir votre conquête:
Si je ſuis votre fait après un tel aveu,
Vivons dans les plaiſirs: ſi l'Amour eſt un Dieu,
Il faut pour l'honorer être toûjours en Fête.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

II. ELEGIE.

JE n'ai pû reſiſter : les beaux yeux de Silvie
Ont rangé ſous ſes loix ma franchiſe & ma vie ;
Et j'apprens du Tyran qui vient me tourmenter,
Que lorſqu'on veut les vaincre, il faut les éviter.
Dieu ! quel aveuglement occupa ma penſée ?
De quelle étrange erreur mon ame fut bleſſée,
De croire que Silvie avoit ſi peu d'appas
Qu'on pût les contempler, & ne les aimer pas ?
Ha ! je vois que mon cœur, qui cherchoit à ſe rendre,
Me flattoit de l'eſpoir de m'en pouvoir défendre,
Et ne m'affoibliſſoit ſa divine beauté,
Que pour mieux engager ma foible liberté :
Mais ſurpris de l'éclat de tant d'aimables charmes,
J'oubliai ma défenſe, & leur rendis les armes :

Le

Le premier de leurs traits fut ſoudain mon
Vainqueur,
Et je connus alors le deſſein de mon cœur :
Le traître m'a ſurpris par un doux artifice,
Mais il eſt bien puni par ſa propre malice :
Il ſent que ſon projet a trop bien réüſſi ;
Et comme il m'a trompé, l'Amour le trompe auſſi.
Ces plaiſirs, ces tranſports d'une flâme naiſſante,
Cette douce langueur, cette peine charmante,
Sont changées en braſiers, en ſoucis devorans,
Et ſont de ſon repos les éternels tyrans:
De ſa vive douleur les mortelles atteintes,
Le forceront bien-tôt de recourir aux plaintes :
Les ſoupirs, les ſanglots viennent à ſon ſecours,
Et je ſens que mes pleurs vont commencer leurs cours.
Refuge des Amans, aimables ſolitudes,
Qui ſoulagez leurs maux, & leurs iuquiétu-
Et qui dans votre ſein recevez les ſoupirs
Qui naiſſent de l'ardeur de leurs chaſtes deſirs,
Parmi tous les objets que le Soleil éclaire,
Deſert, Silvie & vous, avez droit de me plaire :
Tout le reſte me nuit, & la Terre & les Cieux

N'ont rien de ſi charmant qui ne bleſſe mes
yeux.
J'irai vous reveler les ſecrets de mon ame,
Vous dire tous les jours les progrès de ma
flâme :
Vous ſçaurez mes douleurs, vous ſçaurez mes
ſoupirs,
Heureux ! ſi je pouvois vous conter mes plai-
ſirs ;
Et ſi ce bel objet de mon amour extrême,
Venoit à vous aimer autant que je vous aime,
Et d'un même Vainqueur reconnoiſſant la loi,
Partant de ſon amour vous entretint de moi ;
Vous dit qu'à mes deſirs elle n'eſt pas rebelle,
Et qu'elle ſent pour moi ce que je ſens pour
elle ;
Mais tel eſt mon malheur, & telle eſt ſa
beauté,
Que je me dois attendre à beaucoup de fierté ;
Vous n'apprendrez de moi que l'excès de mes
peines ;
Mes inutiles ſoins, mes eſperances vaines ;
Vous ne ſerez touchez que de mes ſeuls re-
grets,
Et mes ſeules douleurs feront tous mes ſe-
crets,
Et peut-être qu'un jour l'extrême violence
D'un tourment ſans égal accablant ma conſ-
tance,
Loin

Loin de vous attendrir par des triſtes diſcours,
Je ne vous chercherai que pour finir mes jours.
Pourtant, ſoit mon deſtin, contraire ou favorable,
Soit que je ſois Amant heureux ou miſerable,
Je ſervirai toûjours la beauté que je ſers;
Et la mort ſeulement pourra briſer mes fers.
Et toi, ma liberté, dont mon ame eſt ravie
Preferoit les douceurs aux douceurs de la vie:
Ne viens plus m'éblouïr avec tes faux appas,
Tu ne ſçaurois charmer que ceux qui n'aiment pas:
Tu me fus précieuſe, & le ſerois encore,
Si je n'avois point vû la beauté que j'adore;
Mais depuis que ſes yeux ont captivé mon cœur,
Le malheur de ma perte eſt mon plus grand bonheur:
Dis que je ſuis ingrat, traite-moi d'infidéle;
Mais n'attends pas qu'un jour ma raiſon te rappelle.
Les charmes de Silvie, & ma fidéle amour,
Ne te permettent pas d'eſperer ton retour.
Auſſi pour me gagner que pourrois-tu me dire?
Tu m'offres les plaiſirs, & j'aime le martyre,
Tu dis que le repos accompagne tes pas;
Et je crains le repos à l'égard du trépas:

Tu veux qu'on ſoit heureur de regner ſur ſoi-
même,
Moi, je mets le bonheur à ſervir ce qu'on ai-
me;
Tu priſe ta grandeur, je priſe mes liens;
Tes biens me ſont des maux, mes maux me
ſont des biens.
Laiſſe-moi donc en paix, & ſi dans mon ſer-
vage,
Les tourmens rigoureux ſurmontent mon cou-
rage,
Et que toi ſeule enfin me puiſſe ſecourir,
Garde-toi de paroître, & laiſſe-moi mourir.

Sur Iris, qui ſouhaittoit d'être Garçon.

VOus en qui tant de beauté brille,
Jeune Iris, c'eſt donc tout de bon,
Que bien que vous ſoyez une charmante fille,
Vous avez du dépit de n'être pas garçon?

Si le Ciel vous avoit fait homme,
Votre cœur, dites-vous, trouveroit mille
appas
A porter par tout le trépas:
Et de ces fiers Heros, qui ſont ſortis de Rome;

Les faits à vos hauts faits ne s'égaleroient
pas.

Vous iriez, dites-vous, au mileu des batailles,
Joncher les champs de funerailles;
Et par cent exploits glorieux,
Vous feriez voir à l'Allemagne
Que votre bras victorieux
La sçauroit garentir du Turc audacieux
Qui vient ravager ses campagnes,
Ainsi qu'un torrent furieux.
Mais ardente & fiére Amazone,
Pour porter par tout le danger,
Et contenter l'ardeur que votre cœur vous donne,
Sans qu'il soit besoin de changer:
Voit-on pas en votre personne
Dequoi pouvoir tout ravager?

Qu'importe de quelle maniere,
Pourvû que l'ennemi soit bas?
Qu'importe à votre humeur altiere,
Jeune & redoutable Guerriere,
De triompher dans les combats
Par vos yeux, ou par votre bras?

Allez au milieu des allarmes
Portez ces yeux remplis de charmes;

Contr'eux les plus fiers ennemis
N'ayant que de trop foibles armes,
Cederont vaincus & foûmis ;
Et par des foupirs & des larmes,
Songeront feulement à fe les rendre amis.

Il eſt vrai, jeune Iris, que vous aurez à faire
A des Turcs, qui font gens, comme vous ſçavez bien,
Qui méprifent tout d'ordinaire,
Et qui ne fe rendent à rien;
Mais fuſſent-ils plus Turcs encore,
On eſt bien loin d'agir avec vos beaux yeux,
Comme on agit de Turc à More.
Ils doivent regner en tous lieux ;
Et quelque Turc qu'on foit, il faut qu'on les adore.

Ainfi, remportant la dictoire,
Poſſederez-vous par la gloire,
Dont la brûlante ardeur trouble votre repos ?
Chaſſez-donc ce dépit, où fi mal à propos
On voit que votre cœur s'obftine,
On peut fe confoler de n'être pas Heros,
Ambitieufe Iris, quand on eſt Heroïne.

Le Ciel qui mit en vous tant de graces & d'attraits,
Qui vous fit du beaux fexe, & vous fit fi charmante,

De

De votre fier couroux doit-il ſentir les traits ?
Et s'il ne vous fit homme, on ne vous fit vaillante,
Comme il fit jadis Bradamante,
Panteſilée, & Taleſtris,
De qui la Renommée vante
Les faits dont votre cœur eſt jaloux & ſurpris.
Mit-il pas dans vos yeux cette flâme perçante
Par qui tout doit être conquis ?

Et quand de vos beautez les Turcs mêmes épris,
Seroient de votre Char la pompe triomphante :
Cette victoire, injuſte Iris,
Sera-t'elle moins éclatante
Que toutes celles dont jadis
L'Amazone la plus ardente
Par la rare valeur a remporté le prix ?

De votre ſort enfin ſoyez-donc ſatisfaite :
Ceſſez de vous plaindre des Cieux :
Voyez s'il ne vous ont pas faite
De ce que leurs tréſors ont de plus précieux.
Voyez ce tein plus frais que celui de l'Aurore ;
Tant de jeunes appas qu'en vous on voit éclore ;
Votre port, & votre façon,
Ce beau feu qui dans vos yeux brille,

Et conſiderez tout de bon
Que quelque Heureux un jour, pour tout l'or de Caſtille,
Ne voudrois pas que vous fuſſiez garçon.

✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠:✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠✠

III. ELEGIE.

ENfin, c'eſt trop gémir, & c'eſt trop ſoupirer,
Ma contrainte me laſſe, il faut ſe déclarer:
La douleur que je ſens a trop de violence
Pour ſouffrir plus long-tems les gênes du ſilence :
Mon cœur d'un vain reſpect n'écoute plus les loix;
Et pour dire ſon mal veut emprunter ma voix.
Que Sylvie à mes vœux ſoit toûjours inhumaine;
Qu'un injuſte dédain ſoit le prix de ma peine;
Et que de mon deſtin l'aveugle cruauté
Egale mes malheurs à ma fidélité,
Je ſouffrirai mon ſort ſans plainte & ſans murmure;
Mais pouvant découvrir les peines que j'endure,
A mon ſoulagement refuſer cet effort,

Et

Et contre mon repos m'entendre avec mon
fort,
Devenir lâchement l'ennemi de moi-même,
Pouvoir me reprocher dans mon malheur extrême,
Que peut-être mon mal dans mon cœur retenu,
Eût été ſoulagé, s'il eût été connu.
Je ne puis conſentir à m'attirer ce blâme;
Quand on eſt devoré d'une exceſſive flâme,
Quand on ſouffre à toute heure un tourment
ſans égal,
Juſtes Dieux! eſt-ce trop que de dire ſon mal?
Eſt-ce une liberté qui ne ſoit pas permiſe,
De vouloir déclarer qu'on n'a plus de franchiſe;
Et contre la raiſon eſt-ce être ambitieux,
De borner ſon bonheur au deſir de ſes feux?
Helas! de peu d'eſpoir je flatte mon martyre:
Toutefois cet objet dont j'adore l'empire,
Er de qui la rigueur égale la beauté,
Me blâmera d'excès & de temerité;
J'aurai beau lui marquer un amour legitime;
Cet amour ſeulement lui tiendra lieu de crime:
Je connois ſon hume ur, elle n'approuve pas
Que l'on rende injuſtice à ſes divins appas,
Ou ſi du moins ſes yeux nous font rendre les
armes,
Elle

Elle veut ignorer la force de leurs charmes;
Elle craint de ſçavoir qu'ils ont été Vainqueurs,
Et c'eſt ſans ſon aveu qu'ils enchaînent les cœurs.
Que faut-il faire, Amour? Faut-il donc lui déplaire,
Ou dois-je me reſoudre à ſouffrir & me taire?
Et faut-il que mon cœur languiſſe nuit & jour
Et martyr du reſpect, & martyr de l'Amour?
Dures extrémitez qui menacent ma vie!
Je ne puis que mourir ſi j'offenſe Sylvie,
Et ſi dans le ſilence il faut toûjours ſouffrir,
Accablé de mes maux, je ne puis que mourir:
Dans l'état où je ſuis, j'ai recours à ton aide,
Amour, c'eſt de toi ſeul que j'attends mon remede:
Toi ſeul peux empêcher, malgré mon triſte ſort,
Que l'excès de mes maux ne me donne la mort.
Puiſſant Maître des Dieux à qui tout eſt poſſible;
Toi qui peux attendrir le cœur moins ſenſible,
Dont l'abſolu pouvoir regne ſur la beauté,
Et d'un ſeul de tes traits lui ravir la fierté;

Triom-

Triomphe de l'orguëil de cette ame inhumaine,
Fais-lui prêter l'oreille au recit de ma peine ;
Et quand elle ſçaura que je vis ſous ſa loi,
Empêche ſon couroux d'éclater contre moi :
Que ſi c'eſt trop pour moi de lui dire ma flâme,
Fais-lui connoître au moins les ſecrets de mon ame,
Eclaire ſon eſprit, fais pour me ſoulager
Qu'il juge de mes ſoins comme il en doit juger,
Alors que mes regards, ces Meſſagers fidelles,
De mon extrême amour lui diront des nouvelles,
Fais que par ton pourvoir ce Chef-d'œuvre des Cieux
Entende en ma faveur le langage des yeux ;
Quand mes ardens ſoupirs, comme autant d'étincelles
De ce feu dont je ſens les atteintes mortelles
Forceront la priſon qui les tient arrêtez,
Dis-lui que mes ſoupirs naiſſent de ſes beautez :
Et lors qu'à ſon abord perdant toute aſſûrance,
Mes yeux ſe troubleront à ſa ſeule preſence,
Et qu'elle connoîtra, me voyant interdit,
Que le trouble des yeux a paſſé dans l'eſprit :
Que

Que la honte & la peur peindront ſur mon viſage
Du deſordre du cœur une viſible image.
Fais-lui connoître, Amour, dans tous ces changemens;
La ferme paſſion qui cauſe mes tourmens:
Ainſi, ſans en parler par ce muet langage,
Je lui ferai ſçavoir mon amoureux ſervage;
Et ſans que je déplaiſe à ſa ſeverité,
J'allequerai les maux dont je ſuis tourmenté;
Sois donc en ma faveur le fidéle interpréte
D'une amour violente autant qu'elle eſt ſecrette,
Ne permets pas, Amour, qui fit naître mes feux
Que pour être diſcret, j'en ſois plus malheureux:
Fais que de mon reſpect elle ait la connoiſſance,
Et repare le tort que me fait mon ſilence.
Amour, ſi ta bonté ne lui fait pas ſçavoir,
Je crains que ma douleur trahiſſe mon devoir;
Que juſqu'au dernier point ſa rigueur parvenuë
De ma diſcretion force la retenuë,
Et me contraigne enfin, en diſant mon amour,
De déplaire à Silvie, & de perdre le jour.

IV.

IV. ELEGIE.

Dieux! je l'avois bien dit, que mon ame asservie
Déplairoit à l'humeur de l'ingrate Silvie,
Et que dès le moment qu'elle sçauroit mes feux,
Son injuste courroux me rendroit malheureux:
Mon silence, il est vrai, par ses pressantes gênes,
Redoubloit tous les jours la rigueur de mes chaînes,
Et couvrant le beau feu dont je me sens brûler,
Ajoûtoit à mon mal le mal de le celer;
Mais il m'eût garenti d'un plus rude martyre,
Si sur moi ma douleur n'eût pas eu tant d'empire,
Et ne m'eût pas contraint à rompre les sermens
Dont j'avois resolu de cacher mes tourmens.
Silvie, mon amour feroit toute ma peine,
Je vivrois affranchi des rigueurs de ta haine,
Et du moins dans mes maux le plaisir de te voir,
Assûreroit mes jours contre mon desespoir;
Mais le cruel Arrêt qu'a donné ta colere,
Punit

Punit d'un triſte éxil une offenſe legere ;
Et pour t'avoir parlé de ma fidéle amour,
Me bannit de ces yeux qui me donnoient le jour.
Cent fois en t'abordant, mon ame reſoluë
Te vouloit declarer le tourment qui la tuë,
Et cent fois malgré lui, la peur d'être indiſcret,
Retenoit dans mon cœur mon amoureux ſecret,
Et lorſque ma douleur triomphant de ma crainte
Te découvrit l'amour dont je reſſens l'atteinte :
L'état où tu me vis te fit bien concevoir,
Que ma diſcretion cedoit à ſon pouvoir,
Toutefois ſans pitié de mon ame bleſſée,
Et bien loin d'excuſer une action forcée,
Ta rigueur obſtinée à me donner la mort,
Se plaît à me punir du crime de mon ſort.
Si pouſſé d'un orgueil dont je ſuis incapable,
Quelque eſpoir trop hardi m'avoit rendu coupable,
Si j'avois prétendu te diſant ma langueur,
Qu'elle dût t'obliger à finir ta rigueur,
Et flatté mes ennuis de la douce eſperance,
Que ton amour du mien ſeroit la recompenſe.
Dans les ardens tranſports de ma tendre amitié

Si

Si j'avois desiré de toi quelque pitié:
Enfin, si je n'étois épris dans mon servage,
Bien plus de ta vertu que de ton beau visage,
Je croirois meriter les tourmens dont les Dieux
Ont châtié l'orguëil des plus ambitieux,
La Terre & les Enfers n'auroient point de supplice,
Qui d'un crime si grand expiât la malice;
Et quoique tous les maux cedent à ton courroux,
Pourtant ce changement me sembleroit trop doux:
Mais pour t'avoir offert mon cœur en sacrifice,
Pour avoir consacré mes jours à ton service,
Non sans te declarer que mon plus grand espoir
Aspiroit seulement au bonheur de te voir,
Pardon, si je le dis, trop charmante inhumaine;
Ce n'est pas une offense à meriter ta haine,
Quand je voi ta beauté, dont les charmes puissans
Me ravissent soudain l'usage de mes sens,
Puis-je t'entretenir & n'être point blâmable,
Si je tais, que mes yeux te trouvent adorable,
Qu'on te dois des Autels plus justement qu'aux Dieux,

Et que mon ame ſent ce que jugent mes yeux?
Ah ! ſi tu connoiſſois ces adorables charmes
Qui prêtent à l'Amour de ſi puiſſantes armes,
Si ton modeſte eſprit te permettoit de voir,
Et quelle eſt leur douceur, & quel eſt leur pouvoir,
Tu connoîtrois alors l'aimable violence
Qui m'a contraint d'armer & rompre le ſilence :
Ton fidéle miroir diroit en ma faveur,
Que tu dois moins blâmer que plaindre ma langueur :
Et de quelque deſſein dont ta rigueur m'accuſe,
Contemplant tes appas tu verrois mon excuſe.
Je ſçai que contemplant ta celeſte beauté,
Elle t'inſpireroit la derniere fierté :
Je ſçai que ton humeur ſeroit inexorable ;
Mais auſſi ton eſprit ſeroit plus équitable ;
Et ſi tu refuſois de me donner ta foi,
Du moins tu ſouffrirois l'amour que j'ai pour toi ;
Mais ſi ce nom d'amour allume ta colere,
Qu'eſt-ce qu'on te peut dire, & ne te pas bleſſer ?
Si ce beau nom d'Amour ſuffit pour t'offenſer,
Et ſi le ſentiment qui flate davantage,
Bien loin de t'obliger te tourmente & t'outrage,

Les

Les plus ſages beautez qu'on adore à la Cour,
Souffrent ſans murmurer qu'on leur parle d'a-
mour.
Philis dont la vertu brille autant que les char-
mes,
Ecoute des ſoupirs & voit couler des larmes;
Quand on dit à Cloris qu'elle a beaucoup d'ap-
pas,
Elle s'en défend bien, mais ne s'en fâche pas:
On ne reproche point à l'aimable Climéne
D'écouter un Amant qui lui donne ſa peine.
Enfin, ces Déïtez qu'adorent les mortels,
Reçoivent leurs encens, approuvent leurs Au-
tels;
Mais toi, lorſqu'on te tient un amoureux lan-
gage,
Le feu de ton courroux paroît ſur ton viſage,
Il éclate en tes yeux, enflâme tes regards,
Et ſes funeſtes traits volent de toutes parts;
Mais de quelle fureur eſt mon ame agitée?
D'où vient qu'à tel excès ſon audace eſt mon-
tée;
Que ſans reſpect des yeux qui la ſçûrent char-
mer,
Elle blâme Silvie au lieu de ſe blâmer:
Ne lui reprochons point une juſte vangeance,
Tâchons de la fléchir par mon obéïſſance:
Elle ſçait que mon ſort me met au rang des
Dieux,

Alors

Alors que mon amour contemple ſes beaux yeux,
Mais quand elle verra que le ſoin de lui plaire
M'oblige à devenir à moi-même contraire,
A ſouffrir un tourment pire que le trépas ;
Car c'eſt plus que mourir que de ne la voir pas ;
Peut-être ce reſpect deſarmera ſa haine,
Et fera ſucceder le plaiſir à la peine.

LE PALAIS DES PLAISIRS,

Pour ſervir de Reponſe au ſéjour des Ennuis.

AUx bords toûjours fleuris que le Dieu de la Seine
Arroſe avec plaiſir, & laiſſe avecque peine ;
Où par un long détour ſa belle onde en paſſant,
D'un liquide criſtal forme un vaſte croiſſant,
S'éleve une coline, & ſi riche & ſi belle,
Que nos Dieux tous les ans quittent le Ciel pour elle,
Quand leurs ſoins ont reglé le cours de l'Univers,

Ils calment en ces lieux leurs mouvemens divers ;
Tantôt au fond d'un parc, tantôt au bord de l'onde,
Ils trouvent le repos que leur ôte le monde.
Et leur eſprit content y préfere à ſon tour
L'innocence des champs aux pompes de la Cour.
Sur la cime du mont eſt un Palais antique,
Où le Royal ſe mêle avecque le Ruſtique :
Mille détours y font un dédale charmant :
Certain deſordre heureux en forme l'agrément.
Il plaît par ſes defauts, en vain l'art en murmure :
Et rien ne charme tant que ce qu'on y cenſure.

Là, les plaiſirs en foule abordent tous les jours ;
Ils en ont deſerté les plus ſuperbes Cours.
Rome à peine retient quelques Scénes comiques ;
L'Empire ſe retranche à des Fêtes bachiques,
Et le Tage orgueilleux qui fut ſi triomphant
Voit ſon Prince reduit à des joüets d'enfant ;
La chaſſe, les feſtins, les ris, les jeux la danſe,
Comme, au centre attirez, y ſuivent l'abondance :

Les ſens en font l'eſſai, l'eſprit en fait le choix,
Et la vertu bannit ceux qui choquent ſes loix.
On compteroit plûtôt les brillantes Etoiles,
Ces fleurs d'or, dont la nuit ſeme ſes riches voiles,
D'un cœur tendre & jaloux les ſoins & les deſirs,
Que le nombre infini de ces nouveaux plaiſirs.

On vit toûjours content ſous leur aimable empire;
On ne reſpire qu'eux, quand même on en ſoupire:
Quelques Tyrans qu'ils ſoient, on veut leur obéïr;
Qui les combat le plus ne ſçauroit les haïr;
On en ſent malgré ſoi le charme inévitable;
Le penchant en eſt doux, la chûte en eſt aimable,
Si les triſtes dégouts les ſuivent à leur tour;
On change leur objet, & non pas leur amour:
Leur pouvoir ſur nos ſens eſt plus grand que le nôtre,
Qui les fuit d'un côté les embraſſe de l'autre:
C'eſt un fleuve qui court lui-même après ſes pas,
Et qui deborde enfin dès qu'il ne coule pas.
Entre tant de plaiſirs un ſeul plaiſir domine:
Son éclat marque aſſez ſon auguſte origine:

Les autres en tous lieux redoublant leur apas,
Préviennent ſes deſirs, ou marchent ſur ſes pas :
La foule qui le ſuit le fait bien-tôt connoître :
Ce Maître des plaiſirs, c'eſt le plaiſir du Maître ;
Il ne ſçait point languir dans un lâche repos,
Il n'enchante le Roi qu'en faveur de Heros :
Docte en l'art de regner, il mêle en politique
Aux heroïques ſoins un relâche heroïque :
Il le porte à camper, à vaincre en des tournois,
A tracer ſur ſa vie un modéle aux grands Rois ;
A rendre en pleine paix ſes troupes aguerries ;
A voir ſes Arſenaux pleins d'ardentes furies ;
A rendre ſon repos terrible aux Souverains ;
Semblable au Roi des Dieux qui dans les tems ſerains ;
Eprouvant ſans courroux un innocent tonnerre,
Fait trembler en joüant tout l'orgueïl de la terre.
Son bras victorieux autoriſant les loix,
Venoit de rétablir Thereſes dans ſes droits ;
De ſoumettre à ſon joug la Flandre toute entiere,
Acquiſe au Conquerant, & dûë à l'Héritiere :

D'arracher aux vaincus charmez de leur vainqueur,
Et les armes des mains, & la haine du cœur ;
Et Maître en ce grand Art dès ſon apprentiſſage,
De faire tout trembler, excepté ſon courage.
Quand après tant de maux, & cauſez & ſoufferts,
Le Prince en ces beaux lieux crût voir les Cieux ouverts :
Sur un lit de repos ſoûtenu d'un trophée,
Sa grande ame cedoit aux charmes de Morphée ;
Mille ſonges flateurs s'empreſſoient à l'entour ;
Ils rempliſſoient la nuit des merveilles du jour,
Avec lui repoſoit le reſte de la terre,
Les œuvres de la paix, les projets de la guerre :
Mars lui-même enchaîné de ſes puiſſans pavos,
Sembloit promettre au monde un éternel repos.
La gloire aux aîles d'or veilloit ſeule en l'armée,
Quand du calme étonnant tout à coup allarmée,
Elle brûle, elle vole, elle perce les airs ;
L'obſcurité s'enfuit à ſes brillans éclairs ;
D'un encens precieux ſa route eſt parfumée,
Et

Et le vent qui la porte en repand la fumée ;
Un ſonge l'introduit par de ſombres détours,
Elle aborde le Prince, & lui tient ce diſcours.
Je ne viens point troubler par un chagrin extrême,
Ce paiſible ſommeil que j'inſpirai moi-même ;
Dormir ſur un trophée eſt un noble repos,
Et la victoire a droit d'enchanter les Heros :
Apprens-moi ſeulement quelle eſt ton avanture,
Un calme qui m'effraye, & dont le camp murmure,
Interrompant le cours de tant d'heureux ſuccès,
Va-t'il nous replonger dans le ſein de la paix ?
Je ſçai que l'on t'en preſſe, & que tout y conſpire,
L'abondance qui rit, le plaiſir qui ſoupire,
Tes ennemis tremblans, & tes voiſins jaloux ;
Conſulte ici ton cœur, quel tître eſt le plus doux.
A qui doit ſous ſes loix ranger toute la terre,
Ou d'auteur de la paix, ou de foudre de guerre ?
Quel Oracle, dis-moi, rendrai-je à tes guerriers :
J'oſe te demander compte de mes Lauriers,

J'en couronnai ton front, l'Europe en prit ombrage ;
Et lorſque ma faveur t'en combloit davantage,
L'Olive à-t'elle pû te charmer par ſes fruits ?
Va du bruit de ta marche étouffer tous ces bruits ?
Va, la force à la main, & la juſtice en tête,
Laiſſe regner Thereſe, & cours à ta conquête :
Etends-là juſqu'au Gange, & ton nom juſqu'aux Cieux ;
Ne preſcris plus de borne à ton vol glorieux ;
Et ſçache que je marque en plus gros caractere
Un village conquis qu'un Trône héréditaire.
Charmé du Grand Henri, jaloux des vieux Ceſars,
Tu me cherchas plus qu'eux dans les ſanglans hazards ;
Mon amour repondit à ton ardeur extrême ;
Va, de tous mes Heros n'imite que toi-même :
Inceſſamment preſſé par un noble deſir,
Tu ne fais que gliſſer ſur le plus doux plaiſir,
Et dans le char vainqueur où ta fierté le brave,
Quand je te ſers de guide, il te traite en eſclave :
Mais prens garde au loiſir qui tient tout en ſuſpens,

C'eſt

C'eſt la vertu des Rois d'être avare du tems,
Et l'Aſtre qui preſide à ta haute fortune,
Paſſe en douce maiſons, & n'arrête en pas une:
Songe que ſur toy ſeul tous les yeux ſont ouverts,
On compte avec rigueur les momens que tu pers:
Uſe de tes deſtins, tandis qu'ils ſont propices;
De tous les ennemis ne crains que les délices;
Avec le monde entier range-les ſous ta loi,
La victoire t'attend, marche, je ſuis à toi.
Le plaiſir nonchalant étendu ſur des roſes
A la merci du ſort laiſſoit aller les choſes;
Et goûtant à longs traits mille rares douceurs,
Pour les éterniſer invoquoit les neuf Sœurs.
Il s'excite à ces mots, il ſe trouble, il ſoûpire:
Ah! dit-il, m'affronter juſques dans mon Empire,
Ombre vaine, qui fuis, inſenſé qui te ſuit:
Ombre vaine, qui cours à l'ingrat qui te fuit:
Fantôme ambitieux, turbulente chimere,
Remporte tes conſeils, revole à ta frontiere;
Laiſſe fleurir la paix, laiſſe regner ma Loi;
Dans le cœur du Royaume, & dans l'ame du Roi.
Quel rayon de faveur m'attire-ton envie?

Troublai-je ſon Etat, gouvernai-je ſa vie?
Ses Conſeils éternels ſe tiennent-ils pour moi?
Ne partage-t-il pas mon tems même avec toi?
Il roule tout enſemble en une même tête,
Le deſtin de l'Europe, & le plan d'une Fête,
Semblable à ce grand aſtre arbitre des ſaiſons,
Qui peint l'émail des fleurs, & fait l'or des moiſſons:
Il n'en a que trop fait, eſt-ce à toi de te plaindre?
Plus il vit de perils, moins ſon ame ſçût craindre:
Il brûloit de te ſuivre, & dans le champ de Mars,
La victoire lui plût bien moins que les hazards.
Ah! plûtôt, mets un frein à ta fatale envie:
Jamais un ſi grand Roi n'expoſa tant ſa vie:
Quand ton illuſtre Ayeul froudroya les Titans,
Qu'avoit-il dans l'État que des droits éclatans?
Que poſſedoit Ceſar alors qu'il conquit Rome,
Que le ſort d'un Bourgeois, & le cœur d'un grand homme?
Pour regner, j'y conſens, on peut hazarder tout;
Violer juſqu'au droit, pouſſer ſon ſort à bout;
Mais quand au gré des ſiens on gouverne à ſon aiſe,
L'em-

L'empire des François, & le cœur de Therese,
De quels vœux peut encore un Roi si fortuné,
Importuner les Cieux quand ils ont tout donné?
Monarque à qui tout rit, à la fleur de ton âge,
De tous tes ennemis ne crains que ton courage;
La terreur qu'il leur fait passe à tes vrais amis,
Toi seul le peux dompter au point où tu l'a mis;
Ose le desarmer, c'est la valeur suprême,
Quand on a tout vaincu, de se vaincre soi-même,
Plus le combat est grand, plus le triomphe est doux.
La Gloire éclate alors, & d'un œil de couroux
Lance un éclair pareil à celui de la foudre;
Le Prince s'en reveille, & voulant se resoudre,
Sa Cour qui craint pour lui, se trouble & se confond;
Cent flots dans cette mer se font & se deffont,
Et sur ce grand Theatre où regne l'inconstance,
La fortune se jouë, & tient tout en balance:
Une guerre intestine arme les Courtisans,
L'un & l'autre parti trouve ses Partisans:
La mourante langueur, l'oisiveté flateuse,

La cabale des jeux, & l'intrigue amoureuſe ;
Tout le beau ſexe enfin, fatal aux Conquerans,
Du côté des plaiſirs brillent aux premiers rangs.
La noble avidité de loüange immortelle,
Mille cœurs enflâmez d'un heroïque zéle,
Veulent tout hazarder, & ſignalant leur foi,
Combattre pour la Gloire, & vaincre pour leur Roi :
Des malheureux encor, qui rampans ſur la terre,
N'ont ſçû vivre en la paix, ni perir dans la guerre :
Le vil eſprit du gain, la crainte du mépris
Se declarent pour elle, & n'en ſont guére épris.
De Mirthe, & de lauriers la tête Couronnée ;
Le Prince enfin decide, & partage l'année ;
Le Printems à la gloire, & l'hyver aux plaiſirs,
L'Arrêt calma leur trouble, & combla leurs deſirs,
Ils s'aimerent depuis, & l'ardeur qui les pouſſe
Rend ſon plaiſir ſi noble, & ſa gloire ſi douce,
Que d'un rare concert ils ſont tout de moitié :
Ce Roi tendre & vaillant unit leur amitié ;
Et l'on ne verra point dans toute ſon Hiſtoire,
De gloire ſans plaiſirs, ni de plaiſirs ſans gloire.

L'AGE D'OR.

IMITATION DU TASSE.

QUe l'âge d'or, étoit un heureux âge !
Les ruiſſeaux de lait découloient ;
Les arbres de miel diſtilloient ;
Et tous les biens enfin, qui ſont à notre uſage,
Étoient produits alors ſans que l'on eût beſoin
De ſe donner le moindre ſoin.

Les Serpens ſans venin erroient à l'avanture :
La neige, les frimats & les broüillars épais,
Durant ce ſiecle heureux ne parurent jamais ;
Un Printems éternel regnoit dans la Nature ;
Le bien d'autrui tenoit peu les ſouhaits,
Et l'on ne voyoit point les vaiſſeaux deſſus l'onde,
Aller de mer en mer, aller de monde en monde,
Trafiquer & troubler le repos & la paix :
Avoir de tant de biens, perdu la joüiſſance,
N'eſt pourtant pus encore notre plus grand malheur ;
C'eſt d'avoir introduit cette idole d'erreur,
Ce monſtre de belle apparence,
Que ſi mal à propos on a nommé l'honneur :

Lui ſeul a corrompu notre heureuſe nature,
En mêlant ſes cruels tourmens
A la vie innocente & pure,
Que menoient les heureux Amans:
Nous ne connoiſſons point la Loi ſevere & dure,
Qui nous défend de ſuivre les plaiſirs:
L'ame de nos Bergers par la nature inſtruite
Ne conſultoit que ſes deſirs
Pour la regle de ſa conduite.

Alors les Amours ſans bandeau,
Sans arcs, ſans traits, & ſans flambeau,
Faiſoient voir dans nos prez des danſes agreables;
Les Nimphes, lez Bergers dans leurs jeux innocens
Mêloient à des diſcours tendres & veritables
Des baiſers amoureux, enflâmez & preſſans.
La plus modeſte, & la plus ſage,
Sans ſcrupule étaloit les treſors precieux,
De ſa gorge & de ſon viſage,
Qu'à preſent un voile envieux
Dérobe toûjours à nos yeux.

Souvent même on voyoit à nud dans nos rivieres,
Les Bergers avec les Bergeres:
Toi ſeul, cruel honneur, as troublé nos deſirs,

Toi

Toi ſeul nous as caché la ſource des plaiſirs ;
Toi, dont les maximes ſeveres
Contraignent les regards de nos jeunes Bergeres ;
De peur de t'offenſer elles n'oſeroient pas
Faire de leurs beaux yeux briller tous les appas :
Elles n'oſeroient plus laiſſer à l'avanture
Voler au gré du vent leur belle chevelure.
Telle dont le geſte amoureux
Nous promettoit un ſort heureux,
N'a plus pour ſon Amant qu'un air fier & ſauvage ;
Du faux nom de vertu tu ſçais les aveugler,
Quand tu te mêles de regler,
Et leur démarche & leur langage ;
Tous les dons de l'Amour enfin
Ne ſont plus aujourd'hui qu'un criminel larcin :
Perfide honneur, c'eſt ton ouvrage.

++++++++++++++++++++++++++

EGLOGUE.

DAns un lieu que la Seine embellit de ſon cours,
Dans de plaiſans hameaux où l'on voit tous les jours,

Cent

Cent fidéles Bergers aux pieds de leurs Bergeres ;
Rendre les Lys jaloux du bonheur des Feugeres,
Et montrer que les Jeux, les Graces, & l'Amour
Se trouvent dans les Bois plus ſouvent qu'à la Cour ;
Dans ce charmant ſéjour tout reſpire la joye;
Une ame à cent plaiſirs ſe peut donner en proye ;
Et le Ciel liberal y verſe à pleines mains
Tout ce qui peut jamais rendre heureux les humains :
Licidas ſeulement accablé de ſouffrance,
Pale, morne, & tranſſi dans un profond ſilence,
Trouble tous les plaiſirs de ces charmans hameaux,
Et fait ceſſer le chant des plus doux chalumeaux :
Chacun dans ſes malheurs prend part & s'intereſſe ;
Chacun veut l'obliger de vaincre ſa triſteſſe ;
L'on invente pour lui mille nouveaux plaiſirs ;
Mais rien n'a le pouvoir de flatter ſes deſirs :
Les Mirthes du hameau n'ont plus pour lui de charmes,
Dans les ſombres forêts il va cacher ſes larmes,
Et

Et les triſtes accens de ſa mourante voix,
Font retentir par tout les échos de ces Bois.
Toutefois les douleurs dont ſon ame eſt atteinte,
Ne lui font proferer ni reproche ni plainte,
Il ſouffre ſes malheurs ſans accuſer le ſort,
Et meurt ſans déclarer le ſujet de ſa mort;
Il n'eſt dans le hameau ſi cruelle Bergere
Qui ne voulût pouvoir ſoulager ſa miſere;
Qui ne laiſſe échaper ce Berger à regret,
Et n'en faſſe à ſes yeux un reproche ſecret:
Pour rendre leurs attraits les Auteurs de ſes peines,
Toutes ont conſulté le criſtal des fontaines;
De guirlandes de fleurs ont orné leurs appas;
Mais rien ne peut toucher le cœur de Licidas;
Et depuis que Philis briſa ſes nœuds de flâmes,
Qui ſembloient ſi long-tems devoir joindre leurs ames:
Son cœur qui fut trahi, ne pût plus conſentir
A ſe voir par l'Amour jamais aſſujettir;
Il ſçait que ſes preſens ſont des biens peu durables;
Que s'il fait un heureux, il fait cent miſerables;
Que de cruels ennuis les Amans ſont remplis,
Et qu'il eſt ici-bas bien plus d'une Philis:
Il ſouffre cependant une douleur extrême:

Ses

Ses yeux ſont languiſſans, & ſon viſage blême,
Il pouſſe des ſanglots, il rêve tout le jour ;
Helas ! ne ſont-ce pas des effets de l'Amour ?
Et n'eſt-ce pas ainſi qu'un Amant qui ſoupire
Doit exprimer l'excès de ſon cruel martyre ?
Que pourroit-il ſentir s'il n'eſt point amoureux ?
Et qui peut que l'Amour le rendre malheureux ?
Il a mené toûjours une innocente vie,
Exempte de remords, de vengeance & d'envie :
Un troupeau fut l'objet de ſon ambition,
Et plaire à ſa Philis toute ſa paſſion :
Le tumulte importun qui ſuit la Cour des Princes,
Cet aveugle deſir de gagner des Provinces,
Qui fait à nos Heros tant courir de dangers,
Ne trouble point l'eſprit des paiſibles Bergers.
Ils paſſent tous les jours en de galantes Fêtes :
A des cœurs innocens, ils bornent leurs conquêtes ;
Et de cent paſſions qui regnent à la Cour,
Ils n'en connoiſſent point que celle de l'Amour,
L'Amour ſeul fait leurs biens, l'Amour fait leurs ſupplices ;

Plai-

Plaire ou ne plaire pas, leurs maux & leurs délices,
Tout agit par l'Amour dans ces aimables lieux,
Et l'amour y tient lieu de tous les autres Dieux.
Helas ! pauvre Berger, quelles sont tes miseres ?
Toi, qui braves les traits des plus belles Bergeres,
Tu ressent tous les maux que souffrent les Amans,
Sans prendre aucune part à leurs contentemens :
D'un tourment excessif tu sens la violence,
Sans goûter les douceurs que donne l'espérance.
Comment faire cesser ces cruels déplaisirs,
Si l'on ne peut sçavoir d'où naissent ces soupirs :
Meurs, le sort t'en fournit une preuve assez ample,
Et qu'à jamais ta mort puisse servir d'exemple ;
Que parmi les Bergers le mal le plus pressant,
C'est de souffrir beaucoup sans dire qu'on le sent.

++++++++++++++++++++++++++++

V. ELEGIE.

DEpuis l'heure fatale, & cet heureux moment,
Ordonné par le Ciel à mon cruel tourment,
Où de vos yeux divins mon ame fut bleſſée,
Vos attraits en tout tems occupent ma penſée.
Le jour, mon cœur brûlant, vous ſuivant pas à pas,
Je vois tout à regret, quand je ne vous vois pas:
Le fâcheux deſeſpoir, le chagrin triſte & blême,
M'accompagnent par tout, par tout on dit que j'aime,
J'ai beau taire le nom qui cauſe mes langueurs;
Quand on a vû vos yeux, on connoît mes Vainqueurs,
Eux ſeuls deſſous le Ciel peuvent jetter la flâme,
Dont tout le monde ici voit conſumer mon ame,
Ils ſont pour mon ſecret trop beaux, trop lumineux,

Qui

Qui m'entend ſoupirer, ſçait bien que c'eſt pour eux ;
Leur éclat me découvre, & l'on le tient coupable
De toutes les ardeurs d'un Amant miſerable :
La nuit quand le repos relâche tous les ſoins,
Que chaque malheureux eſpere l'être moins,
Ah ! que d'amers penſers ! que de cruelles peines !
Que de ſoucis mordans ! que de cuiſantes gênes !
Le lit, l'obſcurité croiſſent mes déplaiſirs,
Mes yeux fondent en pleurs, mon cœur court aux ſoupirs,
Sentant ce que je ſuis, voyant ce que vous êtes,
Votre extrême fierté, mes ardeurs inquiétes ;
Mon eſprit abbatu s'abandonne aux ennuis,
Et d'une longue mort, je meurs toutes les nuits;
Quelquefois le matin lorſque le Ciel ſe dore.
De ce premier azur que lui donne l'aurore.
A ce frais doux & pur qui prévient le Soleil,
Mon cœur tout languiſſant enfin cede au ſommeil ;
Il eſt leger & foible, & de fauſſes penſées ;
Il ſuſpend le chagrin de mes douleurs paſſées:
Je vous vois, ma Climéme, avec tous vos attraits,
Dans votre auguſte port plus belle que jamais,
Ve-

Venir ſuperbement m'étaler tous vos charmes ;
De votre belle main vous eſſyuez mes larmes ;
Et par des mots coupez, amoureux & touchans,
Vous enchantez mon ame, & raviſſez mes ſens.
Dans ces heureux momens mon ame hors d'elle-même,
Se feint que vous m'aimez autant que je vous aime ;
Que nos eſprits d'accord forment les mêmes vœux :
Que nos cœurs embraſez brûlent des mêmes feux ;
Et de ma vive ardeur fortement enflâmée,
Lorſque je ſuis pâmé, que vous êtes pamée :
Ce hardi ſonge, helas ! n'a que de courts plaiſirs ;
Je m'éveille, & mon cœur ſe rend à ſes ſoupirs.

Fin du Tome quatriéme.

TABLE

TABLE

DES PIÉCES CONTENUËS dans ce Tome quatriéme.

XVII.

Fin de la Table du Tome Quatriéme.



